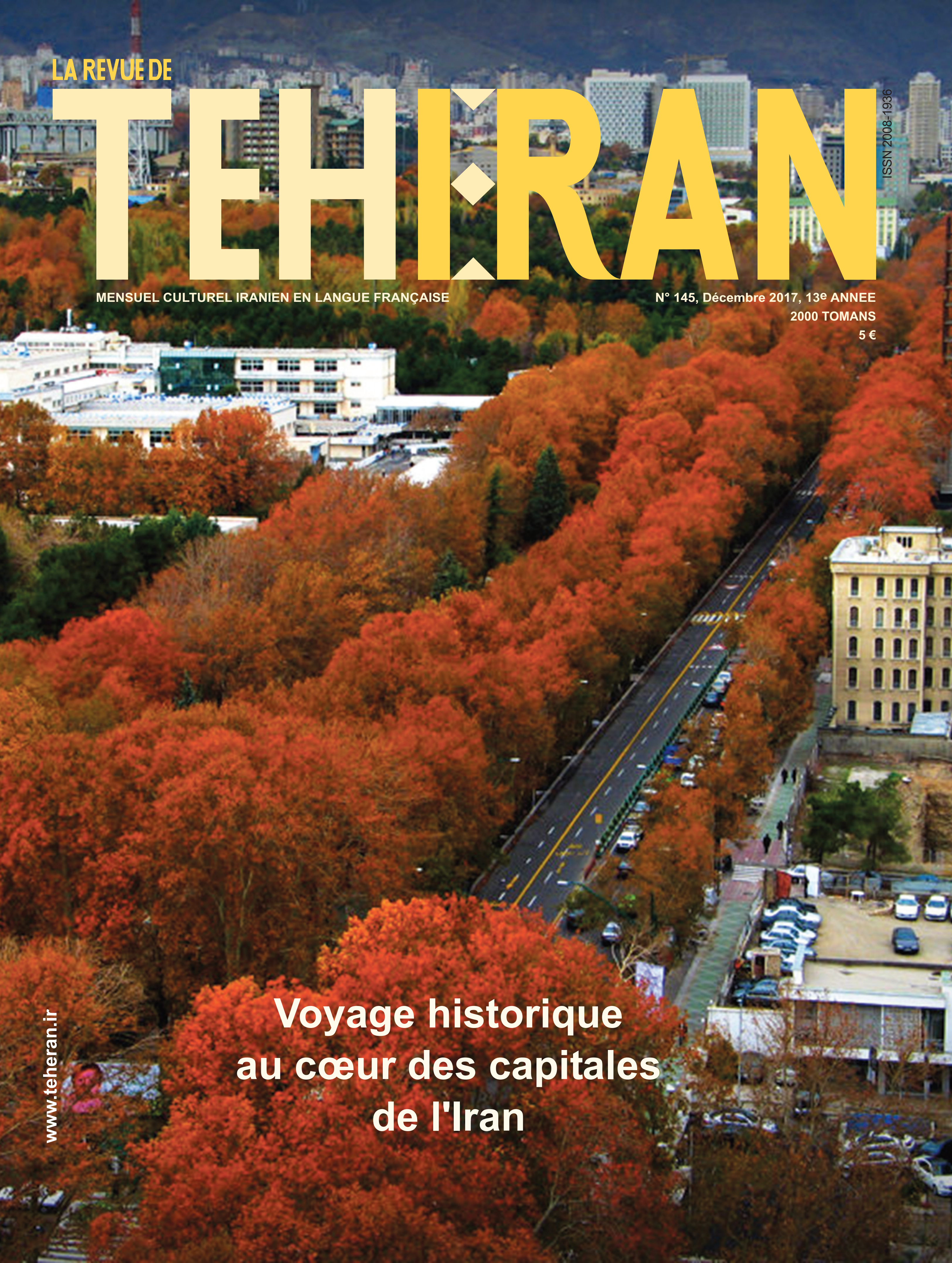
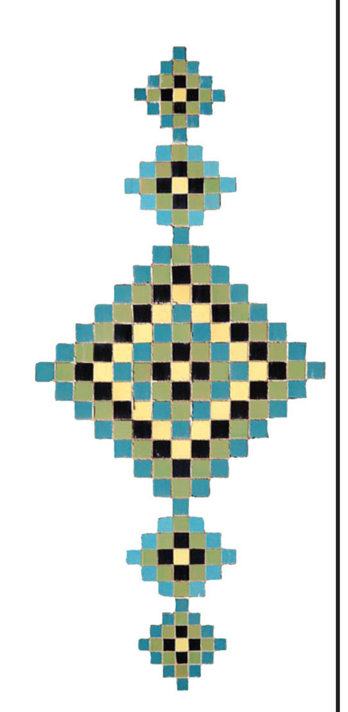


LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 145, Décembre 2017, 13e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
ISSN 2008-1936
Voyage historique
au cœur des capitales
de l'Iran
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
L'avenue Vali-e Asr est la plus longue avenue de Téhéran, capitale actuelle de l'Iran







Premier mensuel iranien
en langue française
N° 145 - Azar 1396
Décembre 2017
Treizième année
Prix 2000 Tomans
5 €



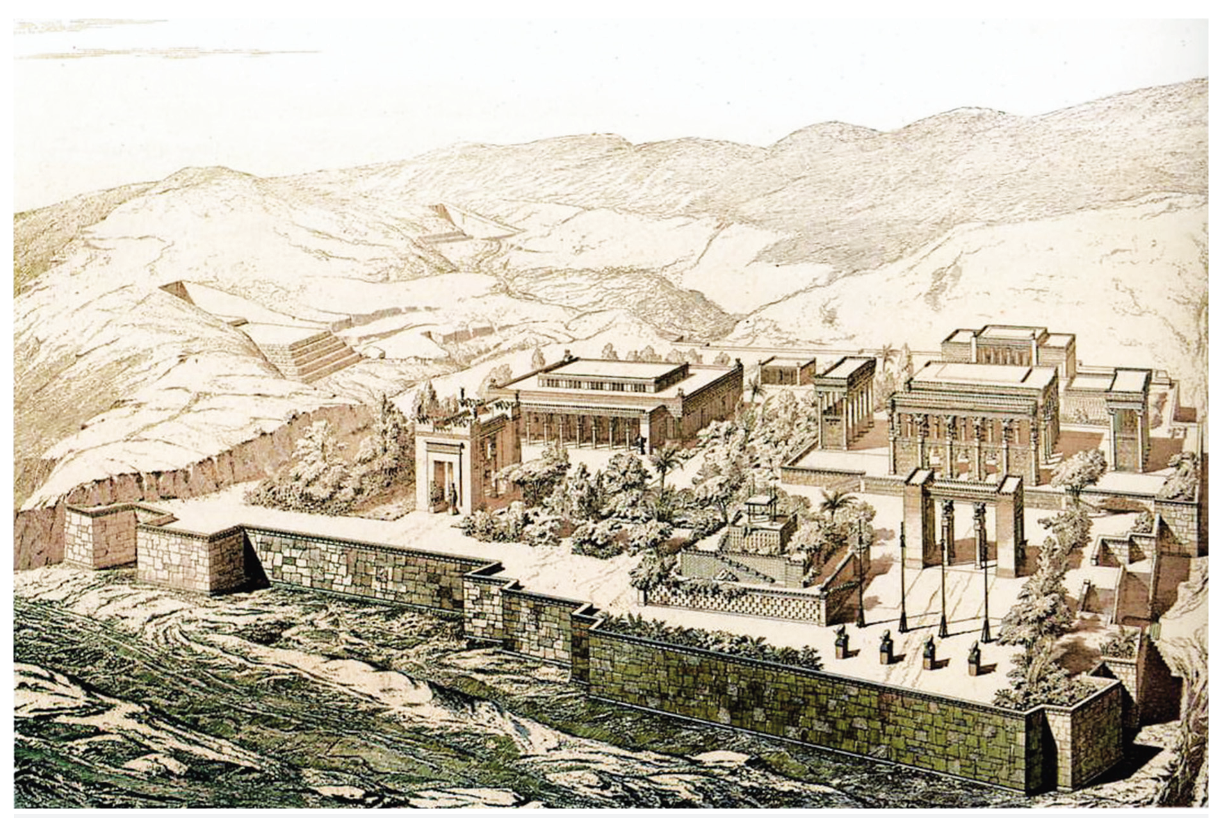


www.teheran.ir

Sommaire

Les capitales iraniennes au cours de l'histoire

Afsâneh Pourmazâheri



▲ *Persépolis vue d'oiseau, par Charles Chipiez*

C'est bien avant l'islam et dans les bassins de Jaxartes et d'Oxus que les premières communautés de ce qui constituerait ensuite le noyau de la "Perse" se constituèrent. Ces dernières migrèrent graduellement vers l'ouest pour atteindre la Babylonie dans la plaine mésopotamienne. Cette région allait devenir le cœur culturel et politique de leur civilisation. Depuis cet espace, des opérations militaires, à la fois défensives et agressives, furent menées contre les voisins occidentaux à partir de 539 et jusqu'à 651 av. J.-C. Ce mouvement vers l'ouest s'étendant de Balkh (l'antique Bactres) à Ctésiphon eut son importance du point de vue diplomatique et administratif dans l'histoire iranienne. Les capitales consistaient en deux catégories de villes: celles qui servaient de siège au gouvernement, de «base d'accueil» et de centre symbolique pour le cérémonial dynastique, comme Pasargades, Nisa et Staxr (respectivement la première ville et capitale des Achéménides, des Parthes et des Sassanides), et celles réservées aux centres administratifs, aux archives gouvernementales et aux trésors, ainsi qu'aux tribunaux et autres organes gouvernementaux.

La période préachéménide

Selon la légende, la ville de Balkh était la capitale des Kyanides. Elle aurait été le premier vrai haut lieu

gouvernemental de la Perse et des Achéménides, qui s'appropriaient et conservaient habituellement les capitales des empires qu'ils défaisaient. Ils firent donc de Balkh le siège royal de l'Iran oriental. Artaxerxès II y érigea même un temple dédié à Anâhitâ. Balkh resta la capitale politique de la Perse à l'époque hellénistique. A l'époque sassanide, elle jouissait d'un grand prestige comme terre sainte des Mazdéens et longtemps après la conquête arabe, elle continua à occuper une place d'honneur dans la littérature persane et la tradition locale. Durant le Ier millénaire av. J.-C., les Mèdes déplacèrent le centre politique de la Perse à Hamedân, au pied du mont Alvand. Selon Hérodote, la ville fut construite au VIIe siècle av. J.-C. par Déjocès. Elle égalait Athènes en taille et aurait eu sept murs contigus chacun d'une couleur différente, une tradition architecturale similaire à celles associées au palais de Kay Kâvous et aux sept palais de Bahrâm V Gour. Ecbatane devint la résidence d'été des rois achéménides dotée d'un temple dédié à Anâhitâ (par la suite saccagé par Antiochus III), d'un magnifique palais et d'immenses trésors (pillés par Alexandre). Les Arsacides utilisaient également Hamedân comme résidence d'été, mais les Sassanides ne sont pas connus pour avoir utilisé la ville comme résidence d'été. Un énorme lion gravé dans la pierre, probablement datant du début de la période hellénistique, a également été identifié comme figure gardienne de la ville. Cette statue, qui survit encore en qualité de monument révéré, fut endommagée lorsque l'armée de Mardavij, fondateur de la dynastie ziyaride de Gorgân et de Tabarestân, prit d'assaut Hamedân.

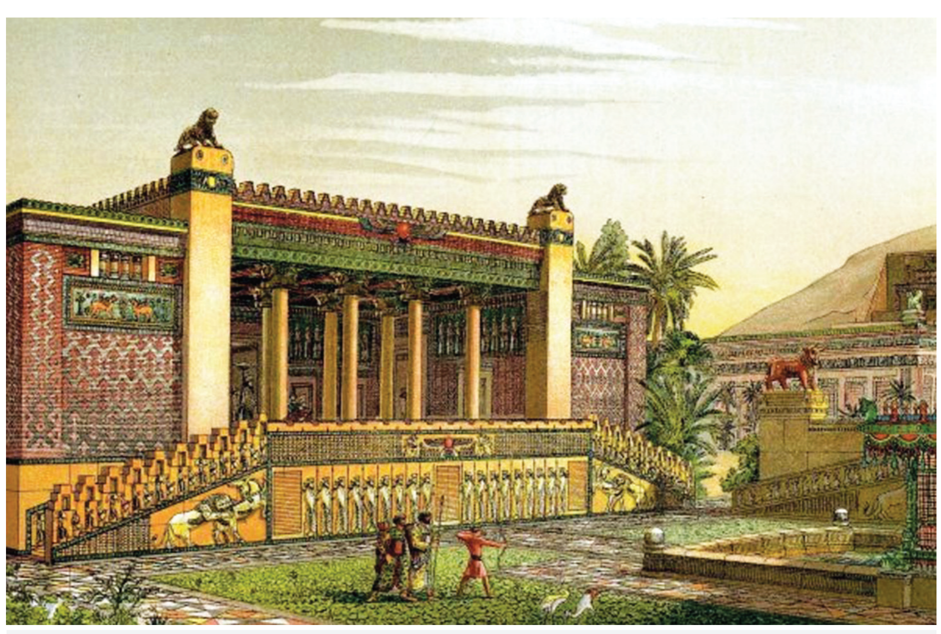
> Persépolis était, en général, inconnue des Grecs avant qu'Alexandre ne la pille et ne la brûle. En raison de l'importance symbolique de la ville et du fait que ses ruines étaient les monuments les mieux conservés de l'Iran antique, elle devint un lieu hautement révéré pendant des siècles.

La période achéménide

De la fin du VIe au milieu du VIe siècle av. J.-C., les Achéménides furent des dirigeants locaux dans la région



▲ *Ruines du Palais de Cyrus II*



▲ *Illustration antique de la reconstruction du palais de Darius Ier*

d'Anshân et dans d'autres parties de la région du Fârs. Cyrus le Grand y fonda la ville de Pasargades, et sa tombe devint par la suite un sanctuaire dynastique pour ses successeurs. Pasargades resta la ville du couronnement sous ses descendants, et on y construisit un sanctuaire dédié à la déesse Anâhitâ. Le tombeau garda son caractère sacré à l'époque islamique, lorsqu'il fut consacré à la mère de Salomon. Sous les Atabegs Salghurides (1148-1270), il fut rehaussé d'un certain nombre d'inscriptions arabes, et on y construisit une mosquée et une madrasa.

Les capitales consistaient en deux catégories de villes: celles qui servaient de siège au gouvernement, de «base d'accueil» et de centre symbolique pour le cérémonial dynastique, comme Pasargades, Nisa et Staxr (respectivement la première ville et capitale des Achéménides, des Parthes et des Sassanides), et celles réservées aux centres administratifs, aux archives gouvernementales et aux trésors, ainsi qu'aux tribunaux et autres organes gouvernementaux.

La ville de Pârsâ à Fârs fut également construite par Darius le Grand et ses deux successeurs au pied de Kouh-e Mehr, dans l'actuelle Kermân, à partir de 520 av. J.-C. Elle devint la capitale des Achéménides et ne fut utilisée que de façon saisonnière. Persépolis était, en général, inconnue des Grecs avant qu'Alexandre ne la pille et ne la brûle. En raison de l'importance symbolique de la ville et du fait que ses ruines étaient les monuments les mieux conservés de l'Iran antique, elle devint un lieu hautement révéré pendant des siècles. En 331 av. J.-C., le prince sassanide Shâpour II, fils d'Hormuzd II, y laissa une inscription fréquemment mentionnée dans les premiers textes islamiques. À partir du début du IIIe siècle av. J.-C., cependant, Persépolis fut éclipsée par sa

banlieue, Estakhr.

Alors que les Etats d'Elam, de Médie, de Lydie, de Bactriane, de Babylonie et d'Egypte étaient incorporés dans l'empire achéménide, leurs capitales (respectivement Suse, Ecbatane, Sardes, Bactrie, Babylone et Memphis) devinrent les centres de l'administration perse et les résidences des princes achéménides. Suse et Babylone étaient les véritables capitales politiques et administratives de la Perse et les plus connues avant Alexandre. Selon Xénophon, Cyrus passait sept mois à Babylone durant l'hiver, le printemps à Suse, et l'été à Ecbatane. La pratique du déplacement des résidences était en accord avec l'histoire tribale des Perses. Suse et Babylone contenaient de vastes trésors et des palais. Alexandre avait l'intention d'adopter Babylone comme sa propre capitale, mais après sa mort, Séleucos Ier établit Séleucie, sur la rive ouest du Tigre, comme capitale de son nouvel empire.

Période parthe et sassanide

L'expansion du royaume parthe se reflète dans l'établissement séquentiel de ses capitales. Nisa (près d'Achkhabad moderne) était leur principale capitale où le trésor royal était conservé, mais Asaak (près de Koushân moderne) était la ville de la couronne: Arsace y fut couronné, et le feu allumé pour son âme y brûla pendant des siècles. Dara était leur bastion principal, construit sur le mont Appartenons par Tiridate I. Hecatompylos (ou Shahr-e Qumis, dans l'actuel Semnân) fut une autre capitale parthe pendant une période importante de leur domination. Rey a également servi de capitale pour une brève période. Les Parthes parvinrent à pousser la frontière de leur empire jusqu'au Tigre et construisirent une forteresse à Ctésiphon en face de la Séleucie dont ils capturèrent la dernière ville et qui fit office de capitale pour l'empire Parthe pendant un certain temps.



▲ *Palais d'Ardeshir Bâbakân à Firouzâbâd*



▲ *Palais sassanide à Sarvestân, province du Fârs*

Au sud de Séleucie, le roi Vologèse fonda un nouveau centre connu sous le nom de Vologasias (l'actuel Sabat).

Au début du IIIe siècle av. J.-C., Ardeshir I mena une expédition à Dârâb Gerd ou Dârâb, se saisit de la capitale provinciale Parthe de Staxr (Estakhr ou Estakr), et en 227 av. J.-C. occupa Ctésiphon. Staxr fut maintenu par ses successeurs comme maison symbolique de la dynastie sassanide (224-651 ap. J.-C.) et leur capitale cérémonielle. Quelques rois sassanides furent couronnés dans le temple du feu d'Anâhitâ, et le corps du dernier roi sassanide y fut enterré après qu'il fut envoyé de Marv. En raison de son importance pour la maison royale sassanide, Staxr fut la cible de la conquête arabe et fut lourdement endommagée et dépeuplée lorsque ses habitants se révoltèrent contre les conquérants en 649. Shirâz devint la nouvelle capitale provinciale du Fârs. Le centre administratif et politique de l'empire sassanide resta à Ctésiphon, le siège métropolitain des chrétiens perses et celui du grand rabbin d'Iran. Avec la chute de l'empire sassanide, Ctésiphon perdit sa position centrale et au bout d'un siècle, lorsque les Abbassides prirent le pouvoir en 749, ils établirent leur capitale permanente à Bagdad. Kosrow II ou Khosrow Parviz (591-628), quant à lui, établit sa résidence permanente à Dastgerd, à l'origine une caravane située sur la rivière Diyala près de Bagdad. Il y fit construire un grand palais entouré d'un haut mur. Elle ne garda son statut de capitale iranienne que peu de temps. Héraclius la saccagea en 628, et les Arabes l'occupèrent quelques années plus tard.

De la conquête arabe à l'arrivée des Seldjoukides

C'est avec l'avènement des Safavides au début du XVIe siècle que l'Iran (essentiellement les terres du plateau iranien, de la mer Caspienne et du golfe

Persique) devint, pour la première fois pendant la période islamique, une entité politique homogène et un Etat-nation moderne. Au cours du VIIIe siècle, le contrôle des Abbassides sur l'Iran se relâcha, et les gouverneurs tâhirides du Khorâssân préférèrent déplacer leur capitale à Neyshâbour plutôt que dans l'oasis fébrile de Marv. Les Tâhirides commencèrent ainsi le processus qui fit de Neyshâbour la capitale littéraire et artistique du Khorâssân jusqu'à ce qu'elle soit dévastée par les Oghuz et les Mongols aux XIIe et XIIIe siècles. Les Saffârides du Sistân, rivaux des Tâhirides du Khorâssân, firent brièvement de Zarang le centre d'un empire militaire s'étendant des confins de l'Irak à Kaboul. Les Samanides, premiers gouverneurs subordonnés des Tâhirides en Transoxiane, firent de Boukhara, ville importante de Sogdiane, la capitale de la région, en alternance avec Samarkand. Boukhara resta la capitale pendant plus de mille ans, jusqu'à la disparition formelle du khanat de Boukhara du fait de la présence des bolcheviques après la Première Guerre mondiale. À la lisière orientale du monde iranien, les Ghaznavides firent de la ville frontière de Ghazni, jusqu'alors négligeable, la capitale d'un autre empire militaire dans l'est de l'Iran, en Afghanistan et dans le nord-ouest de l'Inde pendant près de deux siècles. Elle fut investie au milieu du XIIe siècle de la fonction de capitale locale et devint un tremplin pour d'autres conquêtes musulmanes dans les Indes par une branche de la dynastie ghuride, dont le principal centre de gouvernement était à Firouz-Kouh.

Des Seldjoukides aux Safavides

Les Turcs Seldjouks, qui envahirent l'Iran durant quatre décennies au XIe siècle conservèrent leurs traditions de nomades des steppes. Lorsqu'ils quittèrent



▲ *La périphérie d'Ispahan, alors capitale de l'empire safavide, et la porte de Shâh Abbâs*

l'Asie centrale, ils ne ressentirent guère le besoin d'établir une capitale permanente. Alors qu'ils progressaient vers l'ouest de l'Iran, après le siège de Neyshâbour en 1040, ils déplacèrent successivement leur capitale à Rey en 1042, à Ispahan en 1050, et à Hamedân. Au XIIe siècle, le sultanat des Seldjoukides fut pratiquement divisé en deux parties. L'administration de la moitié occidentale était basée à Hamedân, Ispahan ou Bagdad (partagée avec les califes abbassides), et la moitié orientale était basée à Marv sous Sultan Sanjar. Il y eut, en outre, des branches périphériques de la famille seldjoukide à Kermân, en Syrie et en Anatolie. Ces tendances fortes à la décentralisation et la croissance du pouvoir des atabeks au XIIe siècle dans plusieurs parties périphériques de l'Iran, notamment à Marâgheh, à Tabriz, et à Shirâz favorisèrent le développement d'une vie culturelle riche dans des villes comme Rey, Ispahan, Shirâz, et, en particulier, dans les villes de l'Azerbaïdjan et à Arran.

Cette décentralisation du pouvoir en Iran continua avec l'avènement des Mongols au XIIIe siècle, car ces derniers étaient habitués à une mobilité extrême et à des résidences changeantes, même après leur conversion à l'islam. A partir de l'époque seldjoukide, la disponibilité de pâturages abondants pour les troupeaux devint primordiale pour les tribus et les nomades dans le choix des zones de concentration. Cela explique l'attrait de l'Azerbaïdjan et des franges septentrionales du Khorâssân et du Gorgân depuis les Mongols jusqu'aux Qâdjârs. Ainsi Soltâniyeh, située sur une plaine élevée avec des pâturages abondants, fut choisie comme capitale par les rois ilkhanides Arghoun et Oldjaïtou (Mohammad Khodâbandeh). Elle garda son importance sous les Jalâyirides et les Timourides, mais déclina complètement une fois que les Safavides établirent leur capitale à Ispahan, plus au sud. Après la chute de Bagdad en 1258, Houlagou Khân prit ses quartiers à Marâgheh, située dans une zone de bon pâturage, et y lança un programme de construction. Mais Ghâzân Khân choisit Tabriz comme capitale régulière, centre traditionnel de l'Azerbaïdjan. Celle-ci se développa considérablement sous le patronage de Ghâzân Khân, et la ville continua à prospérer aux siècles suivants comme capitale des dynasties turkmènes des Jalâyirides, des Qara Qoyunlus et finalement, après 1468, celle des Aq Qoyunlus.

L'Iran oriental mit du temps à se remettre de la destruction des Mongols. Certains centres historiques, surtout Neyshâbour et Hérat, revivront progressivement à des degrés divers, mais Marv, longtemps éclipsée par Neyshâbour (sauf pendant le sultanat de Sanjar (1118-57)), ne se rétablit jamais. Au milieu du XIVe siècle, la petite ville de Sabzevâr à l'ouest de Neyshâbour fut momentanément la capitale de la dynastie

▲ *Mausolée du Sultan Sanjar à Marv*



▲ *Couronnement du Sultan Sanjar. Cette peinture est tirée du livre* Jâmi' al-Tawârikh *de Rashid al-Din, publié à Tabriz, 1307 A.D.*

shiite des Sarbedârân. Tamerlan, bien que faisant fréquemment campagne, fit de Samarkand sa capitale, adjacente aux steppes d'Asie centrale d'où il tirait une grande partie de ses effectifs de combat, et l'enrichit de beaux bâtiments. Les descendants de Tamerlan au XVème siècle, notamment Shahrokh, firent d'Hérat leur capitale. Sous les derniers Timourides, Herat atteint un degré d'importance sans précédent en tant que centre de création littéraire et artistique et haut lieu de sciences. Avec l'unification de l'Iran sous les Safavides, cependant, Herat, comme Neyshâbour, devint une ville provinciale périphérique, dont la possession fut contestée par les Ouzbeks de Transoxiane. Finalement, après le déclin des Safavides, Herat passa dans l'orbite des dirigeants afghans de Dorran. Elle conserva son importance commerciale et devint l'un des centres stratégiques de l'Afghanistan moderne. Qandahar resta la capitale de l'Afghanistan sous les Durranis jusqu'à Timour Shâh Durrani (1772-1793). Ahmad Shâh Durrani en 1775 la remplaça par Kaboul, l'ancienne capitale des Shahiyas et stratégiquement utilisée comme base de lancement des expéditions dans les plaines du nord de l'Inde.

> L'Iran oriental mit du temps à se remettre de la destruction des Mongols. Certains centres historiques, surtout Neyshâbour et Hérat, revivront progressivement à des degrés divers, mais Marv, longtemps éclipsée par Neyshâbour (sauf pendant le sultanat de Sanjar (1118-57)), ne se rétablit jamais.

Des Safavides aux Qâdjârs

Les Safavides sont originellement associés à Ardebil en Azerbaïdjan, le cœur de la civilisation Turkmène. Lorsqu'ils acquirent leur pouvoir sur leur rival Qoyunlu dans le nord-ouest de l'Iran pendant les premières années du XVIe siècle, ils choisirent Tabriz comme base principale de la dynastie. Shâh Tahmâsp Ier déplaça cependant sa capitale vers

l'est à Qazvin (appelée désormais Dar-ol-Soltâniyeh) en 1555, à la fois en raison de la vulnérabilité de Tabriz face aux attaques ottomanes et pour éloigner sa capitale de l'Azerbaïdjan. Qazvin, reliant l'Azerbaïdjan au Khorâssân, occupait une situation stratégique importante le long de la route commerciale entre l'Anatolie, la Russie et l'Occident. Ce rôle commercial de Qazvin perdura longtemps

De même que la renaissance d'Ispahan fut liée à la maturation de la puissance politique et militaire des Safavides et à l'essor de la culture persane, le glas de sa gloire fut lié à la chute de la dynastie après le saccage de la ville par les Afghans en 1722.

après que Shâh Abbâs Ier le Grand déplaça la capitale iranienne à Ispahan en 1596, apparemment désireux de régner d'une position plus centrale et de profiter de la nature humide et très fertile de la plaine d'Ispahan. Alors que Qazvin avait peu évolué pendant ses quarante ans comme capitale, Ispahan devint pour la première fois une véritable métropole pour l'Iran. Shâh Abbâs Ier ayant projeté de vastes programmes de construction et d'irrigation, commença à attirer des marchands européens et des artisans étrangers, à créer des ateliers de production artisanale et à faire venir, entre autres, des artisans arméniens et géorgiens. Les visiteurs européens étaient impressionnés par Ispahan et par la splendeur de la vie de cour plus qu'aucune autre ville du Moyen-Orient. Chardin croyait qu'elle était aussi peuplée que Londres avec environ 700 000 habitants.



▲ *Nâder Shâh*

De même que la renaissance d'Ispahan fut liée à la maturation de la puissance politique et militaire des Safavides et à l'essor de la culture persane, le glas de sa gloire fut lié à la chute de la dynastie après le saccage de la ville par les Afghans en 1722. Nâder Shâh résida d'abord à Ispahan, mais lorsqu'il prit possession du trône d'Iran en 1736, il transféra sa capitale à Mashhad, dans l'extrême nord-est du pays. Ispahan souffrit beaucoup des pillages, de la famine et d'autres désastres jusqu'à ce que la paix soit instaurée par Karim Khân Zand en 1758, qui transféra la capitale à Shirâz quelques années plus tard en 1766. Shirâz, qui prospérait en tant que ville de culture et de commerce, retrouva ainsi brièvement la gloire qui fut jadis la sienne comme capitale des Salghurides et des Mozaffarides aux XIIIe et XIVe siècles.

Des Qâdjârs à l'époque actuelle

Mashhad demeura capitale indépendante iranienne et la principauté khorâssânienne sous contrôle afghan jusqu'à ce qu'elle fût prise par les Qâdjârs en 1796. Le véritable successeur d'Ispahan en tant que métropole de l'Iran s'avéra être Téhéran, dans le nord du pays, voisine



▲ *Aghâ Mohammad Khân qâdjâr au Palais Soleimâniyeh à Karadj, Téhéran*

de la médiévale et ancienne capitale Rey. Ville provinciale sous les Safavides, elle fut adoptée par le fondateur de la dynastie Qâdjâr Aghâ Mohammad Khân comme capitale en 1786 dans le cadre de ses tentatives de soumettre les puissances rivales du sud à partir de sa base nord et pour unifier le pays. L'emplacement de Téhéran n'était pas idéal mais une des raisons de ce choix était la proximité des pâturages tribaux des Turcs qâdjârs dans la région d'Astarâbâd et de Gorgân. Elle resta essentiellement une ville de province jusqu'à la mise en place de la politique de reconstruction et d'expansion de Nâsseredin Shâh, inspirée par ce qu'il avait observé lors de ses voyages en Europe à partir de 1867. Téhéran grandit inexorablement, triplant sa population en un siècle, entre environ 1807 et 1910. Avec la prise de pouvoir de Rezâ Shâh Pahlavi en 1925, l'État devint un acteur majeur des activités architecturales de Téhéran, dont la modernisation occupa une place de choix dans le programme du roi. Rezâ Shâh fit appel à des architectes iraniens et étrangers pour construire de nombreux bâtiments officiels dans les années 1930 et de plusieurs nouveaux bâtiments étatiques comme La Poste, le bureau du télégraphe, le bureau de police, le ministère des Affaires étrangères et la gare. En 2015, la ville comptait environ 9 000 000 d'habitants et l'agglomération dans son ensemble, plus de 15 000 000. Cette croissance très importante de Téhéran est principalement due à l'amélioration des conditions de vie ainsi qu'à l'attraction exercée par cette dernière sur les habitants des provinces. Elle surpasse aujourd'hui largement, du point de vue de sa croissance démographique et de son expansion urbaine, les autres villes de l'Iran. ■

Bibliographie:

-Barthold, W., *An Historical Geography of Iran*, Bosworth, Princeton, 1984.
-Girshman, Roman, *Iran depuis les débuts jusqu'à l'avènement de l'Islam/ Irân az âghâz tâ Eslâm*, trad. Moïn, Mohammad, Téhéran, Moïn, 2004.
-Jokâr, Abbâs et al., *Târikh-e Moâser-e Irân* (Histoire contemporaine de l'Iran), Téhéran, Sherkat-e châp va nashr-e ketâb-hâye darsi-e Irân, 2007.
-Râvandi, Morteză, *Târikh-e Tahavolat-e Ejtemâ'i* (Histoire des révolutions sociales), Téhéran, Sherkat-e Ketâb-hâye Jibi, 1978.

Le changement de capitale en Iran

Babak Ershadi

Une capitale est la ville qui est le siège des pouvoirs d'un État. Cette ville s'impose comme le foyer du pouvoir politique et économique, et a souvent une prééminence socioculturelle par rapport aux autres villes du pays. C'est la définition moderne que l'on pourrait donner pour désigner la capitale constitutionnelle d'un État. La notion existe pourtant depuis l'Antiquité, et nous pouvons considérer la Mésopotamie ancienne comme le berceau des premières capitales du monde (comme Ur et Babylone). Le concept existait également en Iran depuis des temps très anciens avec Suse (élamite), Ecbatane (médique) ou Persépolis (achéménide). Athènes et Rome étaient les versions européennes des capitales anciennes.

Mais la notion moderne ou antique de la capitale n'est pas valable pour toutes les périodes historiques. En Europe de l'Ouest médiévale, la notion de «cour itinérante» a parfois remplacé celle de capitale permanente. Au début du Moyen Âge, la cour itinérante était le seul système politique existant, le royaume n'étant pas un centre réel et permanent.

L'histoire iranienne connut une autre évolution de ce point de vue après l'invasion arabe, l'effondrement des États centralisés de la période préislamique. De plus, le système politique arabo-musulman (califat) était essentiellement décentralisé. Les Iraniens préservèrent le concept d'État centralisé et de capitale permanente de l'Antiquité, mais un autre phénomène devint courant en Iran islamique: celui du «changement de capitale». Dans ce sens, l'Iran a le record mondial de changement de capitale, car chaque dynastie préférait souvent établir sa propre capitale en tant que centre des pouvoirs et de l'administration. Il arrivait aussi qu'une seule dynastie change une ou plusieurs fois sa capitale, mais il était rare (contrairement à l'époque préislamique) que le royaume ait deux ou plusieurs capitales à la fois. Ce «changement de capitale» s'explique par diverses raisons politiques, géographiques, militaires, stratégiques, économiques et ethniques. Néanmoins, il est intéressant de savoir que ce changement n'eut jamais des motivations religieuses.

Le «changement de capitale» est loin d'être un phénomène spécifiquement iranien, ni d'être un phénomène historique appartenant à une époque lointaine. Cependant, cela n'a pas toujours été le cas. Ankara (Turquie) est devenue capitale en 1923. Brasilia (Brésil) est une jeune capitale inaugurée en 1960. Astana (Kazakhstan) n'a un statut de capitale que depuis 20 ans (1997). La notion de «changement de capitale» reste dans l'actualité et concerne parfois les capitales historiques les plus célèbres: en Égypte, on parle souvent de la «nécessité» de trouver une nouvelle capitale pour remplacer Le Caire; en Russie, il y a un débat sur la «nécessité» de transférer la capitale de Moscou à une autre ville. Quant à Téhéran, le débat est vieux de plusieurs décennies.

Le record auquel nous avons fait allusion est semble-t-il imbattable: de la Suse élamite au Téhéran de la République islamique, nous pouvons recenser plus de 40 capitales dans l'histoire de l'Iran. Parmi ces capitales anciennes et actuelles, la plupart se trouvent sur le territoire actuel de l'Iran, tandis qu'une dizaine se situe dans les pays voisins: Irak (3), Pakistan (1), Afghanistan (3), Turkménistan (2) et Ouzbékistan (2), ce dernier pays n'ayant pas de frontière terrestre avec l'Iran actuel. La situation géographique de chaque capitale peut expliquer en partie la situation géopolitique d'une période historique, les rapports de force, ou les origines ethniques d'une telle ou telle dynastie.

1- L'Antiquité

L'Elam n'est pas la civilisation la plus ancienne de l'Iran, mais elle est sans doute la première à former un État et des administrations étatiques. Occupant les régions du sud-ouest du plateau iranien (correspondant aux provinces actuelles d'Ilam, du Khouzestân et du Fârs), l'Elam fut voisin des civilisations antiques de la Mésopotamie. Des textes antiques de la fin du IVe millénaire av. J.-C. jusqu'au Ier millénaire apr. J.-C. font allusion à Suse et à Anshan, les plus grandes villes élamites. L'Elam et Suse (Chouchan) sont également mentionnés dans la Bible. Le tombeau du prophète biblique Daniel est vénéré à Suse. Le royaume élamite perdit son autonomie après le pillage de Suse vers 639 av. J.-C. par Assurbanipal, dernier grand roi d'Assyrie (669-627 av. J.-C.), puis sa conquête par Cyrus le Grand (559-530 av. J.-C.), fondateur de

> La notion moderne ou antique de la capitale n'est pas valable pour toutes les périodes historiques. En Europe de l'Ouest médiévale, la notion de «cour itinérante» a parfois remplacé celle de capitale permanente. Au début du Moyen Âge, la cour itinérante était le seul système politique existant, le royaume n'étant pas un centre réel et permanent.

l'Empire perse des Achéménides. Quant à la ville d'Anshan, mentionnée en tant que Suse dans de nombreux textes



▲ *Carte des capitales de l'Iran au cours de l'histoire*

15



▲ *Les vestiges de la ville d'Ecbatane (ou Hegmatâneh)*

antiques, les archéologues la placent tantôt dans la province de Fârs, tantôt au Khouzestân (ville actuelle d'Izeh). La ville ancienne de Suse fut peuplée jusqu'au XVe siècle, et la ville actuelle fut fondée en partie sur les ruines de la Suse antique.

Les Achéménides fondèrent le plus vaste empire de l'Antiquité, ainsi que leurs propres capitales: d'abord à Pasargades, puis à Persépolis. Ils donnèrent aussi un caractère royal aux capitales des royaumes conquis comme la Suse des Élamites, Babylone en Mésopotamie, et la Sardes des Lydiens en Asie Mineure.

Ecbatane (ou Hegmatâneh), "ville des rassemblements", fut la capitale du premier grand royaume fondé par les Aryens en Iran vers le début du VIIe siècle av. J.-C., dans les régions du nord-ouest (Zagros occidental et l'Alborz). L'Antiquité accordait une place importante aux Mèdes. Ces derniers ne laissèrent pas de documents textuels, et il faut s'appuyer sur les documents extérieurs (assyriens, babyloniens et grecs) pour les connaître, ce qui rend difficile pour les historiens de tracer les frontières du royaume médique. Pendant l'Antiquité, il existait deux types de plans pour des villes murées: des plans rectangulaires, et des plans ronds. Ecbatane avait un plan rond, ce qui mettait en relief, selon les archéologues, le caractère religieux de la ville. Plus tard, les empereurs achéménides transformèrent la ville en capitale d'été. Ecbatane perdit son importance politique après sa conquête par le roi de Macédoine Alexandre en 330 av. J.-C.

Les Achéménides fondèrent le plus vaste empire de l'Antiquité, ainsi que leurs propres capitales: d'abord à Pasargades, puis à Persépolis. Ils donnèrent aussi un caractère royal aux capitales des royaumes conquis comme la Suse des Élamites, Babylone en Mésopotamie, et la Sardes des Lydiens

en Asie Mineure. Selon Hérodote, Cyrus le Grand décida de fonder sa capitale à Pasargades (province du Fârs), car le lieu fut le berceau de la tribu perse dont il était issu. Le mausolée de Cyrus le Grand se trouve sur le même site. Persépolis fut fondée en 521 av. J.-C. par Darius Ier. Selon certains historiens, la Persépolis des Achéménides avait près de 44 000 habitants.

Après les conquêtes d'Alexandre, une dynastie hellénistique fut fondée en 305 av. J.-C. par Séleucos Ier pour régner sur la majeure partie des territoires conquis par Alexandre de l'Asie Mineure jusqu'à l'Indus. Séleucie du Tigre (Irak) fut la première capitale des Séleucides de 305 à 240 av. J.-C. Le transfert de la capitale à Antioche (Turquie) en 240 av. J.-C. est significatif, dans la mesure où les Parthes avançaient progressivement vers l'ouest et au milieu du IIe siècle av. J.-C., ils prirent en main le contrôle des provinces iraniennes et mésopotamiennes.

Selon la tradition achéménide, les Parthes arsacides et les Perses sassanides eurent plusieurs capitales, mais la longue rivalité avec Rome les amena à installer le siège principal de leur pouvoir à Ctésiphon, dans la partie occidentale de leurs empires. Ctésiphon fut fondée par les Parthes juste devant la Séleucie du Tigre des Séleucides, sur la rive gauche du Tigre, à 30 kilomètres de la ville moderne de Bagdad, capitale actuelle de l'Irak. Sous les Arsacides, Ctésiphon fut capitale et résidence d'hiver de neuf rois à partir du règne du 20e roi de la dynastie, Gotarzès II (en persan, Goudarz, roi de 40 à 51 de notre ère) jusqu'au règne de Artaban V (en persan Ardavân, 28e et dernier souverain arsacide, roi de 216 à 224). Ctésiphon garda son statut de capitale pendant tout le règne de la dynastie des Sassanides, de 224 à 651. Ctésiphon fut capitale pendant six siècles. En 637, la ville fut conquise par les troupes arabes pendant la conquête arabe de la Perse à l'époque du deuxième calife, Omar ibn al-Khattâb. Selon les historiens, tout comme Alexandre le Macédonien, les Arabes incendièrent Ctésiphon qui fut entièrement dévastée par un feu continu pendant six semaines.

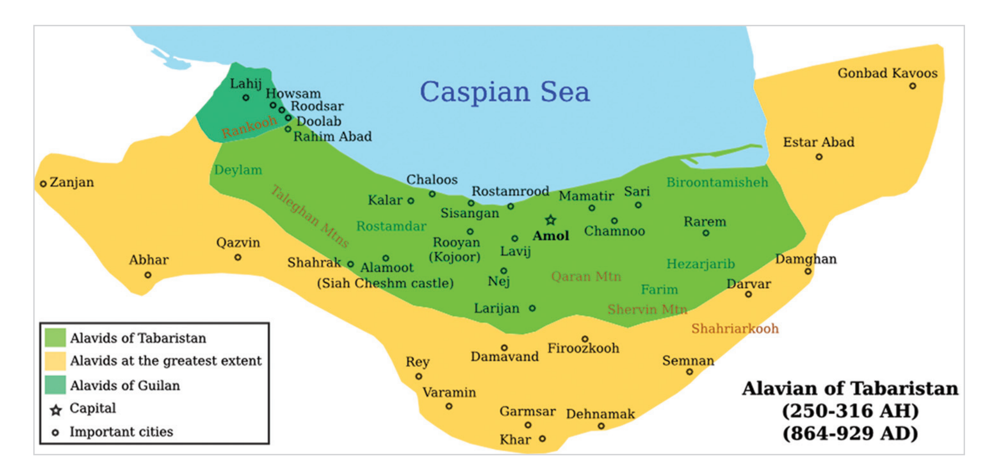
Dynastie	Date	Capitale
Élamite	IVe-Ier millénaire av. J.-C.	**Suse**, **Anshan**
Médique	IXe-VI siècles av. J.-C.	**Ecbatane** (Hamedân moderne)
Achéménide	VIe-IVe siècles av. J.-C.	**Pasargades**, **Persépolis**, Ecbatane (Hamedân moderne), Suse, Babylone (Irak)
Séleucide	IIIe-Ier siècles av. J.-C.	**Séleucie du Tigre** (Irak), Antioche (Turquie)
Arsacide	IIIe av. J.-C.-IIe siècles apr. J.-C.	**Ctésiphon** (Irak), Sad Darvâzeh (ou Qumis), Arshak, Nisa (ou Parthaunisa, Turkménistan), Ecbatane (Hamedân moderne), Suse
Sassanide	224-651 apr. J.-C.	**Ctésiphon** (Irak), Istakhr, Bichapour, Shoushtar, Kermânchâh

2- Les premières dynasties iraniennes de la période islamique

Les premières dynasties iraniennes de la période islamique n'apparurent que deux siècles après la conquête arabe et l'islamisation de la Perse. Ces royaumes prirent forme au départ dans les régions les plus éloignées de Bagdad, capitale des califes abbassides. Ces dynasties musulmanes iraniennes marquèrent peu à peu leur indépendance par rapport à la domination arabe.

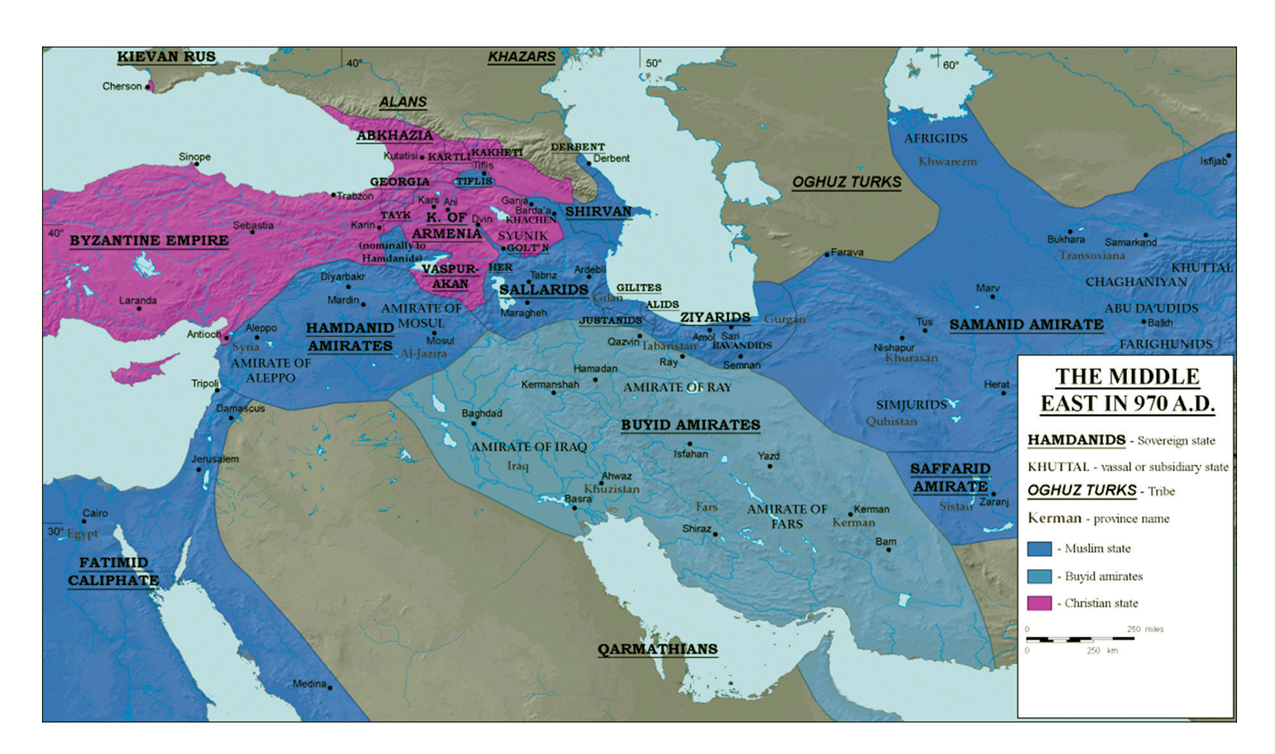
Les Tâhirides (820-872) furent les premiers à accéder à une sorte d'autonomie dans le grand Khorâssân. Ils proclamèrent leur indépendance à Merv (Turkménistan) et choisirent Neyshâbour comme capitale. Pourtant, ils se soumirent politiquement et religieusement au califat, et l'arabe fut la langue officielle de leur cour.

La situation changea avec les Saffârides qui



fondèrent leur dynastie, un peu plus vers le sud, au Sistan et dans une partie de l'Afghanistan actuel. Leur capitale, Zarandj, se trouvait au sud-ouest de l'Afghanistan actuel, non loin de la frontière iranienne. Le fondateur de la dynastie, Yaqoub Layth (840-879), entra en conflit avec le califat, conflit qui ne fut pas religieux, mais plutôt national, les Saffârides se présentant comme descendants des princes sassanides. Il interdit l'usage de l'arabe à la cour et réhabilita l'usage du persan dans les administrations et les correspondances.

Les Samanides étaient originaires de Balkh et se présentaient comme descendants de Vahram VI (Bahrâm, en persan), empereur sassanide de 590 à 591. Le règne des Samanides fut l'époque de la résurrection de la langue persane. À Boukhara, leur capitale, ils rétablirent les administrations comme à l'époque des Sassanides. Les souverains samanides se couronnaient comme les rois d'antan,



mais étant de confession sunnite, ils évitaient d'utiliser le titre «shâh» et étaient officiellement appelés «émir» pour marquer leur allégeance aux califes abbassides. Les Samanides étaient d'origine zoroastrienne, mais en faisant preuve d'un prosélytisme ardent, ils rendirent le plus grand service au sunnisme en convertissant les grandes tribus turques de l'Asie centrale pendant l'islamisation de cette région. Cependant, pendant leur règne, le chiisme, le zaydisme et l'ismaïlisme se propagèrent largement dans leur royaume.

Avec les Alavides et les Ziyarides, nous assistons à l'apparition des dynasties zaydites concentrées, non pas dans l'est, mais dans les régions du nord de l'Iran. Les Bouyides chiites fondèrent une dynastie très puissante. Avec eux, les foyers du pouvoir et les capitales furent transférés plus à l'est, ce qui marqua, en même temps, leur suprématie par rapport au califat des Abbassides. En 945, les Bouyides occupèrent la Bagdad des Abbassides et mirent sous tutelle le calife Al-Muti. Le prince bouyide Moezzeddolleh obtint le pouvoir à Bagdad, tandis que le calife n'avait plus qu'une autorité protocolaire.

Dynastie	Date	Capitale
Tâhiride	820-872	Merv (Turkémnistan), **Neyshâbour**
Saffâride	861-1003	**Zarandj** (Afghanistan)
Samanide	819-1005	**Boukhara** (Ouzbékistan), Balkh (Afghanistan)
Alavide (du Tabarestan)	864-928	**Âmol**, Sâri, Astarâbâd (Gorgân moderne)
Ziyâride	927-1090	**Astarabâd** (Gorgân moderne)
Bouyide	945-1055	**Rey, Chirâz, Bagdad**

3- Les grandes dynasties turques

Les Samanides furent supplantés par leurs anciens esclaves turcs qu'ils avaient convertis eux-mêmes à l'islam. Parmi ces esclaves se trouvaient de grands généraux et chefs de guerre de la famille Ghaznavide, qui prirent finalement le pouvoir dans le grand Khorâssân, et établirent leur capitale à Ghazni (Afghanistan), leur fief. La ville devint un foyer culturel important en raison du soutien que les Ghaznavides accordaient aux poètes, aux écrivains, et aux savants. De confession sunnite, ils renouèrent des liens avec le califat abbasside. Le plus célèbre souverain de cette dynastie, Mahmoud de Ghazni (997-1030), se présenta comme dirigeant d'un État indépendant, mais fit allégeance au calife abbasside de Bagdad. Il fut le premier à porter le titre de «sultan». Cependant, les successeurs de Mahmoud négligèrent l'importance du danger qui les menaçait: le mécontentement des habitants du Khorâssân en raison de lourds tributs que leur imposaient les gouverneurs, d'où la montée progressive des Seldjoukides.

Comme les Ghaznavides, les Seldjoukides, originaires de l'Asie centrale, étaient des tribus turques oghouzes au service des Samanides. Toghrul-Beg (990-1063), chef des tribus seldjoukides, se rebella contre les Ghaznavides dès 1030. Ses troupes vainquirent les Turcs ghaznavides près de Merv (Turkménistan). Toghrul-Beg se proclama sultan et monta sur le trône à Neyshâbour en 1038. Les souverains seldjoukides, qui étaient de confession hanafite, bénéficièrent aussitôt du soutien du califat abbasside qui leur donna le titre de «sultan». Toghrul-Beg choisit Rey, au

sud de Téhéran, comme capitale. Il entra pacifiquement à Bagdad en 1058, et libéra le calife abbasside de la tutelle des Bouyides chiites. Les Seldjoukides fondèrent le plus grand empire de l'Iran pendant la période islamique, de l'Asie centrale à la Méditerranée. Dès le début de leur règne, les Seldjoukides s'iranisèrent et adoptèrent le persan comme langue officielle de leur empire. Après le règne des grands sultans seldjoukides, leur royaume fut divisé parmi leurs atabegs (titre de noblesse en turc signifiant: «les régents») qui fondèrent chacun leurs dynasties locales.

Les Khwârezm-Shâhs furent la dernière grande dynastie d'origine turque de l'Iran. Originaires des tribus turques qiptchaqs du sud de la mer d'Aral en Asie centrale, ils furent longtemps au service des souverains seldjoukides d'origine oghouze. Les Khwârezm-Shâhs furent, en réalité, les derniers héritiers de l'empire seldjoukide et de leur formidable système d'administration. Leur capitale, Gorgândj (Kounia-Ourguentch moderne), se situe au Turkménistan actuel. Gorgândj était l'une des villes les plus riches de l'Asie centrale. Les grands savants iraniens, Avicenne et Biruni y ont vécu vers la fin du Xe siècle. Pendant l'invasion mongole, une troupe des armées de Gengis Khân détruisit entièrement la ville de Gorgândj en 1221. Les Mongols massacrèrent la majorité des habitants de la capitale des Khwârezm-Shâhs.

Dynastie	Date	Capitale
Ghaznavide	962-1187	**Ghazni** (Afghanistan), Lahore (Pakistan)
Seldjoukide	1037-1194	**Neyshâbour**, **Rey**, **Ispahan**, Hamedân, Merv (Turkménistan)
Atabeg d'Azerbaïdjan	1169-1225	**Tabriz**
Atabeg du Lorestan	1148-1259	**Izeh**, **Khorramâbâd**
Atabeg du Fars	1148-1270	**Shirâz**
Khwârezm-Shâh	1077-1231	**Gorgândj** (Kounia-Ourguentch moderne, Turkménistan), Samarcande

4-Les invasions mongoles et turco-mongoles

L'invasion mongole des années 1218-1221 mit fin au règne de la dynastie des Khwârezm-Shâhs, aux dynasties locales des Atabegs, et au califat des Abbassides. Les princes mongols, qui étaient les descendants de Gengis Khân, fondèrent la dynastie Ilkhânide en Iran en 1256.

Ils établirent leur capitale en Azerbaïdjan, tour à tour à Marâgheh, Tabriz et Soltâniyeh. Le fondateur de la dynastie mongole des Ilkhânides fut Houlagou Khân qui installa sa capitale à Marâgheh où son grand vizir iranien, Nassireddin Toussi (1201-1274), grand savant, mathématicien et philosophe de l'Iran, fonda son grand observatoire. Les premiers khâns mongols étaient bouddhistes ou chamanistes. Mais le septième khân mongol, Ghazan Khân (1271-1304) se convertit à l'islam sunnite et transféra la capitale à Tabriz. Son frère Ildjaïtou (Mohammad Khodâbandeh) se convertit au chiisme et transféra la capitale des Ilkhânides à Soltâniyeh. Il fut le premier, deux cents ans avant les Safavides, à faire du chiisme duodécimain

la religion d'État en Perse. Après l'éclatement de la dynastie des Ilkhânides, leur royaume fut divisé entre plusieurs dynasties locales. Les régions de l'ouest furent réparties entre les chefs de guerres d'origine mongols, mais devenus musulmans et turcophones comme les Choupânides (Tabriz) et les Jalâyirides (Bagdad et Tabriz). Les régions de l'est étaient dominées par les dynasties locales iraniennes et persanophones comme les Kerts (Hérat), les Sarbedârân (Sabzevâr) et les Mozaffarides (Yazd, Shirâz et Kermân).

La deuxième vague d'invasion commença en 1369, avec la prise du pouvoir à Samarcande par Tamerlan (1336-1405). Il était issu d'une tribu mongole de l'Asie centrale, Barlas, lointainement apparentée à Gengis Khân, devenue musulmane et turcophone. Bien qu'il fût d'origine mongole, on ne lui donna jamais le titre de «khân» mais se fit appeler «Amir al-Kabir» en arabe (le grand émir), puis «güregen», «gendre» en mongol, pour faire croire qu'il était de la lignée de Gengis Khân. Les descendants de Tamerlan fondèrent la dynastie timouride qui régna pendant plus de cent ans sur toute l'Asie centrale, l'ensemble du territoire iranien, l'Iran, l'Irak, l'est de l'Asie Mineure et le nord-ouest de l'Inde. La langue officielle de l'empire timouride était le persan, comme ce fut le cas sous toutes les dynasties turques et mongoles.

> Le fondateur de la dynastie mongole des Ilkhânides fut Houlagou Khân qui installa sa capitale à Marâgheh où son grand vizir iranien, Nassireddin Toussi (1201-1274), grand savant, mathématicien et philosophe de l'Iran, fonda son grand observatoire.

Dynastie	**Date**	**Capitale**
Ilkhânide	1256-1335	**Marâgheh**, **Tabriz**, **Soltâniyeh**
Kert	1245-1381	**Hérat**
Mozaffaride	1336-1393	**Yazd**, Shirâz, Kermân
Sarbedârân	1337-1381	**Sabzevâr**
Choupanide	1336-1357	**Tabriz**
Jalayiride	1336-1432	**Bagdad** (Irak), **Tabriz**
Timouride	1369-1507	**Samarcande** (Ouzbékistan), **Hérat** (Afghanistan)

5- Les grandes dynasties nationales

Aux XIIIe et XIVe siècles, le processus d'assimilation et d'intégration des peuples turcophones, qui avait commencé dès le Xe siècle, semble se parachever. Si cette intégration n'a pas été linguistique, elle a été fortement culturelle et sociale, dans le cadre de la coexistence et de la cohabitation pacifiques des différents groupes ethniques marquant l'un des traits essentiels du monde iranien, où l'iranité se place à un niveau socioculturel et se définit au-delà de la question de



▲ *Emarat Chehelsotun à Qazvin, mémorial de la capitale safavide*

l'ethnicité. Les tribus mongoles qui s'étaient installées en Iran se convertirent à l'islam et furent rapidement sédentarisées en devenant tantôt persanophones, tantôt turcophones.

Dans les documents historiques datant d'avant le XIe siècle, la capitale était nommée souvent «Dâr-ol-Emareh» (siège de l'émirat). Plus tard, quand les souverains portèrent le titre de «sultan», les capitales furent parfois appelées «Dâr-ol-Saltaneh» (siège du sultan). D'autres termes furent également utilisés pour désigner les capitales, comme «Dâr-ol-Hokumeh» (siège du gouvernement) ou «Dâr ol-Molk» (siège du royaume).

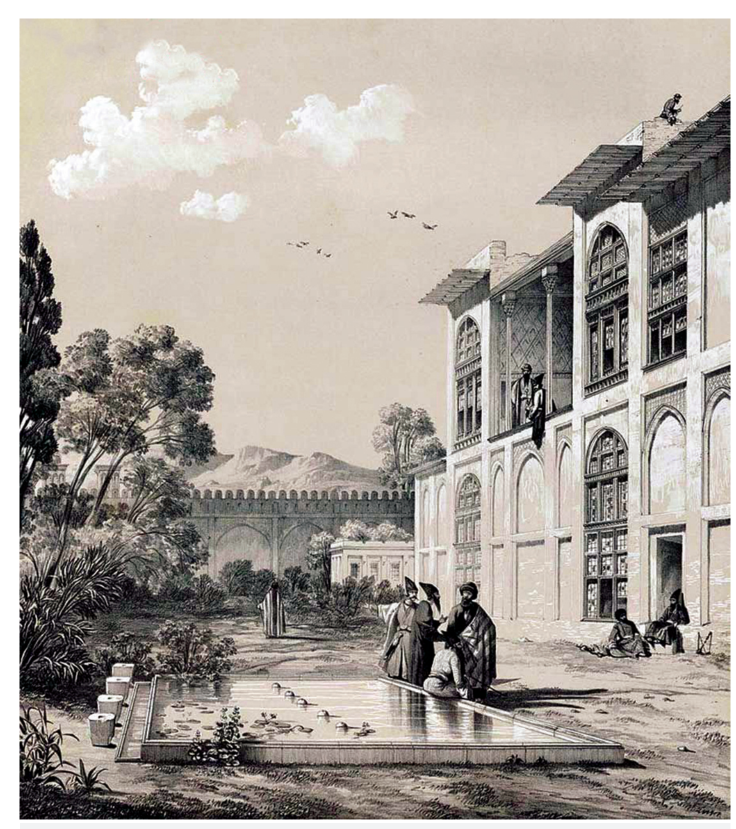
L'affaiblissement de la dynastie timouride commença dès la mort de son fondateur Tamerlan en 1405 en raison de vifs conflits de succession parmi ses successeurs. Vers la fin du XIVe siècle, l'apparition de deux grandes fédérations turcomanes des Qara Qoyounlou et des Aq Qoyounlou choisissant tour à tour Tabriz pour capitale, rendit définitive la partition du territoire timouride, qui fut réunifié initialement sous les Aq Qoyounlou, puis de manière définitive à partir du règne des Safavides.

Bien qu'ils aient été d'origine turcomane, les Aq Qoyounlou prétendaient être descendants et héritiers des grands héros de la mythologie iranienne (Fereydoun, Jamshid, Key Kâvous). Contrairement à la majorité des dynasties de la période islamique, les souverains Aq Qoyounlou ne se nommèrent pas «émir» ou «sultan», mais «shâh». Leurs correspondances avec les sultans ottomans montrent que ces derniers les reconnaissaient également comme «shâh d'Iran». Idem pour les dynasties suivantes (safavide, afsharide, zand, qâdjâre et pahlavi). Ce retour vers la tradition préislamique des Sassanides est significatif dans la mesure où il témoigne d'une volonté de consolider l'unité «nationale». Les capitales historiques de cette période comme

Téhéran, Shirâz, Mashhad, Ispahan et Tabriz comptent aujourd'hui parmi les grandes métropoles de l'Iran et sont les pôles politiques, économiques, culturels et sociaux les plus importants du pays.

Dans les documents historiques datant d'avant le XIe siècle, la capitale était nommée souvent «Dâr-ol-Emareh» (siège de l'émirat). Plus tard, quand les souverains portèrent le titre de «sultan», les capitales furent parfois appelées «Dâr-ol-Saltaneh» (siège du sultan). D'autres termes furent également utilisés pour désigner les capitales, comme «Dâr-ol-Hokumeh» (siège du gouvernement) ou «Dâr ol-Molk» (siège du royaume). Sous les souverains de la dynastie qâdjâre, Téhéran fut parfois appelée «Dâr-ol-Khelafeh» (siège du califat), bien que le système califal n'ait jamais existé à cette époque-là.

En ce qui concerne le concept de «capitale», un néologisme apparaît vers la fin du règne des Safavides et au début du règne de Nâder Shâh fondateur de la dynastie afsharide, pour marquer l'évolution de l'État et la transition vers l'unité nationale et le concept d'«État-nation». Le mot persan «Pâyetakht» vient remplacer toutes les expressions arabes susmentionnées. Aujourd'hui, le mot qui signifie littéralement «pied du trône» est utilisé indifféremment pour désigner la capitale de l'Iran et des autres pays, mais il n'est pas usuel pour désigner le chef-lieu des provinces. ■



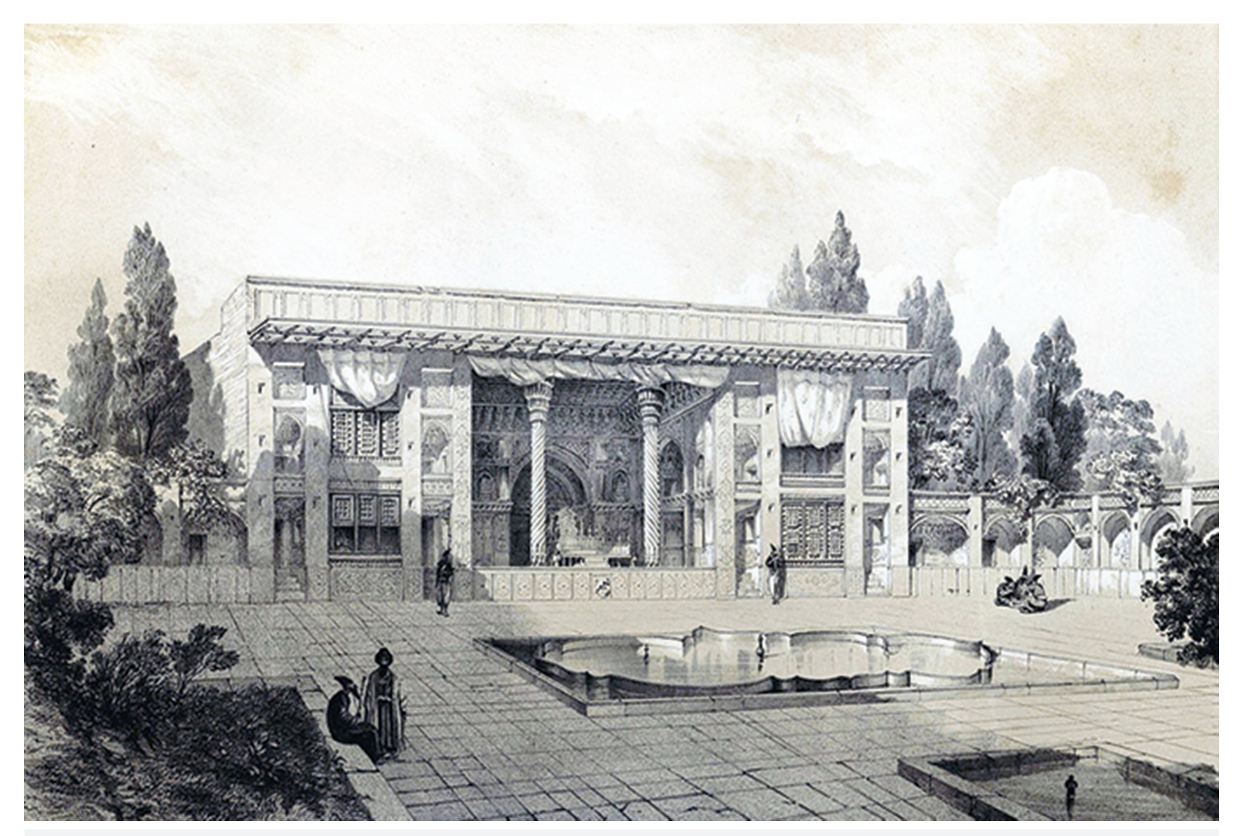
▲ *Arg-e Karim Khân Zand (Citadelle de Karim Khân Zand), dynastie zand, Shirâz*

Dynastie	Date	Capitale
Qara Qoyounlou	1375-1468	**Tabriz**
Aq Qoyounlou	1378-1508	**Tabriz**, Bagdad
Safavide	1501-1736	**Tabriz**, **Ghazvin**, **Ispahan**
Afsharide	1736-1749	**Mashhad**
Zand	1750-1794	**Shirâz**
Qâdjâre	1786-1925	**Téhéran**
Pahlavi	1925-1979	**Téhéran**

23

Ispahan, la capitale de la Perse à l'époque safavide

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Ispahan à l'époque safavide*

La fondation d'Ispahan remonte à l'époque préislamique. Dès l'arrivée de l'Islam en Iran, la ville se développa pour devenir un centre important de commerce pour les musulmans. Célèbre surtout pour ses monuments, mosquées et palais, cette ville attire toujours de nombreux touristes iraniens et étrangers. Durant son histoire, Ispahan a été choisie à deux reprises comme la capitale iranienne: au XIe siècle par les Seldjoukides et à la fin du XVIe siècle par les Safavides. Avec l'installation de la cour safavide à Ispahan, la ville connait son âge d'or. Les rois safavides ont régné plus d'un siècle et demi à Ispahan. Nous abordons ici la ville en tant que la capitale des Safavides.

Dès son arrivée au pouvoir en 1587, Shâh Abbâs le Grand avait en tête l'ambition et la volonté d'installer son siège à Ispahan. C'est un réformateur, stratège et urbaniste qui mène une politique novatrice et ouvre son pays à l'Occident. En 1598, il décide enfin de quitter Qazvin, qui était à l'époque le siège des Safavides, pour installer le gouvernement central à Ispahan. Il prend cette décision tout d'abord pour des considérations géopolitiques: la ville située au centre du pays reste à l'abri de toute agression étrangère surprise. Ispahan se trouve à une importante distance des fronts ottoman et ouzbek. De plus, la plaine d'Ispahan jouissait à l'époque d'une riche agriculture grâce aux sources abondantes et aux eaux

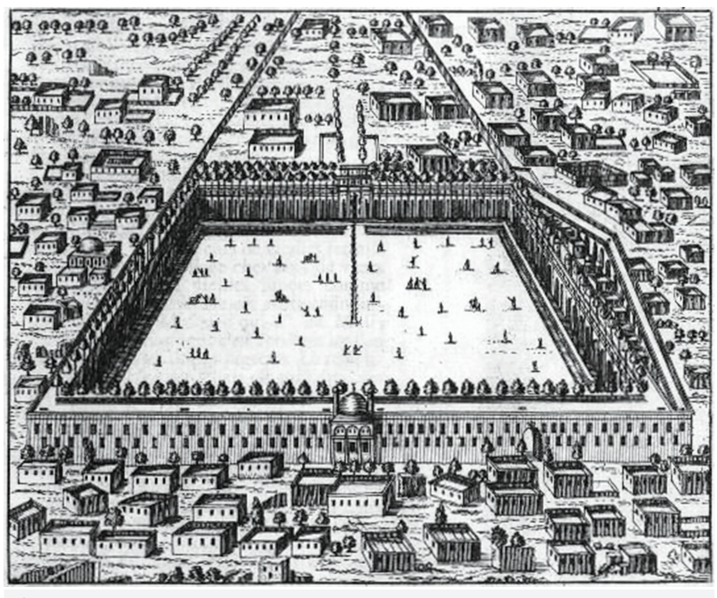
souterraines. Il faut en outre souligner un facteur politique: Shâh Abbâs tente alors de refonder sa monarchie sur de nouvelles bases. Qazvin est à l'époque touchée par des guerres internes entre tribus Qizilbash, et les chefs de la tribu s'y sont implantés et y possèdent des demeures. C'est également pour éviter d'être impacté par ces conflits que le roi décide de transférer sa capitale.

A Ispahan, Shâh Abbâs transforme en profondeur le tissu urbain traditionnel, surtout les terres situées autour du vieux bazar où l'on construit le palais du roi. Durant cette période, la ville devient le centre de la science et de la civilisation iraniennes. En outre, la ville arrive à son apogée dans différents domaines dont l'artisanat, l'architecture, la littérature, etc. Au cours de cette période, on voit également le développement des échanges politiques et culturels entre la Perse et l'Europe. Bref, Shâh Abbâs suit la volonté de faire d'Ispahan le cœur du monde. Il tente également de renforcer la notoriété de la ville en tant que capitale de son royaume. Le résultat est visible par la diffusion progressive de l'expression *Esfahân, nesf-e djahân,* "Ispahan, la moitié du monde".

Les rois safavides, et plus particulièrement Shâh Abbâs le Grand, font du palais royal un centre politique, social et économique, mais aussi un lieu indépendant et ouvert sur les faubourgs. En effet, les souverains safavides font preuve d'un grand intérêt pour les espaces comme les jardins ou les espaces non bâtis. De ce fait, la plupart des pavillons datant de cette époque donnent sur de grands jardins ou des places. L'avenue de Tchahâr Bâgh (Quatre Jardins) est l'artère principale de la ville qui relie les faubourgs situés au-delà de la rivière Zâyandeh-Roud au palais du roi. Cette avenue abrite de luxuriants jardins ainsi que des bâtiments élevés à plusieurs étages jouissant d'une architecture élégante propre à cette époque-là. Selon le projet d'urbanisme de Shâh Abbâs, la ville est centrée autour de cette longue avenue bordée de grands jardins.

En 1598, Shâh Abbâs décide enfin de quitter Qazvin, qui était à l'époque le siège des Safavides, pour installer le gouvernement central à Ispahan. Il prend cette décision tout d'abord pour des considérations géopolitiques: la ville située au centre du pays reste à l'abri de toute agression étrangère surprise. Ispahan se trouve à une importante distance des fronts ottoman et ouzbek.

En 1613, un pont est bâti dans la continuité de l'avenue de Tchahâr Bâgh.

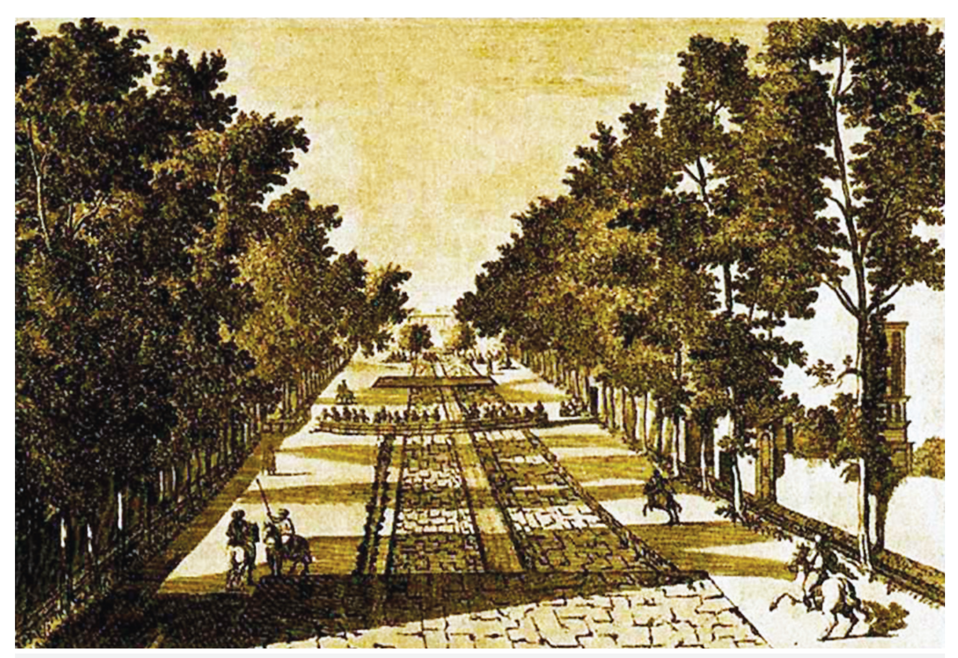


▲ *La place Naghsh-e djahân ("L'image du monde")*

Il s'agit du pont de Si-o-seh pol (Le Pont aux Trente-trois arches") dessiné et exécuté par Allâhverdi Khân, gouverneur de Fârs sous Shâh Abbâs. Ce pont relie les deux rives de la rivière de Zâyandeh-Roud aussi bien que le nouveau centre de la ville au faubourg de Jolfa (le quartier arménien). A cette même époque, le roi fait réaliser le plus grand programme architectural de l'ère safavide: la place Naghsh-e djahân ("L'image du monde"). C'est une place rectangulaire de 500 mètres de long entourée par quatre édifices: l'entrée du bazar symbolisant le peuple, le palais d'Ali Ghâpou comme étant symbole du roi, et les mosquées de l'Imâm et de Sheikh Lotfollâh qui symbolisent l'Islam et surtout le chiisme. Durant la dynastie safavide, le chiisme duodécimain devient la religion officielle. Par le déplacement de la capitale à Ispahan, Shâh Abbâs cherche à fonder l'une des plus brillantes cités du monde musulman. Pour ce faire, on y édifie de nombreuses mosquées. La mosquée de Sheikh Lotfollâh en est un exemple représentatif. Edifiée de 1598 à 1619, elle était à l'origine réservée à la famille royale qui la fréquentait par une voie souterraine la reliant au palais du roi situé juste en face de la mosquée. Ce bâtiment considérable, symbole du roi et de la



▲*Ispahan, la capitale de la Perse à l'époque safavide*

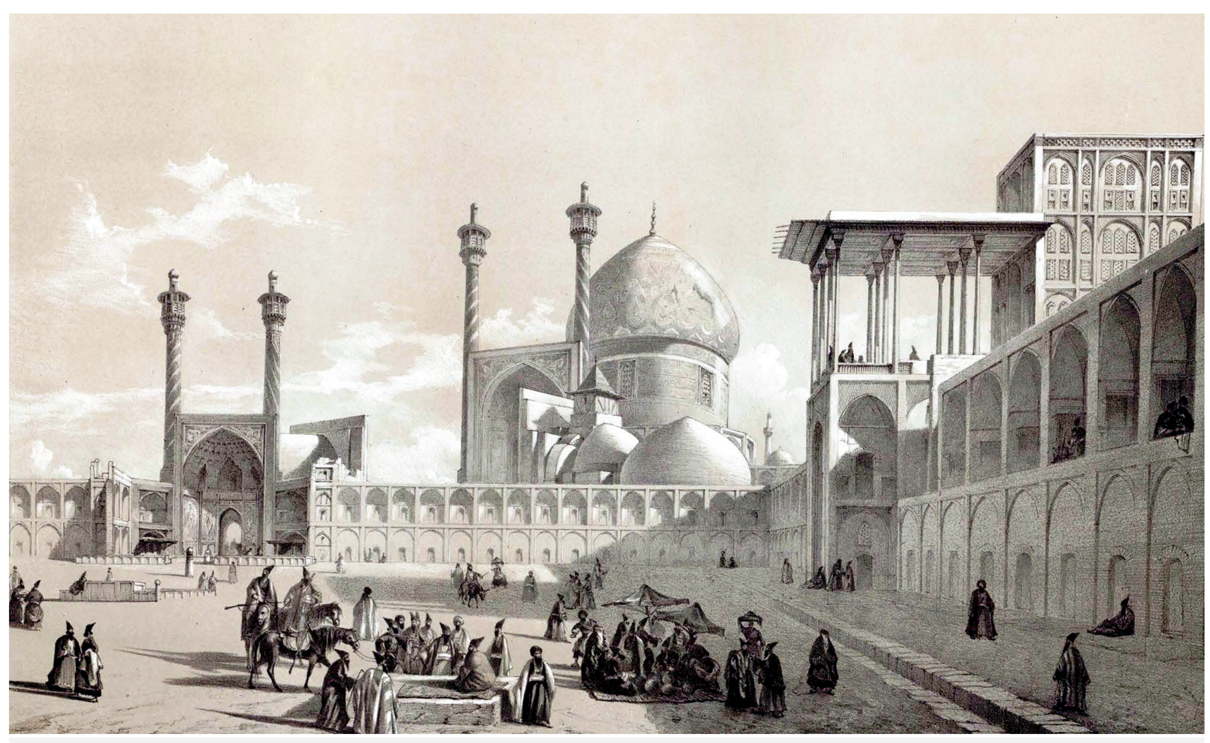


▲*L'avenue de Tchahâr Bâgh (Quatre Jardins) est l'artère principale de la ville*

religion, démontre surtout la volonté du roi d'affirmer l'Islam chiite en Iran et plus particulièrement à Ispahan. C'est à Ali Ghâpou que l'ensemble de la cour assiste chaque année aux cérémonies du Nouvel An iranien (Nowrouz). Au nord-ouest du complexe d'Ali Ghâpou, il existe un autre palais nommé Tchehel Sotoun (quarante colonnes) qui était alors utilisé pour la réception des invités étrangers du roi. Ce bâtiment est situé entre la place Nagsch-e Djahân et Tchahâr Bâgh.

Grâce aux programmes architecturaux et aux aménagements urbains accomplis sur ordre du roi, la ville devient une destination touristique régulière pour grand nombre d'Européens, dont des voyageurs, commerçants et écrivains français. Ces derniers nous ont légué bon nombre d'ouvrages concernant les Safavides et leur capitale, qui sont considérés comme des matériaux d'études historiques. Les auteurs français du XVIIe siècle admirent la nouvelle capitale safavide, et leurs ouvrages invitent leurs lecteurs à visiter la Perse et plus particulièrement sa capitale. Certains autres observateurs décrivent la capitale safavide en soulignant sa supériorité sur les modèles européens. On peut par exemple lire une belle description de la ville dans le livre[1] d'Alexandre de Rhodes (1591-1660), missionnaire français: «Toutes ces rues sont droites et fort larges, les bâtiments y sont magnifiques; au milieu de la ville se trouve une belle place carrée comme la Place Royale de Paris». Jean Chardin est un écrivain et touriste français qui rend compte de ses observations lors de ses voyages à Ispahan de 1686 à 1711. Ses livres contiennent une description de la ville d'Ispahan, enrichie d'un grand nombre de figures et d'images. Voici les noms de certains autres écrivains français de cette époque-là, qui ont visité et admiré Ispahan:

- Sanson[2]: «Aucun Européen n'a vu le palais royal sans avoir été frappé par sa beauté.»



▲ *A droite, le palais Ali Ghâpou situé sur la place de Naghsh-e Djahân, époque safavide, gravure d'Eugène Flandin*

- Thévenot[3]: «Le Meydân (la place) est de toutes les places régulières, la plus grande et l'une des plus belles qu'il y ait au monde.»
- Herbert[4]: «Le grand bazar est sans doute le plus grand, le plus beau et le plus agréable marché de tout l'univers.»

Il faut souligner qu'à l'époque, ce type d'aménagement urbain n'était pas encore réalisé en France; Ispahan offre un panorama original aux yeux des observateurs français.

En 1722, Mohammad Khân l'Afghan arrive à s'emparer d'Ispahan sans aucune résistance et met fin au règne safavide. Par la suite, dès son arrivée au pouvoir, Nâder Shâh Afshâr change le centre du gouvernement et fait de Mashhad la capitale de la Perse. Après la chute des Safavides au début du XVIIIe, Ispahan entame un déclin pendant quelques décennies. De nos jours, la ville, héritière d'une riche et longue histoire, demeure un grand centre commercial et artisanal. Elle est devenue une immense métropole avec près de deux millions d'habitants, et d'une superficie bien plus grande que celle de l'époque safavide. On peut y voir normalement une extension urbaine issue de la modernisation des villes immenses entamée à partir des années 1930. Considérée comme étant la quatrième grande ville du pays, Ispahan fait également partie du «Patrimoine de l'Humanité», selon l'UNESCO. ■

1. *Relation de la mission des Pères de la Compagnie de Jésus, établie dans le royaume de Perse par Alexandre Rhones*, Paris, 1659.
2. *Voyage ou Relation du royaume de Perse. Avec une dissertation curieuse sur les mœurs, religion et gouvernement de cet Etat, enrichi de figures.* Paris, 1695.
3. *Le voyage en Perse de Jean Thévenot*, Paris, 1664.
4. *Le voyage en Perse*, Paris, 1619.

Sources :

- Bâstâni Pârizi, E., *Siâssat va eghtessâd asr-e safavi* (La politique et l'économie à l'époque safavide), Téhéran, Safi Ali Shâh, 1988.
- Chabrier, Aurélie, *La Monarchie safavide et la Modernité européenne*, Université de Toulouse, 2013.
- Omidi, Shahrâm, "Sâkhtâr-e pâytakht-e irân dar doreh-ye safavi" (La construction de la capitale iranienne à l'époque safavide), publié in *Madjaleh-ye Djavân*, Téhéran, 2014.

Marâgheh,
La capitale des rois sans capitale

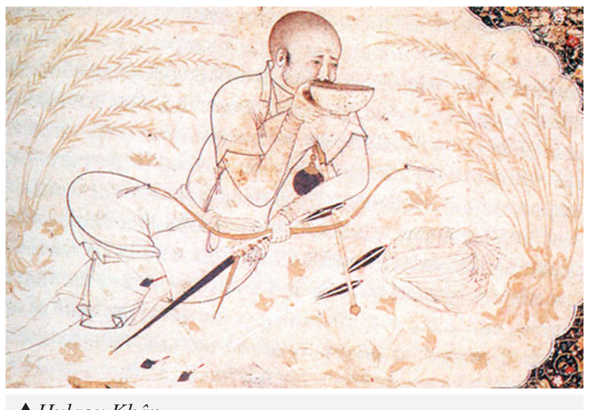
Saeid Khânâbâdi

Au milieu du XIIIe siècle, alors que Saint Louis rentre en France après sa lourde défaite à la septième Croisade contre les Mamlouks et au moment où Marco Polo, le futur émissaire au palais de Kubilaï Ghaan en Chine, vient de naître dans une famille de commerçants vénitiens, Mongo Ghaan ordonne au Haut Conseil des princes mongols de nommer Hulagu, le petit-fils de Gengis Khan, à la tête d'une armée de 300 000 soldats. L'objectif est alors de reconquérir l'Iran, de mettre fin à la légende ismaélienne de Hassan Sabbâh et ses successeurs à Alamut, de renverser le vieux califat abbasside de Bagdad, et de poursuivre vers l'Ouest l'expansion territoriale de l'empire le plus grand de l'histoire humaine, qui s'étend du bord de l'océan Pacifique à l'Extrême-Orient, jusqu'aux plaines bulgares et à l'Europe de l'Est.

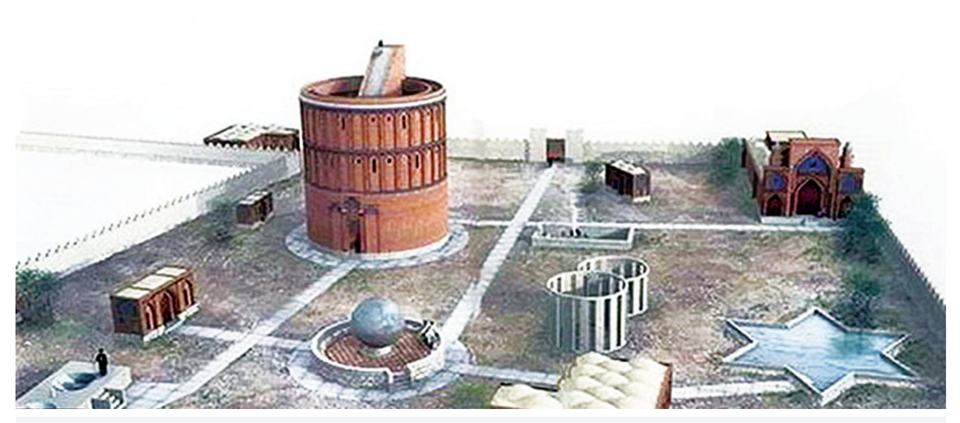
Hulagu Khân désigne la ville de Marâgheh, à l'est du lac Ourmia, au nord-ouest de l'Iran actuel, comme sa capitale et y fonde une dynastie connue dans l'histoire iranienne sous le nom d'Ilkhânide (1256-1335).[1] Qui sont exactement ces Ilkhâns et pourquoi ont-ils choisi Marâgheh comme capitale?

D'après les clichés présentés dans les manuels scolaires d'Iran, les Ilkhânides sont des sauvages mongols, des peuples non-civilisés et païens qui ravagent cruellement l'Iran du XIIIe siècle. Ils brûlent les livres. Ils ruinent les villes. Ils violent les femmes. Mais après quelque temps, ils sont initiés à la culture iranienne et deviennent ainsi des Sultans musulmans raffinés! En fait, la vérité historique est plus complexe que ces leçons d'écolier. Ce type des clichés tragiques et en même temps confortables résulte probablement de l'inconscient collectif d'une nation fière qui ne veut pas se voir dominée ou déshonorée par les pouvoirs étrangers. Des récits similaires sont narrés à l'occasion de l'arrivée au pouvoir des Séleucides ayant succédé à Alexandre, ou des Emirs arabes des califats islamiques du VIIe siècle. Contrairement à la version propagée par les orientalistes européens, les Mongols nomades étaient dotés d'une profonde spiritualité, basée notamment sur une relation étroite avec les éléments de la nature. Leur chamanisme s'enracine dans le culte de Tengri, ou l'adoration du Bleu Ciel Eternel protégé pas les âmes des ancêtres. Curieusement, les symboles de Tengri sont largement représentés en Iran de nos jours dans presque toutes les maisons et même dans les voitures. Connus sous le nom de *Nazar ghorbâni,* ces symboles sont utilisés pour éloigner le mauvais œil. Il s'agit de plaques rondes souvent en verre sur lesquelles figure un motif circulaire aux cercles parallèles blancs et bleus autour d'un point central noir ou bleu foncé. Les Mongols s'initient aussi au bouddhisme après la conquête de la Chine - d'où le penchant bouddhiste de certains rois Ilkhânides qui connaissaient même parfois la langue tibétaine des lamas et construisirent en Iran des temples de Bouddha.

Concernant l'idée de l'adoption par ces monarques de la civilisation persane, sans vouloir nier cette vérité historique surtout à l'époque des trois derniers Ilkhâns, il faut cependant mettre en relief que les Ilkhânides restent très proches de leurs racines



▲ *Hulagu Khân*



▲ *Plan reconstitué de la colline de l'observatoire de Marâgheh*

culturelles originelles et des principes de la Yassa. Ils ont même largement influencé la culture et l'art iraniens. Ainsi, une partie des coutumes pratiquées par les Iraniens d'aujourd'hui sont d'origine mongole. Les Iraniens jettent de l'eau derrière leurs voyageurs. Ils posent la main droite sur la poitrine lors de salutations afin d'exprimer du respect, et ils pratiquent des éléments du Tengrisme pour écarter le mauvais œil en ignorant, en grande partie, que tous ces gestes ont une origine mongole. Cette influence se reflète aussi dans le domaine linguistique, les persanophones utilisant les titres de politesse *Khânum* et *Aghâ*, équivalents de Madame et de Monsieur, et ils appellent leur devise monétaire *Touman* qui, dans la langue mongole, était une division militaire de 10 000 soldats. Tous ces mots couramment pratiqués dans la vie quotidienne d'un Iranien sont issus de la langue mongole. Le nombre des mots mongols empruntés est encore plus important dans le lexique militaire de la langue persane. Les termes comme *youresh* (attaque), *ordou* (campement), *yaghi* (dissident) et *tcherik* (guérillero) sont d'origine mongole et altaïque. En outre, la transmission des éléments chinois dans la peinture et l'enluminure iraniennes s'est réalisée par l'intermédiaire des Ilkhânides. Même après la chute de cette dynastie, les éléments mongols subsistèrent sur la scène politique et culturelle de l'Iran. Les Timourides se

Contrairement à la version propagée par les orientalistes européens, les Mongols nomades étaient dotés d'une profonde spiritualité, basée notamment sur une relation étroite avec les éléments de la nature. Leur chamanisme s'enracine dans le culte de Tengri, ou l'adoration du Bleu Ciel Eternel protégé pas les âmes des ancêtres. Curieusement, les symboles de Tengri sont largement représentés en Iran de nos jours dans presque toutes les maisons et même dans les voitures.

considéraient, à tort ou à raison, comme les héritiers des Khâns Mongols. En effet, à partir de cette date, la majorité des souverains iraniens, jusqu'aux Qâdjârs, affichent encore une identité turque ou turkmène. Mais revenons à notre questionnement originel: qui sont vraiment les Ilkhânides? Et pourquoi ceux qui ne se nommaient pas par le titre de Roi ou Shâh, ont-ils désigné la ville de Marâgheh en tant que centre politique et administratif?

Les Ilkhânides ont régné au travers de neuf souverains Mongols[2] (descendants de Tolui) qui ont pris le titre de "Il-khan"[3], c'est-à-dire "Khân Provincial", pour montrer leur dépendance symbolique ou réelle par rapport au Grand Khân des Mongols installé en Chine, issu de la dynastie Yuan. Selon le même modèle, nous distinguons aussi, à l'époque, d'autres clans mongols régnant dans les quatre provinces de l'Empire mongol. La Horde d'or (descendants de Jutchi) est la plus connue[4]. Ces dynasties, qui formaient une confédération mongole, n'étaient pas totalement indépendantes. Les Ilkhânides, par exemple, devaient faire des déplacements réguliers vers leur métropole[5]. Mais ils exerçaient à leur tour leur propre influence sur les rivalités internes du pouvoir central. Par exemple, Hulagu Khân joue un rôle de premier plan dans les conflits militaires et politiques suivant la mort de Mongo Ghaan et la nomination de Kubilaï Ghaan.[6]

L'origine historique de Marâgheh

La ville se trouve dans le sillage de la civilisation Ourartou s'étendant entre les lacs Ourmia et Van, réputée en Iran grâce aux découvertes de la colline Hassanlou. Selon Ahmad Kasravi, le mot Marâgheh signifie "pays des Mèdes". Le Mithraeum de Marâgheh confirme l'origine lointaine de cette localité. Depuis l'époque des Mèdes, la ville était déjà reconnue en tant que capitale régionale de cette province iranienne. Dans ses traités géographiques, Ptolémée parle de cette ville et du lac avoisinant. À partir de l'ère sassanide, Marâgheh, située au bord de



▲ *Temple de Mehr sur la colline de l'Observatoire de Marâgheh*

la Route de soie et à l'entrée de l'Anatolie, devient le relais entre l'Orient et l'Occident.

1.La géographie et le climat de Marâgheh

Les conditions géographiques et climatiques de Marâgheh sont considérées comme une des raisons majeures du choix d'Hulagu. Le mont Sahand leur rappelait les massifs de l'Altaï, et la puissante rivière Sufi Chai leur évoquait les rivières torrentielles de la Mongolie. Les vastes pâturages de cette ville et son climat sec et froid plaisaient aux tribus nomades des steppes de la Sibérie du Sud et aux archers cavaliers habitués à la vie dans la Yourte, élément mongol présent dans l'architecture Ilkhânide.

Une partie des coutumes pratiquées par les Iraniens d'aujourd'hui sont d'origine mongole. Les Iraniens jettent de l'eau derrière leurs voyageurs. Ils posent la main droite sur la poitrine lors de salutations afin d'exprimer du respect, et ils pratiquent des éléments du Tengrisme pour écarter le mauvais œil en ignorant, en grande partie, que tous ces gestes ont une origine mongole.

2.Les infrastructures urbaines de l'ancienne Marâgheh

Au temps de Hulagu, Marâgheh était déjà l'une des villes les plus prospères du pays. Grâce aux rénovations des Seldjoukides, la ville bénéficiait des infrastructures nécessaires à une capitale. La plupart des monuments historiques de Marâgheh, y compris les tours en brique, les mosquées, les écoles et le marché ont été construits à l'époque seldjoukide[7], sauf le Pont Hulagu et l'observatoire bâtis à l'époque Ilkhânide. Hulagu y dresse aussi un temple royal de Bouddha, démoli après la chute de la dynastie. Ce temple était le lieu de culte



▲ *Dôme de Ghaffârieh à Marâgheh*

et aussi le siège des conseils officiels de l'Etat Ilkhânide.

3. Le christianisme à Marâgheh

Déjà à l'époque de Hulagu, Marâgheh était peuplée par une large minorité chrétienne. La mère et l'épouse de Hulagu étaient elles-mêmes chrétiennes nestoriennes, et certains historiens vont jusqu'à avancer que le Khân mongol lui-même était baptisé.[8] Pourtant, même si l'on adhère à cette version, il n'est pas possible de comparer ce fait avec par exemple l'impact de l'évènement du baptême de Clovis sur la France mérovingienne. Car Hulagu conserve ses attachements bouddhistes et après sa mort, il a d'ailleurs été enterré dans une île du lac Ourmia selon la coutume mongole, et non pas chrétienne. Il ne faut donc pas exagérer les effets des conversions des Ilkhânides soit au christianisme (Hulagu), soit à l'islam (Tegudar, Ghâzân, Ouljeito et Abou Saïd). Dotées d'importantes conséquences socio-historiques, ces conversions sont plutôt des choix stratégiques et politiques. Ainsi, Arghoun envoie par exemple une lettre au Pape Honorius IV[9] en 1285 ainsi qu'au roi de France Philippe le Bel[10] en 1289 où il exprime son souhait d'une alliance chrétienne contre les Mamlouks musulmans[11]. En réalité, ces Ilkhânides restent attachés à leurs croyances mongoles - ou étaient obligés de se montrer ainsi sous la pression des princes et des commandants mongols de leur entourage, quand bien même Hulagu fait preuve d'une grande sympathie vis-à-vis des chrétiens. Lors de la prise de Bagdad en 1258, la communauté chrétienne de cette ville bénéficie de la grâce de Hulagu, dont l'armée était largement formée par les Mongols nestoriens et renforcée par des régiments des chrétiens géorgiens et



▲ *L'observatoire astronomique de Khâdjeh Nassireddin Toussi*

Les Ilkhânides ont régné au travers de neuf souverains Mongols (descendants de Tolui) qui ont pris le titre de "Il-khan" , c'est-à-dire "Khân Provincial", pour montrer leur dépendance symbolique ou réelle par rapport au Grand Khân des Mongols installé en Chine, issu de la dynastie Yuan.

33

caucasiens. L'église de Hovhaness[12] à Marâgheh est aujourd'hui l'un des souvenirs de cet âge d'or du christianisme dans cette ville où ne vivent actuellement que quelques familles arméniennes. Cette église a été rénovée au XIXe siècle par des architectes français et russes.

Les conditions géographiques et climatiques de Marâgheh sont considérées comme une des raisons majeures du choix d'Hulagu. Le mont Sahand leur rappelait les massifs de l'Altaï, et la puissante rivière Sufi Chai leur évoquait les rivières torrentielles de la Mongolie.

Quoi qu'il en soit, après l'échec des Croisades, les Européens chrétiens du Moyen-Âge considéraient l'émergence du phénomène mongol en Orient comme une occasion pour se débarrasser définitivement de l'islam, un rêve qui ne se réalisera jamais grâce au génie des administrateurs et savants iraniens comme la famille Jovayni, Khâjeh Nassireddin Toussi, Rashidoddin Fazlollah Hamedâni[13], Kamâloddine Fârsi et Gotbeddine Shirâzi qui ont su défendre les valeurs irano-islamiques contre les invasions d'éléments chrétiens, bouddhistes, mongols et chinois à la cour Ilkhânide.



▲ *Gonbad-e Kaboud et Borj-e Modavvar (tour ronde) à Marâgeh*

4. L'emplacement géopolitique de Marâgheh

Ces raisons plutôt secondaires mises de côté, le positionnement géopolitique de Marâgheh apparaît être l'une des causes principales de la décision d'Hulagu Khân. Le souverain Ilkhânide avait pour objectif de poursuivre sa conquête dans les zones méditerranéennes et en Egypte. Ce but est également celui des successeurs d'Hulagu, bien qu'il n'ait jamais été réalisé étant donné la résistance des Mamelouks musulmans d'origine turque. Marâgheh se trouvait également à une proximité relative de Bagdad. La question du Caucase aussi était d'une grande importance pour les Ilkhânides. Cette région faisait l'objet de rivalités entre les Ilkhânides et leurs rivaux mongols de la Horde d'or, et Marâgheh était la porte d'entrée du fertile Caucase. Les Ilkhâns passaient toujours leurs étés dans les localités du Caucase du sud. Marâgheh avait aussi un statut important pour les Ilkhânides, en tant que porte d'entrée de l'Anatolie où les Mongols avaient des relations cordiales mais aussi souvent conflictuelles avec les Seljoukides de Rome et les Byzantins.

L'interprétation particulière du terme "capitale" chez les Ilkhânides

Le titre de «capitale» ne peut être attribué à l'ensemble des villes où ont séjourné les Khâns mongols. A part Marâgheh, Tabriz et Soltâniyeh qui sont reconnues par les historiens comme les

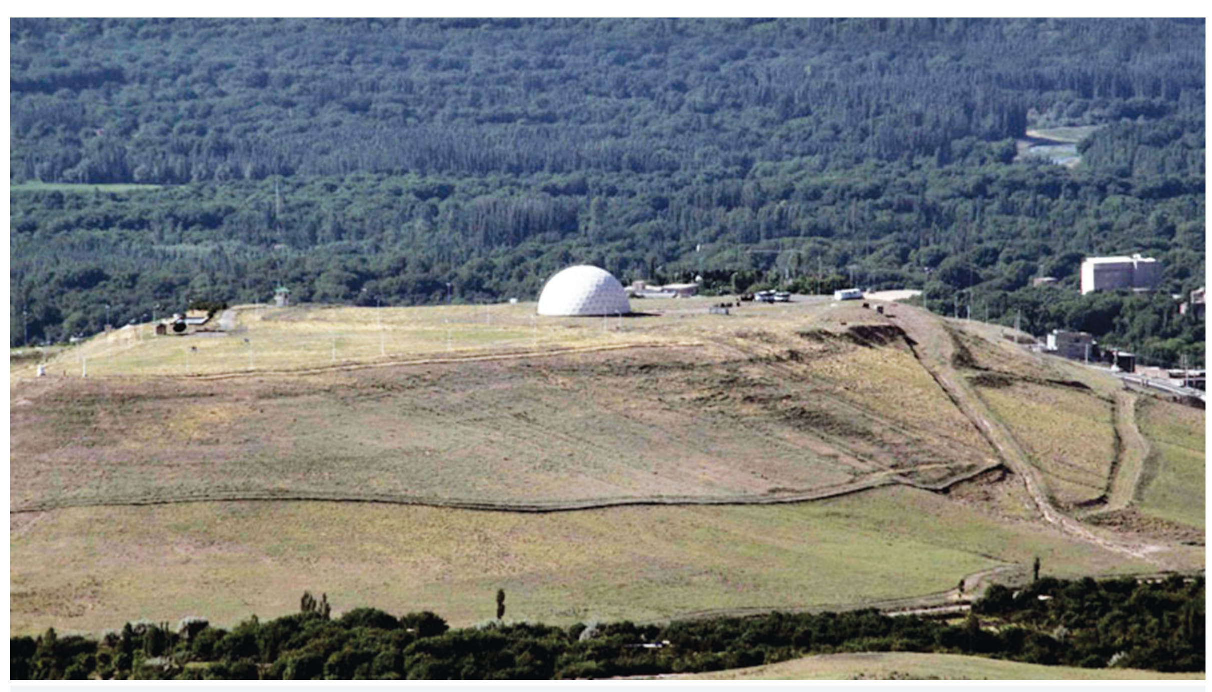
capitales officielles de cette dynastie, les Ilkhâns résidaient aussi dans d'autres villes. Le couronnement de Baidu eut lieu à Hamedân. La plaine de Moghân au nord d'Ardebil, certaines villes en Caucase du sud, au Daghestan actuel, en Arménie et en Arrane (l'ancien nom de l'actuelle République d'Azerbaïdjan) constituaient par exemple les résidences estivales des rois Ilkhânides. En réalité, du fait de leurs origines nomades, les Ilkhâns effectuaient des déplacements saisonniers dans différentes villes du nord-ouest de l'Iran. Certains princes Ilkhânides étaient basés dans des provinces comme le Khorâssân. Encore aujourd'hui, la Mongolie possède le nombre le plus élevé de nomades dans le monde devant l'Iran, qui occupe la seconde place.[14] Les premiers Ilkhânides avaient des us et coutumes similaires à ceux des tribus nomades de la Mongolie. On peut ainsi conclure que les Ilkhânides étaient des rois sans capitale, surtout durant le règne de Hulagu, plus attaché aux principes mongols et plus actif dans la politique expansionniste de l'empire de Karakorum et de Pékin.

Quoi qu'il en soit, sous le règne de Hulagu et de son fils Abagha, la ville de Marâgheh est considérée comme la capitale officielle de l'Iran. L'observatoire de Marâgheh reste le monument le plus prestigieux de cette époque florissante.[15] Ce centre astronomique et scientifique accueillait des savants du monde entier. Maghrébins, Andalous, Syriens, Irakiens, Romains, et même Chinois y ont travaillé

Hulagu conserve ses attachements bouddhistes et après sa mort, il a d'ailleurs été enterré dans une île du lac Ourmia selon la coutume mongole, et non pas chrétienne. Il ne faut donc pas exagérer les effets des conversions des Ilkhânides soit au christianisme (Hulagu), soit à l'islam (Tegudar, Ghâzân, Ouljeito et Abou Saïd). Dotées d'importantes conséquences socio-historiques, ces conversions sont plutôt des choix stratégiques et politiques.



▲ *Hulagu Khânavec son épouse chrétienne Doquz Khâtun*



▲ *Situation actuelle de l'observatoire de Marâgheh*

aux côtés des grandes figures iraniennes comme le fondateur de cet observatoire, Khaâjdeh Nassireddin Toussi. Ce mathématicien, physicien, astronome et philosophe iranien a laissé des ouvrages considérables issus de ses recherches réalisées dans ce centre scientifique équipé des derniers équipements et instruments d'observation, et muni d'une bibliothèque de 400 000 ouvrages. Le *Zij-Ilkhânide* (Les tables Astronomiques) est l'un de ces ouvrages rédigés par Khâdjeh Nassireddin Toussi après 12 ans d'observations à propos de la position des planètes et des étoiles. Ce livre écrit en persan en 1272 aurait été traduit et lu dans l'Europe de la Renaissance. Une partie des objets et des documents de cet observatoire est exposée aujourd'hui au musée des Ilkhânides à Marâgheh[16]. Ce musée se trouve juste à côté du tombeau-mémorial du poète Owhadi de Marâgheh, contemporain d'Abou Saïd, le neuvième et le dernier souverain Ilkhânide.

Le titre de «capitale» ne peut être attribué à l'ensemble des villes où ont séjourné les Khâns mongols. A part Marâgheh, Tabriz et Soltâniyeh qui sont reconnues par les historiens comme les capitales officielles de cette dynastie, les Ilkhâns résidaient aussi dans d'autres villes.

Aujourd'hui, l'Institut des recherches astronomiques et astrophysiques de Marâgheh organise continuellement des ateliers éducatifs à l'échelle régionale et nationale, et accueille des passionnés amateurs et professionnels de cette science en Iran.[17] Les experts locaux à Marâgheh coopèrent aussi avec des scientifiques étrangers. En 2005, Denis Savoie et Marc Goutaudier, deux scientifiques français du Palais de la Découverte à Paris, en partenariat avec les experts locaux, ont construit un cadran solaire très avancé dans le centre-ville de Marâgheh, au nord de la Tour à Coupole

Rouge. Ce site a été inauguré en présence des autorités iraniennes et de M. Vincent Grimaud, alors Conseiller culturel de l'ambassade de France en Iran. Cette équipe d'experts français menait des projets conjointement avec le département de physique et d'astrophysique de l'Université de Tabriz. Ajoutons que les envoyés spéciaux du magazine français *Ciel et Espace* ont pareillement collaboré dans la médiatisation des programmes de rénovation du site historique de l'Observatoire.[18]

Hormis les Ilkhânides, Marâgheh fut également la capitale de dynasties régionales. Elle fut par exemple la capitale des Atabegs d'Azerbaïdjan au XIIe siècle. Ces souverains étaient contemporains du grand poète iranien Nezâmi de Gandjeh, auteur de chefs-d'œuvre comme *Khosrô et Shirin*, qui a dédié certains de ses ouvrages à ces mêmes rois locaux. Dans ses poèmes, ce poète évoque sans cesse les beautés splendides des plaines, des bois et des champs de cette région.

Mais Marâgheh n'offre pas seulement l'image d'une capitale administrative et politique. Elle est aussi l'une des capitales mondiales du tapis en soie. La majorité de la production de Marâgheh s'exporte aujourd'hui vers les pays européens, nord-américains et vers les Emirats Arabes du golfe Persique. Cette ville est également depuis des siècles le centre principal de la savonnerie traditionnelle en Iran, une industrie artisanale qui peut rappeler aux touristes français les ateliers marseillais de savonnerie traditionnelle. ■

---

1. Lane, George, *Early Mongol Rule in Thirteenth-Century Iran*, RoutledgeCurzon Publisher, London, 2003
2. Hulagu, Abagha, Tegudar Ahmad, Arghoun, Geykhatu, Baidu, Ghazan Mahmoud, Ouldjeito Mohammad, Behator Abou Saïd
3. Le titre d'"Ilkhân" est pour la première fois apparu dans un courrier officiel de Kubilaï Ghaan dans lequel l'empereur mongol octroie à Hulagu la souveraineté des territoires de l'Oxus jusqu'au Nil.
4. Thevenet, Jacqueline, *Les Mongols de Gengis Khan et d'aujourd'hui*, Armand Colin, Paris, 1986
5. Ils étaient parfois accompagnés par leurs vizirs iraniens comme Ataolmolk Jovayni, présent même lors de la fête du couronnement du Kubilaï en Chine, décrite dans son célèbre livre : *Târikh-e Jahangosha (Histoire du Conquérant)*
6. E. Blochet, *Introduction à l'histoire des Mongols de Rashidoddine Fazlollah*, Editions Leyden, Imprimerie Orientale, Londres, 1910
7. Shataï, Manouchehr, *Marâgheh dar bastari sabz* (Marâgheh la verte), Mémoire de Master, Département d'iranologie de l'Université Shahid Beheshti de Téhéran, http://library.sbu.ac.ir/islandora/object/thesis%3A34292
8. Bayâni, Shirin, *Mogholân va dolat-e ilkhani dar Irân* (Les Mongols et l'état des Ilkhânides en Iran), Editions Samt, Téhéran, 2015
9. La traduction latine de ce courrier existe aujourd'hui aux archives de la grande Bibliothèque du Vatican.
10. La version originale de ce courrier est actuellement conservée aux Archives Nationales de France. Il a été remis au roi de France par l'intermédiaire d'un *Ghurchi* (ambassadeur) nommé Buscarello de Ghizolfi le Génois qui vivait entre l'Europe et l'Iran au temps d'Arghoun, Ghazan et Ouldjeito. Ce courrier est le premier document diplomatique échangé entre les gouverneurs iraniens et français qui nous est parvenu.
11. À l'époque, les Mamlouks étaient encore occupés à libérer les dernières villes occupées par les Croisés dans la région du Proche-Orient. Malgré de nombreuses tentatives expansionnistes des Ilkhânides, le fleuve Tigre demeure la frontière entre les deux royaumes.
12. Hovhaness est l'équivalent de Saint-Jean dans la langue arménienne.
13. L'auteur du célèbre ouvrage historique *Jâme-ot-Tavârikh* (L'histoire exhaustive)
14. Hourcade, Bernard, *Iran: Nouvelle identité d'une république*, Éditions Belin, Paris, 2002
15. Lanneau, Gilles, "Le campus", *La Revue de Téhéran*, Numéro 86, Janvier 2013, http://www.teheran.ir/spip.php?article1678#gsc.tab=0
16. Il y a aussi des musées étrangers, par exemple le musée de Dresde en Allemagne, qui exposent les instruments astronomiques fabriqués dans les ateliers de l'observatoire de Marâgheh.
17. http://riaam.ac.ir
18. Un rapport sur ces coopérations scientifiques irano-françaises et des articles rédigés par les experts iraniens et français à propos de l'histoire des activités astronomiques de Marâgheh, est présenté dans un cahier spécial persanophone intitulé *Sous le ciel d'Iran (Zir-e âsemân-e Irân)* publié en 2005 par le Service de coopération et d'action culturelle de l'ambassade de France en Iran.

Téhéran, de ses origines jusqu'à aujourd'hui

Marzieh Khazâï



▲ *Porte de Shemrân*

La capitale d'un pays est la ville la plus importante de ce pays d'un point de vue politique et administratif, ainsi que bien souvent, d'un point de vue économique. Autrement dit, «elle représente l'autorité, la légitimité et la souveraineté»[1] d'un pays. La ville de Téhéran, capitale de l'Iran est, avec ses 8 429 807 habitants[2] et ses 686 km2 de superficie[3], le plus grand centre commercial du pays et l'une des plus importantes capitales du plus grand continent du monde, l'Asie. Depuis qu'elle est la capitale, Téhéran est le cœur stratégique et politique du pays, et depuis quelques décennies, sa dimension historique et culturelle prend également de plus en plus d'importance.

Géographiquement, Téhéran est située sur les piémonts sud de l'Alborz central. Son climat est sec et chaud en été, froid au nord et tempéré au sud en hiver. Ces dernières décennies, la pollution atmosphérique rend difficile la vie de ses habitants et beaucoup estiment que les montagnes environnantes bloquent les vents qui pourraient contribuer à diminuer la pollution.

Étymologie et origines de Téhéran

Le mot Téhéran, selon une étymologie populaire, est composé de la combinaison de deux mots: «teh» qui signifie «sous» et «rân» qui se définit par colline[4]. «Tehrân» donc, renvoie, selon cette étymologie, à un endroit souterrain habité. Cela suggère en effet la vie des premiers habitants de cette place. Parce que les premiers Téhéranais, fuyant la guerre, construisaient leurs maisons à quelques mètres au-dessous de la surface. C'était une façon efficace de «repousser les ennemis»[5]. Certaines études archéologiques et de «rapports topographiques et climatiques» ont également montré que ces premiers habitants vivaient entre la montagne Tochâl au nord de Téhéran et Cheshmeh Ali, et près de l'ancienne Rey dans les époques préhistoriques[6]. Une autre

découverte prouve que des groupements humains habitaient à Cheshmeh Ali et à Gheytarieh, il y a huit mille ans[7]. Néanmoins, les traces de la présence de ces très vieux Téhéranais ont été majoritairement détruites lors de l'urbanisation rapide de la ville dans la seconde moitié du XXe siècle.

Parallèlement, pour certains spécialistes comme Ahmad Kasravi, historien et linguiste iranien, le terme «Téhéran» est le produit d'une dérivation du terme *tir-ân*. Ce dernier mot signifie «plaine, plain désertique», ou bien un endroit chaud qui se situe près d'un endroit froid ou *shemrân*: Téhéran, évoque donc un *Tahrân*, «endroit chaud», par opposition à *Shemrân*, «endroit froid»[8]. Quelle que la soit l'étymologie correcte de Téhéran, il est confirmé qu'elle commença à être habitée par des tribus aryennes à la fin du deuxième millénaire avant J.-C.[9]. Un premier groupe s'est ainsi installé à côté d'une rivière permanente, dénommée Cheshmeh Ali à l'ère islamique[10].

Selon les spécialistes, à l'origine de la prospérité et du développement géographique de Téhéran, il y a «la situation géographique des montagnes et du désert, l'abondance des sources d'eau et de terres cultivables»[11]. Au XIVe siècle, selon Clavijo, ambassadeur du roi d'Espagne, la langue courante des habitants de Téhéran était la langue persane, et les habitants vivaient dans des demeures bâties de main d'homme[12]. C'est en particulier à partir de l'ère qâdjâre que Téhéran, devenue capitale, prend de l'importance face à Rey, son éminente voisine, qu'elle finit par avaler.

Téhéran comme capitale

Après l'invasion des Moghols au XIIIe siècle et la destruction quasi totale de



▲ *Cheshmeh Ali près de l'ancienne Rey par Eugène Flandin*



▲ *Ancienne photo de Darband, nord de Téhéran*

Rey, l'une des villes importantes de l'Iran du Xe au XVIIIe siècle, Téhéran commença à se transformer. A l'origine un petit village, il devint peu à peu un bourg prospère.



▲ *Place Sepah, la place principale du vieux Téhéran*

C'est à partir de l'ère safavide que l'on peut tracer le développement de Téhéran[13]. C'est le Safavide Shâh Tahmâsp Ier qui donne de l'importance à ce bourg en le choisissant comme quartier général de l'armée. De la sorte, Téhéran change de visage et se transforme progressivement en une ville militaire et politique[14]. Puis, la construction d'une grande mosquée et de facilités pour les civils attire de nouveaux habitants et l'aspect social du pays change également pour devenir de plus en plus populaire et urbain.

Trois dynasties plus tard, Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr prend le pouvoir et fonde la dynastie qâdjâre en 1794, après avoir éliminé le dernier représentant de la dynastie Zand, Lotf Ali Khân Zand. Un an plus tard, en 1795, il choisit Téhéran comme nouvelle capitale du royaume[15]. Comme Téhéran se situe au carrefour de la route nationale

est-ouest qui s'étend au pied des montagnes de l'Elbourz et des voies qui conduisent aux «oasis de l'Iran central et aux bassins du Fars»[16], elle a une valeur stratégique, particulièrement à une période où la Russie menace le pays.

Téhéran prend encore plus d'essor sous le règne de Fath Ali Shâh Qâdjâr mais c'est pendant les cinquante ans du règne de Nâssereddin Shâh que la ville prospère le plus, en particulier grâce aux efforts du chancelier moderniste Amir Kabir. Ce chancelier est notamment le fondateur de l'académie Dar-ol-Fonoun en 1849. Cette première académie moderne fut fondée sur le modèle de l'Ecole Polytechnique et plusieurs disciplines y étaient enseignées selon les acquis des sciences et de la pédagogie modernes. C'est également en 1849 qu'Amir Kabir construit le premier hôpital public iranien moderne, baptisé le Marizkhâneh[17].

Pendant l'époque qâdjâre, la notion de capitale est liée à celle de relations internationales[18]. Elle se définit donc comme une porte ouverte vers l'étranger ou encore mieux, comme la porte de l'Occident. Téhéran était en 1907 un carrefour commercial vers la Russie, Istanbul et l'Europe[19].


▲ *Vieux Téhéran*


▲ *Complexe du Palais du Golestân, époque qâdjâre*



▲ *L'avenue Vali-e Asr est la plus longue avenue de Téhéran*



▲ *Vue aérienne de Téhéran et Totchâl.*

42

Avec la prise du pouvoir par Rezâ Khân et l'apparition de la dynastie Pahlavi, Téhéran croît fortement[20] suite à l'établissement d'un Etat national moderne par Rezâ Shâh. Ce dernier, influencé par la modernité des pays occidentaux, souhaite non seulement une capitale moderne, mais aussi un pays moderne et prospère. Voilà pourquoi, il ordonne de nombreux projets dont la construction d'usines, de gares et des aéroports de Dooshân Tappeh et de Ghaleh Morghi et de l'Université de Téhéran. Cette époque est alors considérée comme celle de la modernisation de Téhéran.

En cent ans, cette ville a connu d'intenses changements, dont le plus remarquable est peut-être son évolution démographique et «cette dimension démographique nouvelle ne fait que donner plus de poids à la fonction essentielle de cette ville comme pont de la modernité»[21].

Selon certains sociologues, la Révolution islamique a provoqué la désacralisation de Téhéran. Ainsi, la crise de cette ville aurait été déclenchée «par la disparition du sommet de la pyramide sociale» ou par l'impossibilité de se développer sur «l'axe vertical de la promotion sociale»[22]. L'absence d'une politique d'équipements collectifs, particulièrement de transports, ainsi que d'une programmation urbaine sur le long terme, aurait fait perdre à Téhéran «son identité et sa dynamique de promotion sociale»[23]. ■

---

1. http://www.pariciladenocratie.com/approfondir/lieux-de-pouvoir/34-qu-est-ce-qu-une-capitale-, page consultée le 17 novembre 2017.
2. Selon les dernières statistiques, le nombre total d'habitants à Téhéran, en comptant les faubourgs, est d'environ 12 000 000 et le chiffre cité plus haut correspond au nombre de personnes habitant la ville de Téhéran.
3. https://www.annuaire-mairie.fr/ville-teheran.html, page consultée le 14 novembre 2017.
4. http://faceiran.fr/teheran-la-capitale-iran/ , page consultée le 15 novembre 2017.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. Kasravi, Ahmad, (1973), Kârvand-e Kasravi, Franklin, Téhéran, p. 280-283.
9. http://faceiran.fr/teheran-la-capitale-iran/ , page consultée le 15 novembre 2017.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. Moghtader, Rezâ, (1992), «Téhéran dans ses murailles (1553–1930) », in: Adle, Charyar – Hourcade, Bernard, éd., Téhéran capitale bicentenaire, Téhéran – Paris, Institut Français de Recherche en Iran (Bibliothèque iranienne 37), pp. 39–49.
16. *Ibid.*
17. http://faceiran.fr/teheran-la-capitale-iran/ , page consultée le 15 novembre 2017.
18. Hourcade, Bernard, «Téhéran 1978-1989: la crise dans l'Etat, la capitale et la ville», in: *Espaces et Sociétés,* n□'b065, semestriel, n□'b0 2/1991, p. 26
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. *Ibid.,* p. 27.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.,* p. 31.

Bibliographie
- Kasravi, Ahmad, (1973), Kârvand-e Kasravi, Franklin, Téhéran.
- Hourcade, Bernard, (1991), «Téhéran 1978-1989: la crise dans l'Etat, la capitale et la ville », in : *Espaces et Sociétés,* n□'b0 65, semestriel, n□'b0 2/1991.
- Moghtader, Reza, (1992), « Téhéran dans ses murailles (1553–1930)», in: *Adle*, Charyar– Hourcade, Bernard, eds., Téhéran capitale bicentenaire, Téhéran – Paris, Institut Français de Recherche en Iran (Bibliothèque iranienne 37).



Tabriz 1137-1548
Capitale de sept dynasties

Babak Ershadi

Selon le recensement national de 2016, la population de Tabriz s'élevait à 1 558 693 âmes (contre 1 494 998 en 2011), ce qui fait de Tabriz la sixième ville la plus peuplée de l'Iran, après Téhéran, Mashhad, Ispahan, Karaj et Shirâz. Tabriz est la capitale de la province de l'Azerbaïdjan de l'Est, l'une des quatre provinces azéries du Nord-ouest iranien. Sa population égale à peu près celle des trois autres chefs-lieux des provinces azéries réunies (Oroumiyeh, Ardebil et Zanjân). Depuis très longtemps, Tabriz est un pôle administratif, politique, économique, industriel, culturel et militaire important au niveau national.

Les origines de la ville de Tabriz restent inconnues pour les archéologues. Pourtant, le texte le plus ancien qui cite le nom de Tabriz est une épigraphe de l'époque de Sargon II, roi d'Assyrie (de 722 à 705 av. J.-C.). En 714 av. J.-C., le roi assyrien Sargon II mena une campagne victorieuse contre le royaume d'Urartu, le plus sérieux adversaire de l'empire assyrien. Cette expédition militaire appelée «Huitième campagne de Sargon II» est l'une des mieux connues de l'histoire de la Mésopotamie antique, car le récit de cette guerre fut écrit sur une tablette qui est actuellement conservée au Musée du Louvre à Paris. Le texte relate qu'après avoir atteint une grande forteresse à la frontière d'Urartu, Sargon II arriva aux villes de «Tarui» et «Tarmakisa»: «Fortes villes murées qui, dans la région des Daléens, séjour de son grain abondant, sont bâties, dont les murs intérieurs étaient puissants, les murs extérieurs solidement construits.» Il précise par ailleurs qu'il s'agit des premières villes de la région de Sagbita. La ville actuelle de Tabriz est un candidat possible pour Tarui. Il est intéressant de savoir que jusqu'à une période récente, les habitants de certains villages aux alentours de Tabriz appelaient la ville «Towri».

Pendant plus de 410 ans (de 1137 à 1548), Tabriz fut à plusieurs intervalles de temps capitale de différentes dynasties d'origines diverses. Ainsi, Tabriz a été trois fois la capitale des dynasties locales (Atâbeg, Choupânide, Jalâyiride), trois fois la capitale des grandes confédérations tribales (Ilkhanide, Qara Qoyunlu, Aq Qoyunlu) qui n'étaient chacune rien de moins que de véritables empires, et une fois la capitale nationale (Safavide) devenant ainsi la première capitale de l'Iran moderne de 1501 à 1548 avant que le roi Tahmasp Ier décide de transférer la capitale à Qazvin. Pendant ces quatre siècles, toutes les dynasties qui prirent en main le contrôle de Tabriz désignèrent cette ville comme capitale, à l'exception des Timourides dont les capitales se situaient beaucoup plus à l'est, d'abord à Samarcande (aujourd'hui en Ouzbékistan) puis à Hérat (actuel Afghanistan). Ainsi, Tabriz a le record en nombre parmi les nombreuses capitales historiques de l'Iran.

* * *

Tabriz, capitale des Atâbegs d'Azerbaïdjan

Vers la fin du règne du sultan Malek Shâh Ier (1072-1092), la guerre civile gagna le grand empire des Seldjoukides. Les révoltes des tribus qui formaient la grande confédération des Oghouzes (des peuples d'origine turkmène venant du nord de la mer d'Aral, actuel Kazakhstan) firent sombrer l'empire dans l'anarchie. Pendant cette période de grandes tensions politiques, militaires et sociales, les différentes régions des possessions des Seldjoukides en Iran, en Mésopotamie, et au Proche-Orient furent gouvernées de fait par les Atâbegs (titre de noblesse en turc signifiant «les régents»). Après l'effondrement de l'empire seldjoukide, le XIIe siècle devint l'âge des

▲ *Territoire de la Perse à l'époque ilkhanide*

Atâbegs (gouverneurs locaux) qui fondèrent différentes dynasties dans diverses principautés seldjoukides. Les Atâbegs furent fondateurs de quatre dynasties et régnèrent aux XIIe et XIIIe siècles en Irak, au Fârs (sud de l'Iran), au Lorestân (ouest) et en Azerbaïdjan (nord-ouest).

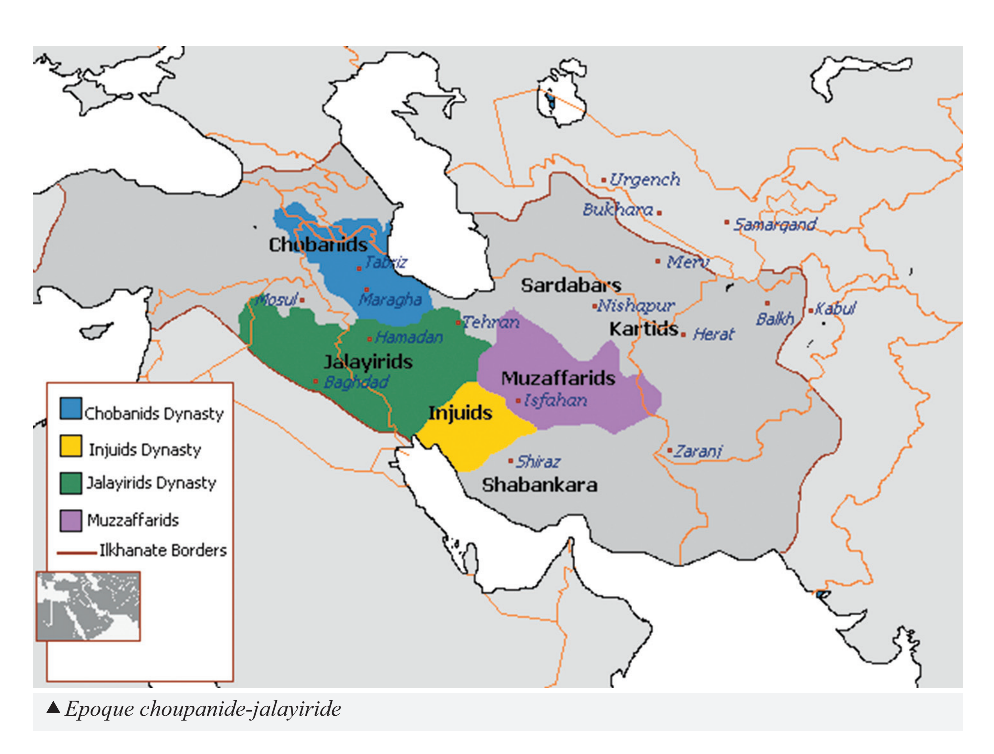
Shams ed-Din Ildeniz fut le premier des Atâbegs d'Azerbaïdjan et régna de 1137 à 1175. Pendant près de 90 ans, lui et ses successeurs réussirent à étendre leur pouvoir de 1169 à 1225 jusqu'à Ispahan, Ray (sud de Téhéran) et Aran (aujourd'hui, République d'Azerbaïdjan). Son petit-fils Mozaffareddin Ouzbek fut le dernier Atâbeg d'Azerbaïdjan. Il régna pendant quinze ans, de 1210 à 1225. Ce fut lui qui, trois ans après le début de son règne, choisit Tabriz comme capitale en 1213. À cette époque-là, Tabriz fut la ville la plus prospère, la plus belle et la plus célèbre d'Azerbaïdjan. L'Atâbeg Ouzbek fit construire de solides fortifications de briques rougeâtres. Pendant ces années, Tabriz connut un essor remarquable avec le développement de la construction de canaux qui conduisaient l'eau dans tous les quartiers.

> Les troupes mongoles attaquèrent Tabriz à trois reprises pendant les années 1220-1221. Atâbeg Ouzbek se réfugia vers le nord et s'installa à Nakhitchevan (aujourd'hui, en République d'Azerbaïdjan) et chargea son vizir et les hauts membres de sa cour de négocier avec les Mongols.

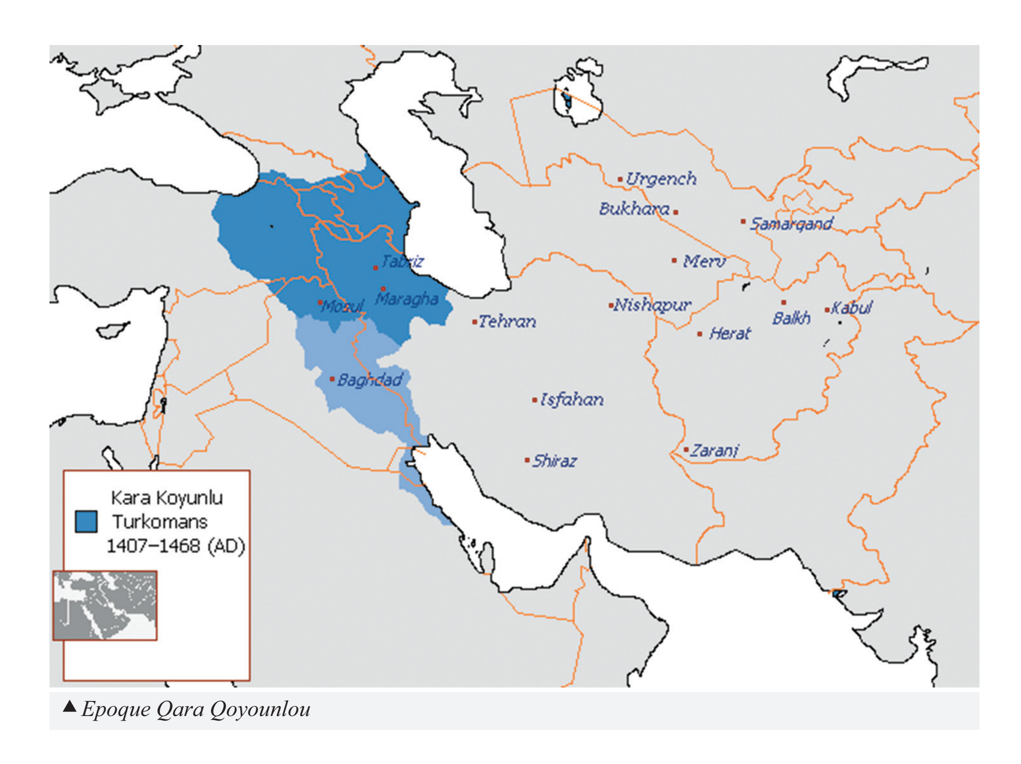
En même temps, Tabriz devint un centre important du commerce et un foyer de production de textiles de très haute qualité exportés vers les grandes villes de l'Orient et de l'Occident.

Pendant plus de 410 ans (de 1137 à 1548), Tabriz fut à plusieurs intervalles de temps capitale de différentes dynasties d'origines diverses. Ainsi, Tabriz a été trois fois la capitale des dynasties locales (Atâbeg, Choupânide, Jalâyiride), trois fois la capitale des grandes confédérations tribales (Ilkhanide, Qara Qoyunlu, Aq Qoyunlu) qui n'étaient chacune rien de moins que de véritables empires, et une fois la capitale nationale (Safavide) devenant ainsi la première capitale de l'Iran moderne de 1501 à 1548.

Les troupes mongoles attaquèrent Tabriz à trois reprises pendant les années 1220-1221. Atâbeg Ouzbek se réfugia vers le nord et s'installa à Nakhitchevan (aujourd'hui, en République d'Azerbaïdjan) et chargea son vizir et les hauts membres de sa cour de négocier avec les Mongols. Les notables de Tabriz réussirent à convaincre les troupes mongoles de ne pas saccager la ville en offrant de l'or et de nombreuses marchandises. En 1224, les Mongols revinrent vers Tabriz pour mettre la main sur six mille hommes des armées des Khârazm-Shâhs qui s'étaient réfugiés en Azerbaïdjan. Pour sauver la ville, Atâbeg Ouzbek renouvela ses présents et offrandes aux troupes mongoles qui exigeaient cette fois-ci que l'Atâbeg massacre lui-même les six mille soldats des Khârezm-Shâhs. L'Atâbeg exécuta leur ordre et parvint encore une fois à épargner Tabriz de l'invasion des Mogols, contrairement à la plupart des grandes villes de l'Iran.



▲ *Epoque choupanide-jalayiride*



▲ *Epoque Qara Qoyounlou*

Mais un an plus tard, en 1225, Jalâleddin Khârezm-Shâhs arriva à Tabriz et mit fin à la dynastie des Atâbeg d'Azerbaïdjan pour se venger du massacre de ses soldats. En 1231, les Mongols revinrent en Azerbaïdjan pour y mener leur cinquième campagne et envahirent enfin Tabriz.

Tabriz, capitale des Ilkhanides

Abaqa Khân, fils de Houlagou Khân, était l'arrière-petit-fils de Gengis Khân. Il succéda en 1265 à son père, devint le deuxième Khân mongol (Ilkhân) de la Perse et régna jusqu'à la fin de sa vie en 1282. Avant lui, la ville de Marâgheh (à 130 kilomètres au sud de Tabriz) fut la première capitale du premier Ilkhân mongol, Houlagou Khân. Mais en 1265, Abaqa transféra la capitale à Tabriz qui resta la capitale des Ilkhanides mongols jusqu'en 1304.

Houlagou Khân, petit-fils de Gengis Khân, était adepte du tengraïsme, un culte du ciel qui était la croyance majeure des tribus turco-mongoles de l'Asie centrale et avait intégré des éléments du chamanisme, de l'animisme et du culte des ancêtres. Mais Abaqa Khân était bouddhiste. Son père, Houlgou Khân, signa un traité avec l'empereur de Byzance, Michel VIII Paléologue (1261-1282). Pour consolider les liens entre les deux parties, l'empereur byzantin fit marier sa nièce, la princesse Maria Palaiologina, à Abaqa Khân. Pendant son règne, ce dernier privilégia les intérêts des bouddhistes et des chrétiens alors que la population de son royaume était en majorité musulmane. Pourtant, ses tentatives de conversions forcées échouèrent.

Le petit-fils d'Abaqa, Ghâzân Khân, fut le septième ilkhan mongol et le deuxième à se convertir à l'islam. Après sa conversion, Ghâzân Khân appliqua des réformes dans le système ilkhanide. Ghâzân Khân établit l'autorité du pouvoir central, et essaya de mettre fin aux



▲ *Epoque Aq Qoyounlou*

activités arbitraires des seigneurs de guerre mongols.

En 1298, il nomma vizir Rashideddin Fazlollâh (1247-1318), médecin et historien d'origine juive de Hamadân, converti à l'islam comme lui-même. Le Khân mongol et son vizir appliquèrent des plans pour redresser l'économie en frappant une nouvelle monnaie. Ils imposèrent des sanctions sévères à l'encontre des commandants de guerre mongols et des gouverneurs locaux qui pratiquaient le pillage et exactions diverses en zones rurales. Selon cette nouvelle législation, ces crimes étaient lourdement punis, sans regard pour l'origine des criminels. Ces mesures eurent comme effet la sédentarisation des Mongols et leur conversion collective à l'islam, ce qui accéléra leur assimilation dans la société iranienne.

Jusqu'à la fin du règne de Ghâzân Khân, Rashideddin Fazlollâh dirigea le projet des réformes portant sur l'administration publique, le commerce et l'agriculture. Grâce à sa nouvelle législation, il arriva à convaincre le Khân mongol à empêcher le pillage des villes et des villages par les troupes mongoles. Rashideddin instaura un nouveau système pour la levée des impôts. Grâce à ses efforts, la charia (loi islamique) fut de nouveau appliquée. Les voies publiques et les routes furent également de nouveau soumises au régime d'entretien permanent, et les services postaux furent rétablis. Il prit aussi des mesures pour protéger les personnes âgées, les infirmes, les pauvres et même les animaux.

À Tabriz, Rashideddin fit construire

une grande cité universitaire qui portait son nom: Rab'-e Rashidi. Elle se divisait en quatre grandes sections. Selon la correspondance de Rashideddin avec ses fils, à cette époque, près de six mille personnes étudiaient dans cette université qui fut malheureusement détruite et pillée après la mort de Rashideddin. Sous le règne de Ghâzân Khân, de nombreuses mosquées et madrasas (écoles théologiques) furent construites à Tabriz. Après la mort de Ghâzân Khân, son frère, Oljaïtou, lui aussi converti à l'islam, devint ilkhan. D'abord sunnite d'obédience hanafite, il finit par se convertir au chiisme. Il transféra sa capitale de Tabriz à Soltânieh, ville du sud de l'Azerbaïdjan (aujourd'hui, dans la province de Zanjân) qu'il fit construire dès 1304.

Tabriz, capitale des Choupânides

Le dernier roi ilkhanide, Abou Saïd, succède à son père Oljaïtou après sa mort en 1316. Pendant la période de faiblesse des Ilkhanides, leur immense royaume sombre dans l'anarchie féodale. Les tentatives d'Abou Saïd pour reprendre le contrôle de la situation échouent, et à sa mort en 1335, le Khânât mongol des descendants de Gengiz Khân se disloque. Les chefs de guerre d'origine mongole, convertis à l'islam, réussissent à conserver les régions de l'ouest de l'Iran et à y établir des dynasties mineures, tandis que les régions de l'est sont dominées par les petites dynasties d'origine iranienne.

En ce qui concerne l'Azerbaïdjan, ce furent les Choupânides, issus de la tribu mongole Süldüz, devenus turcophones, qui s'emparèrent de Tabriz et en firent leur capitale vers 1336. Deux frères de cette famille régnèrent pendant vingt-et-un ans sur l'Azerbaïdjan et d'autres régions du Nord-ouest iranien de 1336 à 1357. Le premier fut Hassan Koutchek (Hassan le Petit) qui régna jusqu'en 1343. Il fut assassiné par sa femme. Son règne ne laissa pas de traces positives, en raison de l'impopularité de sa famille parmi les habitants de Tabriz et de tout l'Azerbaïdjan. Il fit construire à Tabriz une école et une mosquée qu'il appela «Soleimâniyeh», en référence au nom d'un prince mongol, Soleimân, un descendant des Ilkhanides. Mais les habitants de Tabriz la rebaptisèrent «Mosquée Ostâd-Châgerd» (Mosquée du maître et du disciple) en se référant plutôt au célèbre calligraphe de l'époque, Abdollah Seyrafi, et son élève, Seyyed Heydar, qui réalisèrent ensemble les épigraphes de cette mosquée. Malek Ashraf, frère de Hassan le Petit, lui succéda en 1343. Pendant les 14 ans de son règne, Malek Ashraf fit constamment la guerre aux chefs féodaux voisins, et fit preuve d'une grande cruauté vis-à-vis des habitants de sa capitale, Tabriz et d'autres régions. Selon les historiens, Tabriz fut vidée pratiquement de ses habitants qui fuyaient les oppressions et les injustices de Malek Ashraf. Les habitants se sentirent soulagés lorsque les troupes mongoles de la Horde d'or (empire turco-mongol des descendants du fils aîné de Gengis Khân, basé dans les steppes russes aux XIIIe et XIVe siècles) envahirent l'Azerbaïdjan et prirent Tabriz. Malek Ashraf fut exécuté par pendaison en 1357 à Tabriz dans la joie populaire, selon les documents historiques.

Tabriz, capitale des Jalâyirides

Voisins des Choupânides, les Jalâyirides étaient eux aussi une famille de chefs de guerre mongols devenus turcophones et convertis à l'islam. À la

49

chute de l'Empire ilkhanide, les Jalâyirides prirent le contrôle de la Mésopotamie et de l'ouest de l'Iran, et fondèrent leur propre dynastie en choisissant Bagdad pour capitale. La dynastie des Jalâyirides fut fondée par Hassan Bozorg (Hassan le Grand) en 1336, et ses successeurs gouvernèrent pendant près de cent ans jusqu'en 1432 où les Qara Qoyounlou les renversèrent.

Tabriz garda son statut de capitale sous le règne du fils d'Oveys, le sultan Hossein Ier (1374-1382). Mais ses successeurs durent quitter définitivement Tabriz pour Bagdad devant la montée en puissance de leurs vassaux, les Qara Qoyounlou.

Après la mort de Hassan le Grand, son fils Oveys prit le pouvoir et régna de 1356 à 1374. À cette époque, les Jalâyirides réussirent à envahir le domaine des Choupânides. En 1367, Oveys fit de Tabriz sa deuxième capitale. Bagdad resta la capitale hivernale des Jalâyirides, et Tabriz devint leur résidence estivale. Les Jalâyirides firent construire à Tabriz un grand complexe administratif appelé Dolat-Khâneh (littéralement: "Maison de la richesse"). Leur but était de rouvrir la route commerciale ancienne entre Tabriz et Venise, via l'Anatolie. À cette époque, Tabriz était une grande ville riche et prospère. Le choléra frappa l'Azerbaïdjan et les régions voisines en 1370. Les historiens relatent que quelque 300 000 personnes perdirent la vie, mais quelques années plus tard, la ville de Tabriz était densément peuplée et prospère, comme si elle n'avait pas perdu une grande partie de sa population pendant l'épidémie. Tabriz garda son statut de capitale sous le règne du fils d'Oveys, le sultan Hossein Ier (1374-1382). Mais ses successeurs durent quitter définitivement Tabriz pour Bagdad devant la montée en puissance de leurs vassaux, les Qara Qoyounlou.

Tabriz, capitale des Qara Qoyounlou

Les Qara Qoyounlou étaient une tribu turcophone (d'origine oghouze et parlant l'azéri) qui se mit d'abord au service des Jalâyirides à Bagdad et à Tabriz. En turc, Qara Qoyoulou, signifie «les gens aux moutons noirs».

Vers 1375, le chef des Qara Qoyoulou, Qara Youssof ("Youssof le Noir") se rebella contre les Jalâyirides. Il conquit Tabriz et en fit sa capitale. Qara Youssof prit ensuite le contrôle de l'Azerbaïdjan, Mossoul et Bagdad en Irak. En 1400, les troupes de Tamerlan arrivèrent en Azerbaïdjan et infligèrent une défaite à la puissante armée des Qara Qoyounlou. Qara Youssof s'évada et trouva refuge en Égypte auprès des Mamelouks. Pendant l'exil de Qara Youssof, Tamerlan confia l'Azerbaïdjan et l'Irak à son troisième fils, Mirân Shâh. Après la mort de Tamerlan en 1405, Qara Youssof réunit ses troupes et rentra en Azerbaïdjan. Qara Youssof infligea une défaite décisive aux Timourides en 1408, et Miran Shâh fut tué en campagne. Le chef des tribus Qara Qoyounlou rentra à Tabriz en 1408, et ce fut pratiquement la fin du règne des descendants de Tamerlan en Iran occidental. La fédération tribale des Qara Qoyounlou régna pendant près de cent ans, de 1375 à 1468, sur l'Iran occidental, l'Irak et l'ouest de l'Anatolie. Selon certains indices, Qara Youssof et ses successeurs auraient eu des inclinaisons vers le chiisme. À Tabriz, les Qara Qoyounlou ont essayé d'établir un équilibre entre les chiites et les sunnites. La Mosquée bleue de Tabriz fut construite en 1465 sur ordre de la fille de Jahân

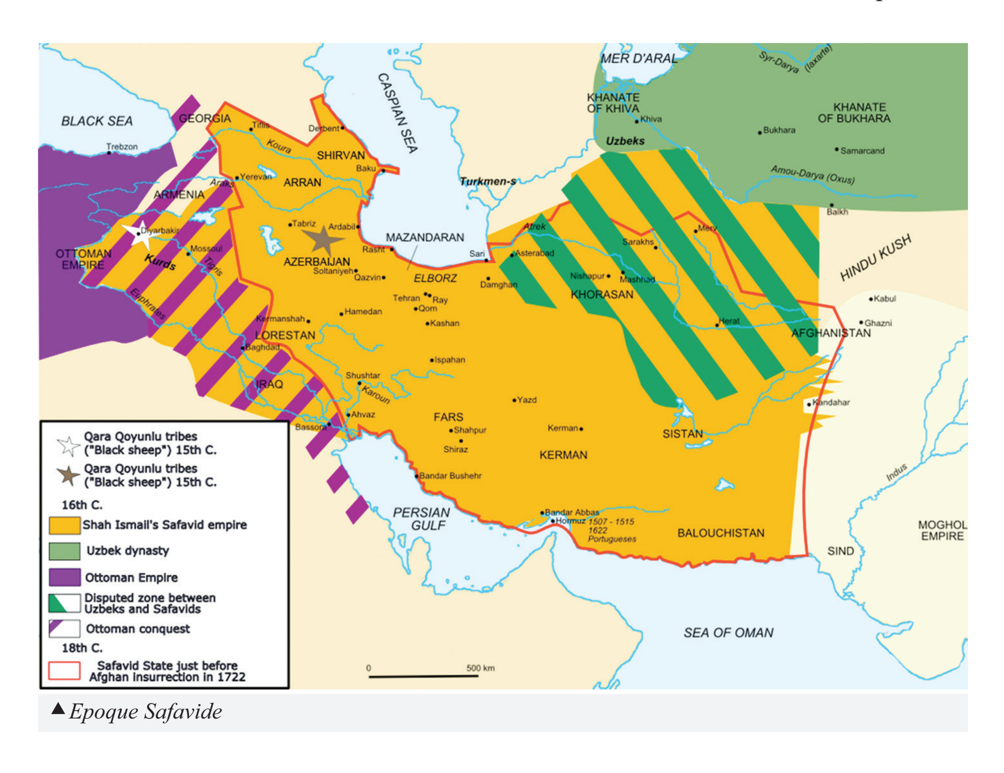
Shâh, dernier souverain des Qara Qoyounlou.

Jahân Shâh fut le plus puissant roi des Qara Qoyounlou. Après la mort en 1447 du roi timouride Shâhrokh, le plus jeune des quatre fils de Tamerlan qui régnait à Hérat et dominait les régions orientales de l'Iran, Jahân Shâh annexa à son royaume Soltânieh, Ghazvin, Rey, Ispahan, Shirâz et Kermân. Jahân Shâh était aussi un grand bâtisseur et encourageait la culture et la science. Paradoxalement, la fin du règne des Qara Qoyounlou arriva alors qu'ils étaient à l'apogée de leur pouvoir. Les expéditions de Jahân Shâh contre les tribus rivales des Aq Qoyounlou (littéralement, «les gens aux moutons blancs») se soldèrent par un désastre. Les troupes d'Uzun Hassan, chef des Aq Qoyounlou, tuèrent Jahân Shâh et son fils en 1467. Les Aq Qoyounlou massacrèrent tous les successeurs potentiels de Jahan Shâh pour en finir définitivement avec leurs adversaires safavides.

Tabriz, capitale des Aq Qoyounlou

Les Aq Qoyounlou étaient présents en Anatolie depuis au moins 1340. Tamerlan leur offrit en 1402 des terres à Diyarbakir, à l'est de la Turquie. Ils devinrent rivaux de la fédération Qara Qoyounlou et réussirent à la vaincre en 1467. La dynastie sunnite des Aq Qoyounlou fut fondée par Qara Othman (1350-1435), mais elle resta marginale jusqu'à l'apparition d'Uzun Hassan, un petit-fils de Qara Othman. Uzun Hassan infligea aussi une défaite au roi timouride Abou Saïd. Uzun Hasan réussit à prendre

> Sous les Aq Qoyounlou qui régnaient sur un véritable empire, Tabriz devint la capitale des arts, de l'architecture et surtout de la calligraphie avec le transfert des plus grands maîtres calligraphes de la cour timouride à Hérat vers Tabriz.



▲ *Epoque Safavide*

Bagdad, ainsi que des territoires le long du golfe Persique. Il étendit son territoire en Iran central et oriental jusqu'au Khorâssân, et établit sa capitale à Tabriz. Bien que les Aq Qoyounlou soient venus d'Anatolie, ils confièrent très vite l'administration aux ministres iraniens. Sous les Aq Qoyounlou qui régnaient sur un véritable empire, Tabriz devint la capitale des arts, de l'architecture et surtout de la calligraphie avec le transfert des plus grands maîtres calligraphes de la cour timouride à Hérat vers Tabriz.

À Tabriz, Esmâïl Ier réunit les plus célèbres poètes et les meilleurs artistes de son temps. Le roi, qui composait lui-même des poèmes mystiques en azéri et en persan, accueillait les plus grands miniaturistes du monde musulman comme Kamâleddin Behzâd qui fondèrent l'école artistique de Tabriz.

Tabriz, capitale des Safavides

Les Safavides sont issus d'un ordre soufi d'abord sunnite de confession chaféite, converti ensuite au chiisme duodécimain. Sheikh Joneyd et Sheikh Heydar, le grand-père et le père d'Esmâïl Ier, fondateur de la dynastie des Safavides, furent successivement les chefs de l'ordre soufi safavide dont le nom est



▲ *Porte de la ville de Tabriz, gravure d'Eugène Flandin*

tiré de celui de leur ancêtre, Sheikh Safiyeddin Ardebili, fondateur de l'ordre soufi. Sous les Qara Qoyounlou et les Aq Qoyounlou, le chiisme duodécimain et l'ordre soufi safavide se diffusèrent parmi les tribus turcophones d'Anatolie et d'Azerbaïdjan. En 1500, de nombreuses tribus turcophones de l'Anatolie, l'Azerbaïdjan, d'autres régions de l'Iran, chiites et sunnites confondus, se réunirent autour des Safavides -qui aspiraient au pouvoir depuis longtemps - et du jeune Esmâïl, qui avait remplacé son père à la tête de la confrérie alors qu'il n'avait que 13 ans. Au printemps 1501, l'armée des Safavides fit la guerre contre le dernier roi des Aq Qoyounlou, et Esmaïl Ier se fit couronner roi à Tabriz. Après son intronisation, les fédérations tribales des Qara Qoyounlou et des Aq Qoyounlou se joignirent au jeune roi. Les Safavides déclarèrent le chiisme religion d'État.

Pendant les 23 ans de son règne (jusqu'à sa mort en 1524 à l'âge de 37 ans), Esmâïl Ier réussit à rétablir un État entièrement iranien sur l'ensemble du territoire historique de l'Iran, et ce pour la première fois depuis au moins cinq siècles où le pays avait été dominé par les dynasties turco-mongoles. Les dynasties iraniennes ne régnaient que partiellement sur le territoire.

À Tabriz, Esmâïl Ier réunit les plus célèbres poètes et les meilleurs artistes de son temps. Le roi, qui composait lui-même des poèmes mystiques en azéri et en persan, accueillait les plus grands miniaturistes du monde musulman comme Kamâleddin Behzâd qui fondèrent l'école artistique de Tabriz. Notons que la plupart des œuvres architecturales de l'époque safavide de Tabriz furent détruites lors des tremblements de terre ou des invasions étrangères, surtout ottomanes. Après Esmâïl Ier, son fils Tahmâsb Ier monta sur le trône en 1524. Il régna pendant 52 ans jusqu'à sa mort en 1576, ce qui fait de lui le roi ayant le plus long règne de l'histoire de l'Iran. En 1548, Shâh Tahmâsb transféra la capitale de Tabriz à Qazvin pour diverses raisons:

- La cour safavide était devenue à Tabriz un centre de rivalité et d'hostilité pour les chefs des différentes tribus turcophones qui avaient soutenu les Safavides dans leur prise de pouvoir. En transférant la capitale de Tabriz à Ghazvin, le roi Tahmâsb souhaitait pouvoir sortir du champ d'influence de ces chefs de guerre.

- Tabriz se situait non loin des frontières de l'Empire ottoman. En 1514, les troupes ottomanes de Sélim Ier infligèrent une lourde défaite à l'armée des Safavides, lors de la bataille de Tchaldiran, première des guerres ottomanes-persanes. Les Safavides perdirent la moitié orientale de l'Anatolie et les Ottomans prirent Tabriz pendant une courte période, mais ils durent se retirer de la ville de peur d'y être piégés par les troupes d'Esmâïl Ier. Pour se mettre à l'abri d'éventuelle attaque des Ottomans, Tahmâsb Ier décida d'éloigner sa capitale des frontières de l'Empire ottoman.

- Pendant les premières décennies de la dynastie des Safavides, ces derniers furent toujours en guerre contre les tribus ouzbeks au nord-est. Tabriz était trop éloignée des zones de conflit. Pour mieux gérer les deux conflits contre les Ouzbeks (nord-est) et les Ottomans (nord-ouest), les Safavides préférèrent installer leur capitale à un endroit (d'abord Qazvin, puis Ispahan) étant à la fois à l'abri d'une éventuelle attaque, et situé à une distance stratégique des deux régions du nord-est et du nord-ouest. ■

Suse, la capitale du monde

Shahâb Vahdati

Située dans le sud-ouest de l'Iran, au pied des montagnes Zagros, à 250 km à l'est du fleuve Tigre, l'une des plus anciennes villes du monde, Suse, fut le centre religieux et la capitale de l'ancien royaume d'Elam ainsi que l'une des capitales des Achéménides. Aujourd'hui encore, elle possède des chefs-d'œuvre des arts élamite et achéménide. La ville historique est maintenant un site archéologique situé aux abords de la ville moderne de Suse (Shûsh).

La vieille ville de Suse a fait l'objet de fouilles dès la fin du XIXe siècle, avec des recherches archéologiques effectuées en plein air sur les restes de la ville antique qui forment quatre collines. La première, la Colline de l'Acropole, est située dans le sud et abrite la ville royale d'Elâm. La deuxième, la Colline d'Apâdânâ, se trouve au nord. On y a découvert les ruines d'un palais achéménide avec des bas-reliefs représentant la procession de soldats, ainsi que les restes d'une salle de cérémonie achéménide, l'Apâdânâ, et un temple du feu datant de la première moitié du IVe siècle av. J.-C. La Colline de la Ville Royale se trouve à l'est. Il s'agit du lieu de résidence des rois achéménides et de la noblesse sassanide du IIIe siècle av. J.-C. au VIIe siècle. Dans cette même zone se trouve la Colline de la Ville des Artisans où des nécropoles parthe (IIIe siècle av. J.-C.-IIIe siècle) et séleucide (de 312 à 64 av. J.-C.) ont été mises à jour.



▲ *Statue en bronze de la reine Napier-Asu*

Suse est l'une des villes les plus anciennes du monde. Sa fondation date du début du IVe millénaire av. J.-C. Les archéologues ont découvert les vestiges d'une colonie agricole entourée de murs, ainsi que les traces d'une architecture monumentale, des œuvres primitives en pierre et en cuivre, ainsi que des sceaux ornés d'une écriture pictographique. Les céramiques sont décorées de motifs géométriques élégants et d'images stylisées d'oiseaux, d'animaux et de personnes.

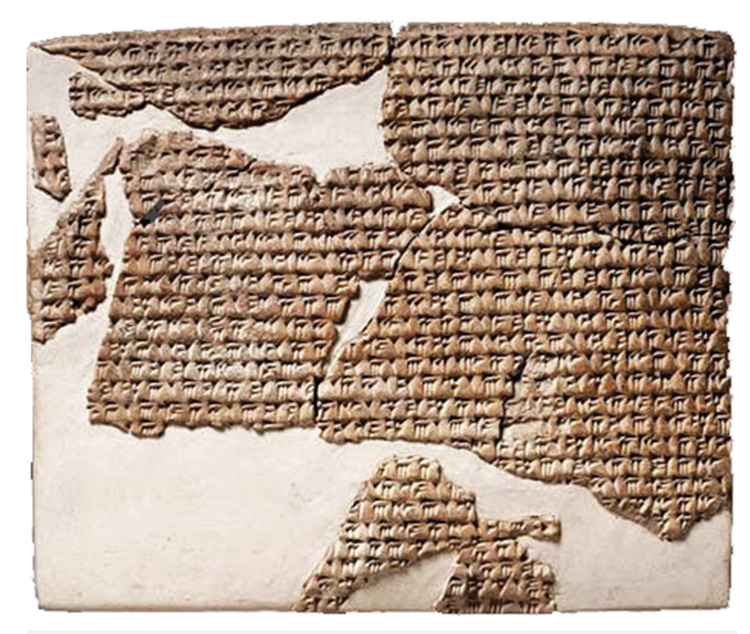
Dans la première moitié du troisième millénaire av. J.-C., Suse était un important centre politique et économique. C'est l'époque des rois dont les tombes renferment une variété d'outils et d'armes, des objets en or, des tablettes et écritures hiéroglyphiques. L'art de cette période est représenté par des images de griffons, de lions ailés et de démons, ainsi que des scènes de la vie quotidienne avec des motifs de chasse, d'artisanat et de récoltes.

A partir de la seconde moitié du IIIe jusqu'au premier tiers du Ier millénaire avant notre ère, Suse est la capitale d'Elam. Cette période voit la création

d'œuvres exceptionnelles et représentatives de l'art de cette civilisation. Un exemple en est la statue en bronze de la reine Napier-Asu. Les archéologues ont retrouvé un nombre important d'œuvres en céramique, de vêtements peints, de bas-reliefs et d'objets pillés par les Elamites lors de leurs campagnes en Mésopotamie, telles que les stèles du code de Hammourabi et celle de Naram-Sin d'Akkad. Ce sont les découvertes des épigraphes en cunéiforme qui ont le plus contribué aux avancées archéologiques sur ce sujet, notamment un contrat avec le roi Naram-Sin, des épigraphes des rois élamites, des documents, des rapports d'affaires et des actes de propriété.

Suse, la capitale, est également un centre religieux dont le panthéon voit l'élévation de la Déesse Mère Pinikir (ou Pinengir), considérée comme la mère des dieux. Un grand rôle a également été joué par le culte de Puzur-Inshushinak, patron de Suse et dieu des enfers. Le dieu du soleil et de la justice Nahhunte était considéré comme le créateur du jour. A en juger par les images sur les sceaux, des prêtres nus effectuaient les activités du culte. Dans le cadre des cérémonies religieuses, des musiciens participaient également, en effectuant leurs devoirs ecclésiastiques. À la tête du corps sacerdotal se trouvait le grand prêtre, qui exerçait une grande influence à la cour et accompagnait le roi dans les campagnes militaires.

Au VIIe siècle avant notre ère, de 558 à 330 av. J.-C., Suse est l'une des capitales des Achéménides,. Durant ces deux siècles, l'architecture de la ville subit fortement l'influence achéménide. Un siècle auparavant, en 645 av. J.-C., Suse avait été pillée et détruite par les Assyriens. L'ancienne capitale d'Elam est désormais la résidence d'hiver des Perses. Sous Darius Ier (522 à 486 av. J.-C.), la ville connaît un essor architectural. Les excavations ont révélé des monuments d'art achéménides comme le Bas-relief des Flèches, également nommé «Archers de Darius», les chapiteaux des colonnes à la Chambre des publics, ou le palais de Darius. Les matériaux pour la construction du palais



▲ *Epigraphe de Darius le Grand découverte au Palais d'Apâdânâ de Suse*

L'ancienne capitale d'Elam est désormais la résidence d'hiver des Perses. Sous Darius Ier (522 à 486 av. J.-C.), la ville connaît un essor architectural. Les excavations ont révélé des monuments d'art achéménides comme le Bas-relief des Flèches, également nommé «Archers de Darius», les chapiteaux des colonnes à la Chambre des publics, ou le palais de Darius. Les matériaux pour la construction du palais proviennent de douze pays différents, ainsi que les maîtres maçons.

proviennent de douze pays différents, ainsi que les maîtres maçons.

Après la conquête macédonienne (au IVe siècle avant J.-C.), Suse adopte la structure d'une ville grecque.

Située sur la vaste vallée fertile entre les fleuves Kâroun et Karkheh dans le sud-ouest de l'Iran moderne, la capitale d'Elam est l'un des plus anciens lieux d'apparition de l'agriculture. Déjà, au tournant du IV-IIIe millénaire avant notre ère, les habitants des vallées des fleuves Kâroun et Karkheh cultivaient l'orge et le blé. Les montagnes environnantes habitées par des éleveurs de bétail étaient riches en bois de construction et en métaux. D'importantes routes commerciales reliaient Suse à la cour, du Nord à l'Est en traversant la vallée. Il n'est pas surprenant que, située à l'intersection des routes commerciales, elle devînt bientôt la capitale d'Elam et l'un des centres de la civilisation antique.



▲ *Site de Suse à la fin du XIXe siècle*

Les souverains élamites avaient le titre de Sukkalmah ("grand messager"), et leur palais se trouvait sur une colline artificielle au nord-ouest de Suse, sur les rives du Karkheh. Cette acropole géante se trouvait à 33 m au-dessus du niveau de la rivière et à 6 m au-dessus du reste de la ville. De là, les Sukkalmah régnaient sur le pays, en s'appuyant sur des lois qu'ils prétendaient recevoir des dieux. Les dieux du panthéon élamite étaient nombreux; un seul texte datant du XXIIIe siècle avant notre ère cite les noms de 37 divinités élamites. Le principal centre religieux du pays et la maison des dieux étaient également la ville de Suse.

Comme chez beaucoup de peuples agricoles de l'antiquité, la divinité suprême des Elamites était la Grande Déesse Mère nommée Pinekir, et le protecteur de la ville se nommait Puzur-Inshushinak, dieu obscur des enfers. Au milieu du IIe millénaire avant notre ère, la position prédominante dans le panthéon élamite était occupée par le dieu Humban. Et le dieu solaire Nahunte, le créateur du jour, était un juge céleste qui punissait pour insoumission aux lois données par les dieux.

Ces réalités sont connues grâce aux nombreuses informations découvertes dans les textes en écriture élamite pictographique. Cet alphabet, inventé au début du IIIe millénaire avant notre ère, se composait d'environ 150 signes de base qui transmettaient des mots entiers et des concepts. Il a été en usage pendant plus de 400 ans. Des tablettes gravées avec cette écriture proto-élamite ont été retrouvées non seulement à Suse, mais dans tout le territoire d'Elam et au-delà de ses frontières, dans le centre et le sud-est de l'Iran et en Mésopotamie. Cela témoigne de la large diffusion de la



▲ *Palais de Darius, la Résidence et l'appartement royal, Suse*

culture élamite. Cependant, elle n'a pas encore été décodée et seuls les textes élamites rédigés en d'autres alphabets sont à ce jour compréhensibles. Un autre alphabet est inventé en Elam dans la seconde moitié du IIIe millénaire, qui est indépendant du proto-élamite. Il était composé de plus de 800 caractères dont chacun dénotait une syllabe et non un mot. On a découvert des écrits dans cet alphabet sur des supports en pierre, argile et métal. Dès la fin du IIIe millénaire avant notre ère, les Élamites utilisaient également l'écriture cunéiforme akkado-sumérienne.

L'histoire d'Elam est étroitement liée à celle de la Mésopotamie avec des guerres sanglantes, des traités de paix et des relations commerciales et culturelles étroites. Parfois, Elam perdait son indépendance et tombait sous le contrôle des souverains de la Basse-Mésopotamie. Parfois, c'étaient les Elamites qui envahissaient la Mésopotamie et en prenaient le contrôle. Au milieu du XIVe siècle av. J.-C., Elam fut conquis par les Babyloniens. Cependant, vers 1180 av. J.-C., le roi d'Elam, Shutruk-Nahhunte Ier, rétablit l'indépendance du pays et, au cours d'une marche victorieuse vers Babylone, pilla la ville et amassa un riche butin. Il prit notamment la célèbre stèle des lois de Hammourabi. Cette campagne sur Babylone marqua le début de l'apogée d'Elam. Le pouvoir des rois élamites s'étend alors du golfe Persique au sud à

> Au VIIIe siècle avant J.-C., Elam, qui s'est allié aux Babyloniens, se lance dans des guerres interminables contre les Assyriens. Exsangue, le royaume élamite subit une défaite finale en 642 av. J.-C. Suse est prise et ravagée par les Assyriens. Ainsi s'achève l'histoire de Suse comme capitale d'Elam, mais moins d'un siècle plus tard, elle est choisie par les Achéménides comme le centre administratif du plus vaste empire jamais vu.



▲*Roland de Mecquenem, Suse*

À la fin du XIXe siècle, les archéologues français ont eu l'occasion de vérifier l'authenticité des rapports des auteurs anciens. En 1884-1886, ils ont mené des fouilles sur les ruines du palais du roi Artaxerxès II à Suse. Leurs découvertes furent un palais monumental et de belles sculptures représentant des lions, suscitant un grand enthousiasme dans la communauté scientifique. En 1898, Jacques de Morgan et son collègue Roland de Mecquenem commencent à exhumer l'acropole à Suse.

l'actuelle ville iranienne de Hamedân au nord.

Au VIIIe siècle avant J.-C., Elam, qui s'est allié aux Babyloniens, se lance dans des guerres interminables contre les Assyriens. Exsangue, le royaume élamite subit une défaite finale en 642 av. J.-C. Suse est prise et ravagée par les Assyriens. Ainsi s'achève l'histoire de Suse comme capitale d'Elam, mais moins d'un siècle plus tard, elle est choisie par les Achéménides comme le centre administratif du plus vaste empire jamais vu. Dans un décret royal, Darius I retrace les travaux effectués pour la reconstruction de cette ville, ainsi que les matériaux employés:

«C'est le palais que j'ai construit à Suse… Le cèdre a été apporté du Mont Liban, par les Assyriens et les Ioniens. Le teck a été apporté du Gandhara et de la Karmania. L'or a été livré par la Lydie et la Bactrie. Les gemmes en lapis-lazuli et cornaline ont été livrées par la Sogdiane. La turquoise est de Khârezm. L'argent et l'ébène proviennent d'Egypte. Les décorations murales sont fournies par la Grèce (Ionie). L'ivoire provient de l'Ethiopie (Kushan), de l'Inde et d'Arahosie [actuel Baloutchistan]. Les colonnes de pierre proviennent du village d'Abiradu à Elam. Les ouvriers qui ont écrasé la pierre étaient Ioniens et Lydiens. Les orfèvres qui travaillaient sur l'or et incrustaient l'arbre étaient Mèdes et Egyptiens. Ceux qui ont moulé la brique brûlée étaient Babyloniens.

Darius le Roi dit: A Suse, le magnifique édifice a été commandé pour être construit. Ahura Mazda me garde, ainsi que Vishtasp mon père et ma patrie».

Les excavations conduites par l'archéologue français Roman Girshman (1895-1979) ont montré que ce palais a été construit entre 518-512 av. J.-C. Le roi Darius l'avait choisie comme capitale de son empire pour bénéficier de la gloire dont la ville avait joui dans les temps anciens.

Bien que la cour passait seulement le printemps à Suse (l'automne et l'hiver à Babylone, l'été à Ecbatane), cette ville constituait le cœur de l'administration impériale. Un réseau dense de routes

58

reliait Suse à toutes les satrapies du vaste empire. Les documents en cunéiforme relatifs à la période des VI-V siècles av. J.-C. contiennent une foule d'informations sur les échanges administratifs et la gestion impériale du pays depuis Suse jusqu'aux confins de l'Empire, de l'Egypte à l'Inde. Et c'est à Suse qu'étaient envoyées toutes les missives adressées au Roi.

Selon Strabon, chaque roi perse a construit son propre palais à Suse. Des informations importantes sur le complexe des bâtiments du palais à Suse se trouvent dans le Livre d'Esther qui mentionne «la cour intérieure», «la maison du roi» (chambres royales), «la maison des femmes» (harem). Le Livre d'Esther rapporte également que le sol du palais royal de Suse était pavé de marbre rouge, blanc, noir et jaune.

À la fin du XIXe siècle, les archéologues français ont eu l'occasion de vérifier l'authenticité des rapports des auteurs anciens. En 1884-1886, ils ont mené des fouilles sur les ruines du palais du roi Artaxerxès II à Suse. Leurs découvertes furent un palais monumental et de belles sculptures représentant des lions, suscitant un grand enthousiasme dans la communauté scientifique. En 1898, Jacques de Morgan et son collègue Roland de Mecquenem commencent à exhumer l'acropole à Suse.

Ils réussirent à découvrir les couches concernant la première période de l'existence de Suse, remontant au début du IIIe millénaire avant notre ère. Ils purent également établir le degré de destruction dont Suse a souffert au VIIe siècle avant notre ère, pendant l'invasion assyrienne. L'une des principales découvertes des archéologues furent les ruines de l'immense palais de Darius Ier, construit par les maîtres de sept pays et pour lequel vingt pays envoyèrent les meilleurs matériaux de leurs territoires.

Les fouilles effectuées par les archéologues français ont continué avec des interruptions pendant plus de quatre-vingts ans. Mais c'est seulement en 1974 que le plan de l'immense complexe achéménide est finalement mis à jour: les propylées monumentaux, la cour, le palais royal, la salle de réception (*âpâdânâ*). Cette construction énorme, commencée sous Darius I, a été complétée par son successeur Xerxès.

Les fouilles ont révélé que le palais de Darius se trouvait sur une terrasse rectangulaire d'une superficie de 400*260 m2. Il comptait 110 chambres, couloirs et cours, d'une superficie totale de 20 675 m2. Les murs étaient décorés de vastes panneaux de briques vernissées avec des images de guerriers, d'animaux divers et de créatures mythologiques. Un immense hall de parade jouxtait les chambres royales. C'est dans ce hall, construit sur ordre de Darius Ier, que se tenaient les réceptions solennelles de dignitaires et d'ambassadeurs étrangers. Le plafond de la salle était soutenu par six rangées de colonnes, dont les sommets étaient décorés de chapiteaux en forme de têtes haussières. ■

Bibliographie:

-Diakonov, Igor Mikhaïlovitch, *Târikh-e Mâd* (Histoire des Mèdes), trad. de Karim Keshâvarz, Téhéran, Ed. Elmi Farhangui, 2008.

-Loftus, William K., *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana* (Les Voyages et les recherches en Chaldée et en Suse), Ed. Robert Carter & Brothers, 1857.

-Rawlinson George, *A memoir of Henry Creswicke Rawlinson* (Un souvenir d'Henry Creswicke Rawlinson), Ed. Nabu Press, 2010.

-Vallat François, *The History of Elam* (Histoire d'Elam), Ed. The Circle of Ancient Iranian Studies, 1999.

Sites consultés:

1. http://www.iranicaonline.org/articles/susa-i-excavations
2. http://www.susacity.ir/indexen.htm
3. http://www.susa.ir/



59

Zahra Shafie

Une artiste iranienne en résidence à la Cité internationale des arts à Paris

Un monde dans le monde, peinture-peinture

Jean-Pierre Brigaudiot

Zahra Shafie (1986, Téhéran) est une jeune artiste peintre iranienne. Elle a fait des études artistiques à Téhéran entre 2003 et 2010; elle se consacre désormais à sa peinture et expose principalement à Téhéran, où elle vit. Expositions personnelles et expositions de groupe se succèdent dans son CV, ceci dans de bonnes galeries, ce qui témoigne d'une activité artistique intense et d'une bonne réception de son œuvre par le monde de l'art à Téhéran mais aussi hors Iran; en témoigne cette résidence à la Cité des arts. La résidence de cette artiste est passée par la voie des partenaires-souscripteurs, partenaires de la Cité des arts qui effectuent leur propre sélection parmi les candidatures qui leur sont adressées. Ici, il s'agit des services culturels de l'ambassade de France à Téhéran. Le principe de ces partenaires-souscripteurs repose sur leur connaissance du terrain où ils opèrent, des artistes locaux, des institutions de l'art, galeries, centres d'art, fondations, musées; ils choisissent donc, selon les disponibilités de la Cité des arts, un ou plusieurs artistes pour une résidence d'une durée de trois ou six mois. D'autre part, le partenaire-souscripteur contribue d'une manière ou l'autre à financer la résidence de l'artiste: billet d'avion, frais de séjour, par exemple. Concernant l'Iran, l'Etat iranien est propriétaire de plusieurs ateliers-logements, ce qui lui permet de choisir parmi les artistes qui lui adressent leurs demandes. La résidence permet aux artistes qui en sont bénéficiaires, d'une part de travailler dans un nouveau contexte, *de se dépayser*, et d'autre part de faire évoluer ce travail de création grâce au côtoiement et à la rencontre des nombreux artistes de différentes nationalités qui sont là, eux aussi, pour trois ou six mois, c'est d'ailleurs ce que dit le texte que Zahra Shafie affiche en introduction à l'œuvre majeure qu'elle a produite durant sa résidence, œuvre intitulée *Adam's children.*



▲ *Photos: œuvres de Zahra Shafie*

Durant la résidence de trois mois dont bénéficie Zahra Shafie, elle dispose d'un atelier-logement de dimensions suffisantes pour y travailler. Un jalon sans nul doute important dans le parcours de cette artiste fut cette exposition personnelle, au printemps dernier, à la galerie *Mah* de Téhéran, une bonne et vaste galerie qui accueille volontiers de jeunes artistes qu'elle défend avec pugnacité. Un autre jalon est probablement cette résidence parisienne qui peut lui permettre, sinon d'exposer à Paris durant cette (trop) courte résidence, du moins de rencontrer les acteurs

de l'art pouvant l'aider à participer à des expositions, en tout cas, c'est ce que Zahra Shafie a espéré… malgré les dates de sa résidence, de juillet à début octobre, pour l'essentiel en plein été, lorsque Paris sommeille. Cependant, dès le début du mois de septembre, les activités des galeries et plus généralement du monde de l'art reprennent, et puis Paris n'est plus si loin de Téhéran et il y a bien d'autres possibilités de résidences en France, dans certaines écoles d'art, dans les centres d'art, dans certains musées d'art, dans des fondations; et certaines d'entre elles sont de longue durée. La résidence se termine souvent par une exposition personnelle et un catalogue. Pour ce qui est de la durée de la résidence à la Cité des arts, trois mois sont bien courts pour une artiste comme Zahra Shafie dont le travail, le plus souvent à la peinture à l'huile et d'une figuration précise, demande du temps.



Une peinture dans la mouvance des figurations

La peinture que produit Zahra Shafie, dont les formats varient entre le très petit et le très grand, est résolument figurative, d'une figuration tout simplement réaliste, qui représente le monde tel qu'on le perçoit au quotidien. Figuration qui d'une part ne va pas jusqu'à l'Hyperréalisme, d'autre part pondère la visibilité donnée au geste, au coup de pinceau de l'artiste, figuration qui ne vise pas non plus de se jouer sur le terrain de la photographie, même si la photo est un outil dont l'artiste se sert volontiers – dès Delacroix, la photo fut un outil de travail pour les peintres et les sculpteurs. D'autre part, il s'agit d'une figuration qui ne se situe pas sur cet autre terrain qu'est celui des différents expressionnismes qui jalonnent le vingtième siècle, où le pathos s'exhibe volontiers. Bref, Zahra Shafie se positionne au cœur d'une figuration atemporelle: celle de la re-présentation

> La résidence permet aux artistes qui en sont bénéficiaires, d'une part de travailler dans un nouveau contexte, *de se dépayser*, et d'autre part de faire évoluer ce travail de création grâce au côtoiement et à la rencontre des nombreux artistes de différentes nationalités qui sont là, eux aussi, pour trois ou six mois.

du monde, des humains, de leurs modes de vie, par ce choix de faire en sorte que la peinture s'oublie elle-même, en tant que médium, dans l'acte de peindre. Que la peinture s'efface derrière ce qu'elle



peint n'empêche point que cette posture choisie par Zahra Shafie vaille en quelque sorte comme une philosophie.

Peinture onirique et ludique ancrée dans le quotidien

Le catalogue de l'exposition du printemps dernier intitulée «Inversion», à la galerie Mah, montre un certain nombre d'œuvres qui, comme l'indique le titre de cette exposition, procèdent à une inversion, à un renversement de l'ordre logique et physique des choses en matière de paysage, puisqu'ici il s'agit de paysages où sont placés des personnages: ce qui est normalement en haut se trouve en bas et les personnages évoluent, comme naturellement, dans le ciel sur lequel se projette paradoxalement leur ombre, comme si ce ciel n'était point gazeux, immatériel, mais solide (ainsi que le sol peut l'être). Les scènes qu'élabore ici Zahra Shafie relèvent d'un onirisme poétique, et selon les tableaux, elles peuvent approcher un monde fantastique issu de l'inversion du sens des choses, fantastique en même temps que bucolique avec arbres en fleurs et petites filles joyeuses. Dès lors, ce monde évoquerait plutôt *Alice au pays des merveilles*. Quant aux incontournables repères que la figuration de Zahra Shafie évoque, ce serait par exemple Edward Hopper ou David Hockney, parmi bien d'autres; cependant, beaucoup de types de figurations peuplent l'histoire de la peinture moderne et contemporaine, et les citer serait plutôt pour dire qu'elles ne concernent guère celle de Zahra Shafie: Figuration Libre, Figuration Critique, Nouvelle Figuration, pour s'en tenir à quelques figurations de la scène parisienne.

Penser, repenser le monde, son monde: jouer

D'autres et nombreuses œuvres antérieures à cette exposition en la galerie Mah se révèlent moins oniriques et davantage ludiques, directement ludiques. Ce sont des œuvres ancrées dans le quotidien le plus ordinaire où sont représentés des personnages, enfants, hommes, femmes dans un environnement d'objets de ce même quotidien, objets de consommation courante, ceux qui meublent notre vie: bouteilles d'eau minérale, réfrigérateurs, cartons d'emballage, etc. Ici, l'un des repères possibles serait le Pop'art américain et son culte de l'objet de consommation, mais certes, nous ne sommes plus dans les années cinquante à soixante-dix du siècle passé, et Zahra Shafie joue autrement sa perception du monde, notamment en n'exhibant pas l'objet tel qu'en lui-même comme icône, mais en y associant ses personnages favoris, ceux de sa vie quotidienne. Scènes de la vie ordinaire, une vie joyeuse faite de plaisanteries et d'espiègleries, scènes qui constituent un monde en soi, monde que seuls les figures humaines et les objets situent dans le temps présent et en un espace

indéfini: partout et nulle part. Ce monde est simplement le mien, au quotidien, par exemple la cuisine comme foyer central de l'habitation, suggère l'artiste. L'espace, justement l'espace dans la peinture de Zahra Shafie mérite un arrêt: un espace indéfini et infini qui pourrait à la fois signifier ici-là et nulle part en particulier. Lorsque l'on regarde cette peinture, l'espace ne pose pas immédiatement question car il est là sans l'être, comme s'il allait de soi, et pourtant, l'espace pictural, celui du tableau même, comme l'espace évoqué, sont des éléments déterminants de la perception de l'œuvre. Lors de la visite de son atelier à la Cité des arts, j'ai suggéré à Zahra Shafie de regarder encore un peu l'espace instauré par Francis Bacon, puisqu'avec Bacon, la peinture met également en scène l'être humain en un espace finalement assez indéterminé.

Parfois, le sujet des œuvres sort du quotidien ordinaire pour s'affronter aux mythes que sont la Bible ou Michel-Ange, avec humour et espièglerie encore, puisque le Dieu de la Bible donne la vie, comme sur la voûte de la Chapelle Sixtine, non plus à Adam mais à une Eve très contemporaine et très aux prises avec la tentation, puisque dans l'œuvre de Zahra Shafie, les figures empruntées à Michel-Ange sont mixées avec tel ou tel proche de l'artiste, ainsi elles font partie du quotidien ordinaire en tant que référents culturels, et artistiques.

Le travail en résidence

Les œuvres issues de la résidence (encore en cours) de Zahra Shafie sont dominées avant tout par une grande installation murale d'un groupe de tableaux de petits ou très petits formats; le titre en est «Adam's children», titre très signifiant quant à la vision de l'humanité que développe Zahza Shafie. L'esprit de ces œuvres s'inscrit dans la continuité de la démarche de l'artiste: ces tableaux figurent des fragments de

> Zahra Shafie se positionne au cœur d'une figuration atemporelle: celle de la représentation du monde, des humains, de leurs modes de vie, par ce choix de faire en sorte que la peinture s'oublie elle-même, en tant que médium, dans l'acte de peindre.



personnes de l'environnement immédiat de l'artiste, copains, collègues artistes, amis. Ici, davantage que jusqu'à présent dans l'œuvre de Zahra Shafie, il s'agit de **prélèvements** effectués à partir de ce

L'inversion, le renversement qui donne son titre à l'exposition de la galerie Mah, ce jeu très espiègle avec soi-même et ses proches, avec soi-même et l'histoire, tout cela met le monde *sens dessus dessous* en même temps que cela témoigne d'un regard critique et interrogatif sur le sens de la vie.

qu'est son monde social aujourd'hui, durant cette résidence, changements d'échelle avec chaque petit tableau: ici un bras, ici un visage, ici un buste… Cette œuvre confirme la posture de l'artiste à l'égard du type de peinture figurative qu'elle pratique: voici le monde qui est mien, celui que je donne à voir à partir de ces prélèvements effectués dans mon environnement social, mon monde est ainsi fait de fragments évoluant en un non-espace, en un espace indéfini et le temps est le temps présent. A côté de l'installation, Zahra Shafie affiche un court texte de présentation qui, très enthousiaste, fait l'éloge de ce lieu et moment que lui offre la Cité des arts, notamment au sujet de cette rencontre extraordinaire avec l'autre, l'artiste, les artistes qu'elle a pu côtoyer: dépaysement et découvertes.

Une peinture comme outil d'interrogation à la raison d'être au monde

L'inversion, le renversement qui donne son titre à l'exposition de la galerie Mah, ce jeu très espiègle avec soi-même et ses proches, avec soi-même et l'histoire, tout cela met le monde *sens dessus dessous* en même temps que cela témoigne d'un regard critique et interrogatif sur le sens de la vie, sur le sens de ce que *moi-je* fais ici-là, en ce monde, moi Zahra Shafie, artiste peintre iranienne. Prise de recul par rapport au réel pour le mieux comprendre, comme dans ce film *Le cercle des poètes disparus* de Peter Weir, Zahra Shafie adopte un autre point de vue, *renversant*, celui-ci pour voir du monde et par la peinture son seul reflet (la peinture n'est pas le monde mais une image du monde), pour remettre en cause le réel lui-même et s'en jouer. Un tableau peint durant cette résidence est d'un assez grand format et figure un homme dont seule la tête émerge de l'eau d'un fleuve. Cela se passe la nuit et l'arrière-plan est occupé par les reflets des lumières de la ville;



évidemment, cela a à voir avec l'exposition de la galerie Mah et la série d'œuvres sur le thème de l'inversion; recherche d'approfondissement ou de continuation de cette question de l'inversion qui ici est aussi reflet, qui est aussi un questionnement adressé au réel lorsqu'il est re-présenté. Questions sans vraiment de réponses à l'énigme de l'être au monde, questions de Zahra Shafie au monde, qui sont en elles-mêmes leurs propres réponses.

Réussir une résidence

Réussir une résidence à la Cité des arts, en tirer profit sinon y réellement travailler et produire des œuvres selon le programme énoncé par l'artiste lui-même n'est pas si évident; au fil des années, j'ai peu ou prou accompagné quelques artistes bénéficiaires. Plusieurs paramètres contribuent à la réussite de ce séjour, l'un des premiers étant la langue, car une absence de maîtrise du français ou de l'anglais pose réellement problème. J'ai ainsi pu observer des artistes coréens et de relativement jeunes artistes iraniens qui sont restés très isolés. Les Coréens ont continué à peindre comme ils savaient le faire, mais n'ont que très peu profité des rencontres et échanges qui sont supposés pouvoir se faire au cœur de la Cité des arts durant une résidence. D'une part, la durée de la résidence, lorsqu'elle est de trois mois, ne permet guère de déboucher sur une exposition autre que celle de l'*open studio*, laquelle en fait ne concerne que les artistes rencontrés et fréquentés sur place. Pour que l'artiste puisse exposer dans le monde de l'art, il lui faut préalablement à son arrivée disposer d'un certain nombre de relais. D'autre part, les délais pour exposer en galerie ou en centre d'art sont très longs et dépassent largement la durée de la résidence. Pour ce qui est des artistes iraniens que j'avais accompagnés, ils pensaient pouvoir exposer ou réaliser des spectacles ou des performances, intervenir en université d'art… tout de suite, maintenant! …comme il se fait souvent en Iran où les délais sont très réduits.

Pour cette résidence de Zahra Shafie, il semble que ce soit une réussite car cette artiste est ouverte au dialogue et à la rencontre de l'autre, curieuse de la différence. Elle aura pu travailler sur place et interroger sa peinture, ce dont témoigne l'installation «Adam's children». Reste la question des débouchés dans le monde de l'art parisien pour une artiste telle que Zahra Shafie; ce n'est pas chose facile que de rebondir sur des expositions et sans nul doute, la question est renvoyée à la Cité des arts. Question difficile car ce monde de l'art parisien est hyper sollicité, et l'intégration d'un artiste nécessite un long laps de temps en même temps qu'une présence, une omniprésence dans la durée. ■

Khayyâm et Abul-'Alâ al-Ma'ari étaient-ils hérétiques?

Critique de l'article intitulé: «Un regard sur les deux hérétiques Abul'Alâ al-Ma'âri et Khayyâm»

(2ème partie)

Cet article est la seconde partie d'une étude critique d'un article intitulé «Un regard sur deux hérétiques: Abul'Alâ al-Ma'âri et Khayyâm» coécrit par Fardin Shirvâni et Hassan Shâyegân et publié dans le numéro 74-75 de Roudaki (revue consacrée à l'art et la littérature publiée en langue persane à Téhéran).

Jafar Aghayani-Chavoshi
Sharif University of Technology

Dans le présent article, nous allons reprendre notre critique de l'article intitulé «Un regard sur deux hérétiques: Abul'Alâ al-Ma'âri et Khayyâm» coécrit par Fardin Shirvâni et Hassan Shâyegân et publié dans le numéro 74-75 de *Roudaki* (revue consacrée à l'art et la littérature publiée en langue persane à Téhéran) dont l'intention est, selon nous, de déformer l'image de ces deux figures importantes de la littérature persane.

غلام آن سخنانم که آتش افروزد
نه آب سرد زند در سخن بر آتش تیز

«*J'aime les paroles qui allument la flamme
Non celles qui jettent l'eau froide sur le feu ardent.*»
(Hafiz)

Les réponses apportées à nos critiques rationnelles ne sont pas sans rappeler la grimace des gamins à l'école. Elles nous apprennent que, ne pouvant apporter de réponse satisfaisante à nos critiques, l'auteur a tenté de nous induire en erreur en passant constamment du coq à l'âne. Il semblerait cependant qu'il ne soit pas plus doué pour cela non plus.

On ne peut en vouloir à notre contradicteur, car en ces temps de progrès scientifiques et techniques, que peuvent dire les défenseurs de l'ivrognerie et de la frivolité à part nous traiter de réactionnaires et de pseudo-intellectuels tribaux, et que peuvent-ils faire s'ils ne tournent pas au ridicule la science et la logique?

Et la première question que l'on a envie de poser à notre contradicteur qui, selon ses propres dires, «s'est retiré dans la simplicité et le travail pour dépoussiérer l'image des grands hommes de ce pays» est: en quoi, dans vos récents articles, avez-vous honoré les grands hommes de votre pays, et quel message intéressant ou nouveau avez-vous découvert

66

pour nous? Vous avez présenté toutes ces personnes comme des vagabonds ivrognes ou des mécréants hérétiques. Si c'est cela que vous nommez «dépoussiérer l'image des grands hommes», vous êtes grandement dans l'erreur.

Nous n'avons aucune envie de nous évertuer à défendre nos critiques car nous savons fort bien que tout intellect normalement constitué trouvera la vérité en comparant nos critiques à vos objections.

Ce qui pour nous est étonnant, c'est que vous ayez admis au moins une de ces critiques! Car vu l'audace et le courage que nous vous connaissons, nous imaginons très bien qu'en niant ce dernier point aussi, vous auriez pu déclarer avec fierté et orgueil que Abul-'Alâ, Khayyâm, les historiens passés et les critiques contemporaines sont dans l'erreur s'ils ne sont pas de votre avis.

Allâmeh Ghazwini, Malek al-Sho'arâ Bahâr, Mojtabâ Minoui, Sâdegh Hedâyat et Yakani sont les seuls qui, à vos yeux, passent pour des référents parfaits et sont vos «Maîtres par excellence». Quant à nous, nous déclarons clairement que dans les questions scientifiques qui sont accessibles à la connaissance de tous, il n'y a pas de place pour des «Maîtres», et pour notre part, nous ne nous en référons à personne.

Quelle que soit la position de ces renommés savants, la vérité reste au-dessus d'eux, et tout chercheur ou intellectuel se doit d'aller à la recherche de la vérité scientifique et se faire sa propre opinion, et non ériger des personnes en maîtres à penser et les suivre aveuglement en considérant chacun de leurs mots comme parole d'évangile.

Nous sommes chercheurs de vérité, et c'est en doutant de ce que proposent les autres que nous traçons de nouvelles routes vers cet objectif. C'est du Saint Coran que nous nous inspirons, lorsqu'il dit:

فَبَشِّر عِبادِ الَّذینَ یَستَمِعُونَ القَولَ فَیَتَّبِعُونَ أحسَنَهُ

«Annonce la bonne nouvelle à Mes serviteurs qui prêtent l'oreille à la parole puis suivent le meilleur d'elle.»[1].

En outre, comme nous allons le montrer, votre imitation de vos maîtres n'est pas en connaissance de cause, car vous avez écrit: «Allâmeh Ghazwini, Malek al-Sho'arâ Bahâr et Mojtabâ Minoui considèrent tous trois que le *Nowrouznâmeh* est avec certitude l'œuvre de Khayyâm».

Nous devons dire que nous avons étudié attentivement l'ouvrage *Sabk Shenâsi* de Malek al-Sho'arâ Bahâr et l'article qu'Allâmeh Ghazwini a consacré à Khayyâm, et aucun d'entre eux n'a considéré cet ouvrage comme étant de Khayyâm. A chaque fois qu'Allâmeh évoque le *Nowrouznâmeh*, il précise qu'il est attribué à Khayyâm sans se prononcer sur la validité de cette prétention. Il n'y a que Mojtabâ Minoui, le correcteur du livre, qui, en se basant sur certains signes, considère que cet ouvrage est de Khayyâm.

Aujourd'hui, il ne subsiste plus aucun doute sur le fait que le *Nowrouznâmeh* n'est pas de Khayyâm, et il y a tout lieu de s'étonner qu'une personne aussi érudite que Minoui le lui attribue: il ne faut pas oublier que souvent, un auteur s'attache inconsciemment à un sujet particulier, et c'est cet attachement qui le pousse à mettre toutes ses connaissances en œuvre pour prouver son point de vue. Et pourtant, il suffirait qu'il se détache de cette obsession et il constatera que cette question ne valait vraiment pas tant de peine.

Le regretté Minoui, avec toute son érudition, se retrouve dans ce même cas

de figure concernant son attachement à attribuer la paternité du *Nowrouznâmeh* à Khayyâm. Alors qu'Allâmeh Ghazwini avait bien insisté dans une lettre qu'il lui avait adressée: «Aucun historien ni connaisseur, spécialiste ou autre n'a jamais attribué un tel livre à Khayyâm».[2] Voilà donc les opinions de vos maîtres à penser concernant le *Nowrouznâmeh*…

En outre, dans votre article vous avez présenté le maître Jalâl Homâ'i comme un «grand connaisseur de Khayyâm» et avez dit encore d'Omar Faroukh qu'il est «l'un des meilleurs parmi ceux qui ont travaillé sur Abul-'Alâ». D'un autre côté, vous avez admis: «Nous ne nous référons qu'à ceux qui sont des spécialistes reconnus et des références solides dans l'histoire et la littérature, et nous ne nous avançons pas sur un terrain instable». Ainsi donc, les opinions de maître Djalâl Homâ'i et d'Omar Faroukh concernant Khayyâm et al-Ma'ari doivent avoir valeur de loi à vos yeux. Or, voilà ce qu'écrit M. Faroukh au sujet d'Abul-'Alâ Ma'âri: «Certains se trompent au sujet d'Abul-'Alâ et pensent qu'il était hérétique, mais la vérité est qu'il était un homme pieux».[3] Quant au maître Djalâl Homaî, il écrit ceci au sujet de Khayyâm: «Khayyâm était, comme cela apparaît clairement dans ses propres mots et dans les écrits de ses contemporains à son sujet, un sage éminent et un homme pieux, mais on le présente comme un vagabond déguenillé, ivrogne et insouciant. C'était un musulman croyant et pratiquant, et on nous l'a présenté comme un athée sans foi, ignorant de Dieu et niant la prophétie et le Jugement Dernier...»[4]

Maintenant, si vous reconnaissez l'opinion de ces deux maitres, vous vous voyez dans l'obligation de renier l'intégralité de votre article, et si vous décidez de ne pas suivre leur avis, alors vous devez reconnaître que vos prétentions concernant les grands de la science et de la littérature qui seraient vos références solides et vos maîtres à penser sont totalement infondées.

Si présenter Khayyâm comme un vagabond athée et ivrogne correspond pour vous à le hisser sur un piédestal et rafraîchir son image afin qu'elle reluise un peu plus dans ce siècle que par le passé, je vous conjure de vous abstenir. Ô combien ces paroles du regretté Mohammad Ali Forooghi en préface des *Quatrains de Khayyâm* s'appliquent à vous: «Les ennemis et détracteurs de Khayyâm n'ont jamais reculé devant aucune insulte et humiliation, quitte à faire usage de calomnie, et n'ont pas hésité à l'accuser d'athéisme et de mécréance dans leurs écrits».

Quant à nous, nous vous adressons ces mots de Mowlawi:

اینچنین بهتان منه بر اهل حق
کین خیال توست برگردان ورق

«Ne médis pas ainsi des gens de bien
Ceci vient de ton imagination, change donc celle-ci».

Vous avez parlé d'Inquisition et écrit: «Dans cette partie du monde, parler de notre Khayyâm et énoncer certaines interprétations ou exégèses suffit à vous faire subir le destin de Sohrawardi et de 'Ain al-Ghozât, car l'Inquisition continue de sévir en Orient. Alors que nous avons tant de Majlessi et de Kolayni qui monopolisent la quasi-totalité de la liste de nos grands hommes, il se trouve encore quelques jaloux haineux qui ne peuvent supporter d'y voir Khayyâm et Mohammad ibn Zakarya Râzi (Rhazès). Que craignent-ils donc?»

Pour ce qui est de comparer votre œuvre à celles de Galilée, de Sohrawardi et de 'Ain al-Ghozât au point de craindre de partager leur triste sort, nous vous répondrons encore une fois avec les mots de Mowlawi:

کار نیکان را قیاس از خود مگیر
گر چه باشد در نوشتن شیر شیر
آن یکی شیر است کادم می خورد
وان دگر شیر است کادم می درد

Ne compare pas ton œuvre à celle des Justes
Même si à l'écrit Shîr (lion) est tel Shîr (lait)
Celui-ci est le Shîr (lait) que l'homme boit
Cet autre est le Shîr (lion) qui mange l'homme

Et pour ce qui est de plaindre le sort de Khayyâm et de Râzi, il semblerait que vous méconnaissiez totalement ces deux hommes illustres. Le Khayyâm que vous avez créé dans votre imagination diffère fondamentalement du Khayyâm que l'on devine dans ses écrits scientifiques, philosophiques et dans ses

68

quatrains authentiques. Si en vous contentant de quelques quatrains vous croyez avoir compris Khayyâm, sachez que vous caressez des chimères. Si pour notre part nous prétendons connaitre Khayyâm, ce n'est pas sans de bonnes raisons car nous connaissons tous ses quatrains avérés et originaux, nous avons lu tous ses écrits philosophiques et nous avons étudié de manière approfondie ses écrits sur les mathématiques et la physique.

Par principe, nous n'admettons pas le jugement de personnes qui ne connaissent Khayyâm qu'à travers ses poèmes car les œuvres «inspirées» d'une personne, si authentiques soient-elles, ne peuvent nous fournir une représentation complète et fidèle de leur mode de pensée et de leurs opinions.

Si la poésie constituait le critère pour la connaissance de Hakim Nezâmi, alors au vu du *Sâghi Nâmeh*, il devrait être considéré comme un alcoolique notoire. Et pourtant, ce même auteur exprime sa répulsion notoire à l'égard du vin et de l'ivrognerie dans un serment en vers:

و گرنه به یزدان که تا بوده ام
به می دامن لب نیالوده ام
گر از می شدم هرگز آلوده کام
حلال خدایست بر من حرام

Par Dieu, de toute ma vie
L'impureté du vin n'a pas touché ma lèvre
Et si jamais le vin à un jour salit ma bouche
Que le licite de Dieu me soit illicite

Comme l'écrit Mohammad Ali Forooghi, «Nous avons encore de nos jours de grands savants comme le renommé Mollâ Hâdi Sabzevâri dont tout le monde s'accorde à dire qu'il mena une vie de pureté, de simplicité et de sagesse et qu'il vivait en ascète, considérant qu'il était de son devoir de guider les gens vers le perfectionnement de leur foi et de leurs croyances, au point qu'il était considéré comme un saint homme et un Ami de Dieu. Et pourtant, dans leurs poèmes, ils développent les mêmes thèmes que Hâfez et Khayyâm et parlent d'amante et de vin ou écrivent: «C'est demain que nous mourrons et que de notre terre l'on fera des briques».[5]

Nous n'admettons pas le jugement de personnes qui ne connaissent Khayyâm qu'à travers ses poèmes car les œuvres «inspirées» d'une personne, si authentiques soient-elles, ne peuvent nous fournir une représentation complète et fidèle de leur mode de pensée et de leurs opinions.

Pourquoi devrions-nous nous intéresser à la façon dont les occidentaux nous présentent Khayyâm? Nous disposons de ses œuvres philosophiques, scientifiques et poétiques et nous devrions abandonner tout cela pour ne retenir que ce que raconte tel ou tel orientaliste en se basant sur une traduction libre des quatrains de Khayyâm? Avez-vous vraiment confiance en leur bonne foi?

Si tel est le cas, allez donc consulter *l'Encyclopédie de l'Islam* à l'article «Chiisme» et vous constaterez que la plus grande partie de cet article est de la plume de H. Lammens[6] qui n'a pas d'égal comme ennemi du chiisme.

Quelle est notre faute si vous ne voyez pas la raison profonde pour laquelle le Coran s'en prend aux poètes non-engagés et qu'au contraire, vous exploitez cette question afin de nuire à l'islam? Nous avons déjà dit que le Coran déconsidère les poètes irresponsables et obscènes qui ne se sentent aucun engagement et récitent tout ce qui leur passe par la tête. Car le Coran accorde une importance

exceptionnelle pour la pensée et l'intellect humain, et condamne tout ce qui entrave son fonctionnement.

Par exemple, si nous considérons les poèmes d'Amrow Al-Gheys qui fut l'un des poètes de l'ère antéislamique, nous constaterons qu'il employa tout son art à dévoyer les gens et à les entrainer vers les vils désirs ou les mirages inutiles. Tous ses vers ne sont que louanges du vin ou lamentations sur le souvenir des temps passés et des villages détruits par un destin aveugle. Au lieu de réveiller la réflexion et l'intellect chez les gens, il les endort d'un sommeil profond.

Il va de soi qu'une poésie qui pousse l'homme à l'inconscience ne peut être saine, et c'est même un outil pour le maintenir dans l'ignorance et la bêtise.

Pourquoi devrions-nous nous intéresser à la façon dont les occidentaux nous présentent Khayyâm? Nous disposons de ses œuvres philosophiques, scientifiques et poétiques et nous devrions abandonner tout cela pour ne retenir que ce que raconte tel ou tel orientaliste en se basant sur une traduction libre des quatrains de Khayyâm? Avez-vous vraiment confiance en leur bonne foi?

L'Islam et le Coran ne sont pas en de bons termes avec ce genre de poètes, et ils les condamnent sévèrement. C'est justement cette attitude critique du Coran qui a permis à la poésie de l'ère islamique de prendre le chemin de la transcendance et de se séparer de la poésie antéislamique. Les poètes qui avaient pu comprendre le message du Coran se dissocièrent de ces autres qui avaient mis la poésie au service de la dépravation et de l'obscénité.

Et le grand sage Nasser Khosrô, qui n'emploie la poésie que dans l'objectif de promouvoir la religion et la foi, s'adresse en ces termes aux poètes courtisans et autres chroniqueurs officiels:

من آنم که در پای خوکان نریزم
مر این قیمتی در لفظ دری را

«Je suis celui qui ne déverse pas aux pieds des porcs,
Les précieuses perles de la langue Dari[7] (persan)»

L'histoire a montré qu'il a toujours existé une profonde et tenace opposition idéologique entre ces deux groupes de poètes. Ainsi, Zahir Fâriâbi, poète qui, pour quelques récompenses et faveurs, a déversé les étoiles du ciel aux pieds d'un émir méconnu du nom de Ghazal Arsalân, a écrit:

نه کرسی فلک نهد اندیشه زیر پای
تا بوسه بر رکاب قزل ارسلان زند.

«Les neuf voûtes célestes foulent aux pieds leur orgueil
Pour baiser l'étrier de l'émir Ghazal Arsalân»

Saadi, poète dont la pensée trouve sa source dans la gnose coranique, le reprend en ces termes:

چه حاجت که نه کرسی آسمان
نهی زیر پای قزل ارسلان
مگو پای عزت بر افلاک نه
بگو روی اخلاص بر خاک نه

Quel besoin de mettre les neufs voûtes célestes
Sous les pas de Ghazal Arsalân?
Ne pose pas un pied orgueilleux sur la face du ciel
Pose un visage humble sur la face de la terre

Par conséquent, cet artifice usé que vous avez tenté d'employer contre nous, en voulant faire passer l'opposition du Coran à l'encontre des poètes frivoles pour une aversion fondamentale de l'Islam à l'encontre des arts et de la

littérature, est totalement inefficace. Vous avez écrit: «Alors que le sujet principal et la base de notre argumentation n'étaient autres que les quatrains de Khayyâm et les opinions qui s'y dissimulaient, vous avez parlé de tout sauf des quatrains en question, c'est-à-dire que vous vous êtes intentionnellement écarté du cœur de la question d'où viennent toutes nos querelles et vous avez fait l'impasse dessus. Alors dites-moi qui est de mauvaise foi?»

Pour vous prouver que nous ne sommes pas de mauvaise foi, nous allons analyser les poèmes que vous avez attribués à Khayyâm et à Abul-'Alâ al-Ma'âri:

I. Les poèmes d'Abul-'Alâ al-Ma'âri:

1. Dans l'article «Un regard sur deux hérétiques» (page 21), les points de vue de Khayyâm et d'Abul-'Alâ al-Ma'âri sur la question de la vie après la mort ont été analysés en ayant recours à la méthode comparative et les auteurs, soi-disant pour trouver des points communs dans la vision cosmologique de ces poètes et ce distique attribué à Abul-'Alâ al-Ma'âri a été cité:

حيات ثم موت ثم حشر
كلام خرافة يا أم عمرو

La traduction qu'ils en donnent est: «*La vie après la mort et après cela le Jugement Dernier, ne sont que des paroles superstitieuses, ô fils de l'homme.*»

Puis ils écrivent: «La satire virulente d'Abul-'Alâ va jusqu'à la mécréance, il transgresse la frontière de la foi et de la croyance de son époque et ne se prive pas de qualifier tout ce qui a été promis pour la vie de l'au-delà de mensonges et de superstitions.»

Tout d'abord, ces vers ne sont pas d'Abul-'Alâ al-Ma'âri mais de Abdallah al-Zaba'ri, poète de l'époque antéislamique qui fut l'un des ennemis du Prophète et se réfugia à Nadjrân lors de la prise de La Mecque. Après, il revint auprès du Prophète et se convertit à l'islam. Quant à أم عمرو il s'agit d'Abu Bakr ibn Aswad Eyssi, dont le nom était Shadâd ibn Aswad.[8]

De plus, le distique est cité de manière erronée, la version correcte étant: ثم نشر
حيوه ثم موت
كلام خرافة يا أم عمرو

Et troisièmement la traduction persane est fausse, surtout que أم عمرو ne veut en aucun cas dire «fils de l'homme». Au final, cet «argument» s'avère être un incroyable tissu d'erreurs.

2. Nous avons dit que Abul-'Alâ al-Ma'âri était un homme croyant et pieux, et de l'accord de tous les historiens, il était pratiquant et respectait les préceptes religieux. Cependant, son pessimisme latent qui était dû à sa cécité faisait que parfois, il se plaignait amèrement de son destin et lorsqu'il était dans ses mauvais jours, ce pessimisme vis-à-vis de toute chose prenait le pas sur l'équité et la bonne foi. Mais notre contradicteur cite certains poèmes persans de Ma'âri afin de réfuter notre point de vue et montrer que celui-ci reniait Dieu et la religion et que ses louanges du prophète Mohammad étaient motivées par des considérations sociales et non religieuses. Nous allons nous contenter de rapporter la translation française de ces poèmes prétendument «impies» dont voici un exemple: «Les gens croient que certains parmi les Justes ont marché sur l'eau. Ceci est mensonge, et il n'en a jamais été ainsi à aucune époque. Personne de par le passé n'a marché sur l'eau, pas même Saad ibn Abi Waqâs ou Said ibn Malek ni Abu Bakr ou Omar.»

Nous avons beau chercher, nous ne

voyons pas ce qui dans ce texte peut être suspecté d'hérésie ou d'impiété. Voyez un peu l'argument et admirez la logique qui s'en dégage! Au XXème siècle, le siècle où l'homme a conquis la Lune et s'attaque à Mars, où il a dominé l'incroyable puissance de l'atome, il se trouve un écrivain pour dire que ces mots sont impies. Et pourtant, nous proférons nous même chaque jour de telles paroles et prétendons aussi que l'être humain n'est pas capable d'accomplir des actions surnaturelles. Et si l'auteur de l'article prétend utiliser cela pour nous faire croire qu'Abul-'Alâ niait les miracles des prophètes, depuis quand Saad ibn Waqâs, Said ibn Malek, Abu Bakr et Omar sont-ils des prophètes?!

Est-ce que ce fervent qu'était Ghazali n'a pas douté lui aussi? En fait, l'intérêt même de Khayyâm et de Abul-'Alâ vient justement de leurs doutes, du fait que: «ils savent qu'ils ne savent pas». Ce même Abul-'Alâ qui faisait preuve d'un esprit critique concernant certaines questions intellectuelles, tenait avec ferveur aux croyances transcendantes de l'humain comme par exemple la foi en l'existence de l'Au-delà

La traduction d'un autre des poèmes soi-disant impies est la suivante: *«La certitude n'existant pas, le summum de mes efforts me porte à supposer et à deviner».*

Ce verset nous parle des doutes d'Abul-'Alâ concernant les choses intellectuelles et n'est pas forcément lié à la question de la foi ou de la mécréance, car le doute est indissociable de la pensée et comme le disait Descartes, on ne peut atteindre la certitude sans passer par le doute. Beaucoup de savants théologiens ont passé une partie de leur vie dans le doute et l'indécision. Est-ce que ce fervent qu'était Ghazali n'a pas douté lui aussi? En fait, l'intérêt même de Khayyâm et de Abul-'Alâ vient justement de leurs doutes, du fait que: «ils savent qu'ils ne savent pas». Ce même Abul-'Alâ qui faisait preuve d'un esprit critique concernant certaines questions intellectuelles, tenait avec ferveur aux croyances transcendantes de l'humain comme par exemple la foi en l'existence de l'Au-delà, et le disait clairement:

خلق الانسان للبقاء فضلت
أمة يحسبونهم للفناء
أنما ينقلون من دار أعمال
ألى دار شقوة أو رشاد

«Les humains ont été créés pour la pérennité, et sont dans l'erreur ceux qui les croient éphémères.

Ils seront transportés du lieu éphémère de leurs actes, vers le lieu où ils seront rétribués en bonheur ou en douleur.»

3. Voici encore la traduction française de quelques vers d'*Abul-'Alâ* al-Ma'âri qui, selon l'auteur de l'article, seraient impies:

«Je suis étonné par le Kasrâ et ses disciples (les Perses) qui se lavent la face à l'urine de vache, et par les juifs qui vénèrent un dieu aimant le sang caillé et l'odeur de la viande brulée, et par les chrétiens qui croient qu'un dieu serait torturé et cloué vivant sur la croix sans recevoir d'assistance… Quelles paroles stupéfiantes que voilà!... Tous les humains seraient-ils donc aveugles à la vérité?» Quelle personne dotée d'intelligence pourrait bien voir dans ces mots la preuve de l'incroyance d'*Abul-'Alâ*? Bien au contraire, il fait ici figure d'un penseur éclairé qui condamne les superstitions. Diriez-vous que ces superstitions qu'il ridiculise sont à vos yeux ce qu'on appelle une religion? Est-ce Moïse qui a dit que

Dieu aimait le sang caillé et l'odeur de la chair brûlée? Est-ce que Jésus a prétendu être Dieu, pour que les chrétiens l'élèvent au rang de divin?

4. Voici encore un autre exemple de poème soi-disant «impie» d'Abul-Ala traduit en français:

«Si l'on te dit des paroles déroutantes en désaccord avec la raison, ne les crois pas».

Encore une fois, ces paroles peuvent-elles être qualifiées de mécréance? Ici, Abul-'Alâ encourage le lecteur à la réflexion, c'est-à-dire cette même chose que l'Islam ordonne aux musulmans. Fondamentalement, l'islam est la religion de la réflexion et n'accorde aucune valeur à l'acte d'adorer sans réfléchir. Si ces mots d'Abul-'Alâ sont impies, alors que devons-nous faire avec tous ces versets coraniques qui appellent les croyants à la réflexion? N'est-il pas fréquent dans le Coran qu'après avoir cité quelques points précis et dignes de réflexion, il soit dit: تعقلون, c'est-à-dire «ne réfléchissez-vous donc pas?». Ceux qui n'utilisent pas l'intelligence qui leur a été donnée sont sévèrement pris à parti dans un verset:

«أفٌّ لّكم ولِمَا تَعبُدُونَ مِن دُون اللّهِ أفَلَا تَعقِلُونَ»

(Fi de vous et de ce que vous adorez en dehors d'Allah! Ne raisonnez-vous pas?)[9]. Et cela va encore plus loin lorsqu'il est dit:

"وَ يَجعَلُ الرِّجسَ عَلَى الّذِينَ لاَ يَعقِلُون" (Et Dieu voue à l'ordure ceux qui ne raisonnent pas.)

A ce point, le lecteur aura surement compris à quel genre d'arguments se réfère l'auteur de l'article pour appuyer son allégation selon laquelle Abul-'Alâ était païen et incroyant. Quant à nous, nous sommes surtout stupéfaits par l'ignorance de ces contemporains d'Abul-'Alâ qui le croyaient déjà païen en son propre temps. ■

---

1. Le Coran. Traduction française par Muhammad Hamidullah, Qum, 1984, p. 307 (sourate 39 verset 17).
2. Mohammad Ghazwini, «Correspondances», revue *Yaghmâ*, No. 1, p. 20.
3. 'Omar Faroukh, *Les opinions philosophiques d'Abul-'Alâ, le philosophe de Ma'ara*, traduction de Hossein Khadiv Djam, Téhéran, 1346 de l'Hégire (1967), p. 64.
4. Djalâl al-Din Homâi, *Khayyâmi Nâmeh*, Téhéran, 1346 de l'Hégire (1967), p. 4.
5. Mohammad Ali Foroughi, *Les quatrains d'Omar Khayyâm*, Téhéran, 1312 de l'Hégire (1924), p. 15.
6. Henri Lammens (1862-1937) est un prêtre belge extrémiste et un orientaliste qui rédigea de très nombreux ouvrages contre l'islam, et en particulier contre la religion chiite. Pour plus d'information sur ses écrits anti-islamiques, voir l'article suivant: Mahdi Pishwai, «Critique de l'opinion historique d'un orientaliste» (en persan), *Târikh dar âinyeh pajouhesh*, 2e année, No. 2, été 1384 (Hégire), pp. 27-56.
7. A propos de la langue dari, voir G. Lazard, «Pourquoi le persan est appelé Dari?» dans *Sokhanvareh*, No. 55, Papers in Memory of P. N. Khanlari, edited by Hans Robert Roemer and Iraj Afshâr, Téhéran, 1997, pp. 64-65.
8. Mahmoud Ali Makki, écrivain égyptien, écrit au sujet de ce poème:

قال عبدالله بن الزبعرى السهمى القرشى:
حيوة ثُم مَوتٌ ثم نشر
حديث خرافة يا أُمَّ عمرو
كان عبدالله ابن الزبعرى فى عصر الرسول، عليه الصلاة والسلام و كان من اشد خصوم الاسلام لددا فى العدواة، فكان يهجو المسلمين، و يكذب بالرسالةً و البعث و اليه و الى أمثاله الدنيا و ما نحن بمبعوثين (سوره انعام، آيه ٢٩). يشير القرآن الكريم فى كثير من الايات التى تسجل انكار قريش للبعث من بعد الموت، مثل قوله تعالى: و قالو ان هى الاحياتنا و قوله تعالى: "و قالوا ائذا كنا عظاما و رفاقا ائنا لمبعوثون خلقا جديدا (سوره الاسراء، آيه ٤٩ و آيه ٩٨).
و قوله تعالى و كانوا يقولون أئذا مُتنا و كنا ترابا و عظاما ائنا لمبعوثون" سوره الواقعه، آيه ٤٧" و كان هولاء المنكرون يرون فى دعوة النبى صلى اللّه عليه و سلم) الى الايمان بالبعث و الحساب ضربا من الحسر لا تسع عقولهم التصديق به، كما يقول تعالى و لئن قلت انكم مبعوثون من بعد الموت ليقولن الذين كفروا ان هذا الاسحر مبين (سوره هود، آيه ٧).
و هذا هو بالضبط ما يقوله ابن الزبعرى فى بيته موضع السوال، فهو يرى أن الحديث عن البعث بعد الموت ليس الاحديث خرافة و ضربا من الترهات و الاباطبل.
اما " خرافة" الذى نسبت اليه هذا الحديث فقد كان على ما تذكر المصادر العربية القديمة رجلا بعينه، عاش فى الجاهلية، و كان من قبيلة عذرة-التى ينتسب اليها الحب العذرى) هذا النوع يدعى "خرافة" و أصبحت أو من جهينة و يزعم رواة الاخبار أنه كان قد استهوته الجن و اختطفتة مدة، فلما رجع جعل حديث بما رأى منهم، فكذبوه، و شاع منذ ذلك الوقت قولهم لكل خبر مستحيل الوقوع أو عسير التصديق" حديث خرافة"! ثم تطور الاستعمال، فنسى اسم الرجل و أصبح كل حديث من هذة الكلمة مرادفة للفظ "اسطورة" أو حديث من نسج الخيال. (د. محمود على مكّى "من ديوان العرب" **مجلة الهلال** طبعة مصر العدد ١١، سنة ١٩٧٧، صفحه ٣٥).

9. *Le Coran* traduction française par Muhammad Hamidullah, Qum, 1984, p. 216 (sourate *Les Prophètes*, verset 67 ; sourate Younes, verset 100).

Mohammad-Rezâ Bâyrâmi: écrivain de la guerre et de la nature

Arefeh Hedjâzi

Mohammad-Rezâ Bâyrâmi est sans conteste l'un des auteurs iraniens les plus prolifiques de la génération actuelle. Il est connu autant pour son œuvre du terroir et son écriture de la vie paysanne, dont il réinvente le traitement littéraire et le genre en Iran, que pour son traitement de la guerre, basé notamment sur ses propres souvenirs. Il est également l'auteur de plusieurs biographies romancées des martyrs de la guerre Iran-Irak, dans des œuvres qui dépassent l'hagiographie pour dessiner un portrait complexe du chemin qui ont poussé ces personnes vers le martyre.

M-R Bâyrâmi est né en 1965 dans le village de Lâtarân sur les pentes du mont Sabalân dans la province d'Ardebil après cinq autres enfants. Il s'intéresse tôt à la littérature, avec une prédilection pour les auteurs Samad Behrangi et Ali-Ashraf Darvishiân. Au début de son adolescence, sa famille décide d'émigrer vers la capitale et s'installe à Karaj, tout près de Téhéran. Il est lycéen quand il se lance dans l'écriture. Alors qu'il est en seconde, il envoie une nouvelle à une émission radiophonique éducative sur la littérature. Sa nouvelle est lue et critiquée durant l'émission, ce qui le motive à s'inscrire à un atelier d'écriture du Kânoun, auquel il ne pourra finalement assister, en raison de difficultés financières.

Bâyrâmi a connu la vie paysanne durant son enfance et la guerre durant sa jeunesse. Appelé sous les drapeaux en 1987, il passe tout son service militaire dans la région de Dehlorân, ce qui lui permet de connaître la guerre à son paroxysme final, de même que le processus de paix dans la complexité de sa mise en œuvre.

Bâyrâmi a collaboré avec diverses revues littéraires, en particulier dédiées à la littérature de jeunesse, notamment *Keyhân Batchehâ* et *Bârân*. Il est actuellement directeur de la Maison de la Littérature d'enfance et de jeunesse.

Il a également été membre de jury de plusieurs festivals littéraires. Ses trente romans et recueils de nouvelles, ainsi que des dizaines d'articles témoignent de sa présence infatigable sur la scène littéraire.

Parmi ses ouvrages pour jeunesse, citons *Dar yeylâgh* (En villégiature), *Doud posht-e tappeh* (La fumée derrière la colline), *Sâye-ye malakh* (L'ombre du criquet), *Sepidâr-e boland Madresse-ye mâ* (Le haut peuplier de notre école), *Be donbâl-e sedâ-ye ou* (A la recherche de sa voix)[1]. Pour son travail en littérature de jeunesse, Bâyrâmi a réussi à obtenir les récompenses littéraires de l'Ours d'Or et du Cobra bleu, ainsi que le prix littéraire du Livre de l'année en Suisse en 1999 et 2000.

Parmi ses romans de guerre, citons *Pol-e moallagh* (Le pont flottant), *Atash be ekhtiâr* (Feu à volonté), *Lam yazra'* (Il n'a pas planté) ou *Mordeghân bâgh-e sabz* (Les morts du parc vert).

Bâyrâmi est présenté comme un écrivain plutôt réaliste, bien que ses œuvres de la dernière décennie montrent de plus en plus un travail d'expérimentation.

***

Les débuts littéraires

Le parcours littéraire de Bâyrâmi pourrait être divisé en deux parties, intrinsèquement mêlées cependant: la terre et la guerre. Dans ses entretiens, Bâyrâmi revient sur son passé littéraire et sa rencontre avec la littérature, en particulier de la littérature réaliste soviétique, dont il dit qu'elle lui permit d'avoir une différente opinion de la pauvreté, alors qu'il était encore un jeune enfant villageois: «Mon premier cadeau de la littérature soviétique était un livre titré «Les hommes et les animaux». Malgré la lourdeur du titre, cet ouvrage, à mi-chemin entre un mémoire et une fiction pour jeunesse, me ravissait [...]. C'était

quelque chose comme un hymne à la nature, qui attirait naturellement le petit paysan que j'étais.»[2]

Dans le milieu rural et proche de la frontière soviétique de la province d'Azerbaïdjân, ce sont alors en particulier les romans russes qui tombent sous la main du futur écrivain et lui offrent ses premiers émois littéraires.

Dans un entretien, il parle de Gorki dont les œuvres le poussent à écrire, de Dostoïevski et sa magistrale peinture de l'humain, qu'il trouve inatteignable, mais aussi de Cholokhov: «Le plus important ouvrage de littérature soviétique que j'ai lu est *Le Don paisible* de Cholokhov. J'ai lu ce roman à seize ans. Un jour pluvieux, j'ai emprunté le premier volume de ce roman à un ami et je l'ai lu, sur les berges d'une rivière qui traversait notre quartier. Quelle majesté! Quelles descriptions de la nature![…]»[3]

Il découvre ainsi les géants russes, mais aussi des auteurs moins connus, comme l'écrivain kirghize Tchinguiz Aïtmatov, écrivain soviétique réaliste critique qui a eu une influence importante sur sa pensée littéraire. Effectivement, on peut notamment voir cet héritage d'Aïtmatov à travers l'importance de la mémoire et de son ancrage dans un territoire vécu, bien que «le temps ait bien sûr érodé l'optimisme à la Aïtmatov».

> Il est l'auteur de plusieurs biographies romancées des martyrs de la guerre Iran-Irak, dans des œuvres qui dépassent l'hagiographie pour dessiner un portrait complexe du chemin qui ont poussé ces personnes vers le martyre.

La Révolution et la Guerre

Durant son adolescence, alors que sa famille a émigré à Karaj depuis quelques années déjà, il vit la Révolution islamique, qu'il décrit comme une période joyeuse où les gens humbles voyaient le futur

▲ *Couverture de* Pol-e moallagh *(Le pont flottant)*



▲ *Couverture de* Lam yazra' *(Il n'a pas planté)*

avec optimisme. Et très vite, la guerre, qui aura un impact considérable sur sa vie.

En 1981, lycéen, dans le cadre d'un voyage de soutien aux combattants, il est envoyé avec sa classe à la célèbre caserne Dokouheh, quartier général de l'organisation militaire de la résistance iranienne. Il raconte à quel point lui et les autres rêvaient alors du martyre comme d'une consécration: «Nous étions fascinés par les combattants. […] Après les opérations, la zone était calme mais nous brûlions de tomber en martyrs, nous espérions ne pas rentrer à la maison […]. Nous voulions tant retourner avec au moins un éclat d'obus comme souvenir![…] Nous pouvions voir la réalité, mais peut-être pas la vérité. La réalité nous menait vers l'annihilation. La réalité, c'était des jeunes qui n'avaient non seulement pas peur de mourir mais qui l'espéraient même. La réalité, c'était une ambiance tellement spirituelle sur le front qu'il y avait comme une invitation à une disparition qui menait à la vie éternelle, et c'était comme ça que nous rêvions de mourir […].»

Mais quelques années plus tard, en 1987, appelé sous les drapeaux pour son service militaire et envoyé sur le front ouest, à Dehlorân, il a l'occasion de découvrir la guerre de près dans des conditions particulièrement pénibles. Armurier, il doit vérifier un problème de numéros de série sur des armes. Il doit donc aller, avec un groupe, dans un village reculé perdu dans la montagne pour procéder à la vérification. Lors de ce déplacement, alors que le groupe est dans le village, les Irakiens lancent plusieurs offensives qui brisent les lignes iraniennes. Le groupe auquel il appartient est désormais contraint de choisir entre se rendre aux Irakiens ou essayer de retrouver les lignes iraniennes. S'ensuit un véritable périple de survivant dans les montagnes, où le groupe grossit d'autres combattants perdus, périple cauchemardesque qui coûtera la vie à de nombreux soldats. En parlant de ce périple, Bâyrâmi se décrit comme l'un des rares survivants de cette marche dans des conditions extrêmes, qui l'a fortement marqué. Il en parlera dans *Haft rouz-e akhâr* (Les sept derniers jours), un récit autobiographique sur les derniers jours de la guerre. Et des années plus tard, il en fera également le sujet de son roman *Atash be ekhtiâr* (Feu à volonté).

Bâyrâmi et la littérature

Bâyrâmi s'est consacré de longues années durant à la littérature de jeunesse. Cette littérature à laquelle il retourne encore régulièrement avec tendresse a été le tremplin qui lui a permis d'aborder les grandes thématiques de son œuvre: la terre et la guerre. Bien souvent, dans son œuvre, ces deux thèmes s'entrelacent et les motifs reviennent d'un roman à l'autre. Qu'il s'agisse de romans de guerre ou de romans de terroir, d'ouvrages pour jeunesse ou pour un public adulte, on assiste souvent à la reprise des mêmes motifs qui, s'ancrant dans le monde matériel et physique d'une vie souvent difficile, permettent de traiter contextuellement le grand thème de toute littérature: la condition humaine.

Du fait de ses inspirations littéraires originelles, généralement groupées sans distinction dans la catégorie de l'écriture réaliste russe, il a souvent été classé comme écrivain réaliste. Cependant, au fil de son œuvre, il s'est présenté comme un écrivain novateur et parfois polémique.

Sur quelques romans de Bâyrâmi

Pour son dernier roman, *Lam Yazra'*

76

(Il n'a pas planté), dont le titre est inspiré d'un verset coranique et qui a été couronné par plusieurs prix littéraires, notamment le Prix du Livre de l'Année de la République islamique d'Iran, il a choisi l'Irak et ses fractures confessionnelles pour mettre en scène une histoire d'amour qui culmine avec un père assassinant son fils qui aime une fille d'une autre confession.

Son avant-dernier roman, *Sang-e Salâm* (La pierre de Salâm) a été salué par la critique comme le premier roman paysan iranien qui n'est pas de gauche. Effectivement, avec ce roman, Bâyrâmi brise l'emprise de la traditionnelle peinture réaliste ou naturaliste, héritage d'une littérature de gauche à thèse, pour présenter la vie villageoise contemporaine au-delà des clichés qui la dépeignent depuis plus de cinquante ans. Le traitement de la vie paysanne est d'ailleurs de biais, presque comme un thème secondaire. Puisque ce roman revient sur un voyage, durant lequel une bande d'amis voulant se rendre dans un *emâmzâdeh* reculé se perd dans la montagne et doit rester dans un village pendant quelques jours. Dans cet avant-dernier roman de Bâyrâmi, il y a un motif souvent traité par cet auteur: celui du parcours comme découverte du monde. Le contact avec la nature brute comme moyen de trouver des réponses.

Un autre de ses romans, *Mordeghân-e Bâgh-e Sabz* (Les morts du parc vert) revient sur un épisode douloureux de l'histoire contemporaine iranienne: la sécession éphémère de la province iranienne d'Azerbaïdjân au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avec l'appui et la planification des Soviétiques, dont les troupes occupaient encore le nord de l'Iran. Dans ce roman, cet épisode historique est traité sans prise de position explicite pour ou contre cette sécession et de ce fait, dès sa publication, il a fait l'objet d'une vaste polémique, en Iran et dans le monde turcophone, au point qu'il a été saisi lors de sa première parution. Bâyrâmi déclare dans un entretien qu'à l'origine de ce roman, il y a le souvenir raconté par sa mère, d'un indépendantiste fusillé près de leur village par les troupes gouvernementales. Pourtant, le traitement de l'information historique dans ce roman,

Son avant-dernier roman, *Sang-e Salâm* (La pierre de Salâm) a été salué par la critique comme le premier roman paysan iranien qui n'est pas de gauche. Effectivement, avec ce roman, Bâyrâmi brise l'emprise de la traditionnelle peinture réaliste ou naturaliste, héritage d'une littérature de gauche à thèse, pour présenter la vie villageoise contemporaine au-delà des clichés qui la dépeignent depuis plus de cinquante ans.



▲ *Couverture de* Sang-e Salâm *(La pierre de Salâm)*

malgré certaines approximations qui lui ont été reprochées par des historiens, demeure correct. Ce qui diffère dans ce roman, c'est l'absence de prise de position explicite quant à cette sécession. A travers le personnage principal du roman, le speaker de la radio indépendantiste, c'est le point de vue d'un homme pris par des évènements qu'il a certes préparés, mais qui le dépassent, le point de vue de l'individu idéaliste face aux jeux politiciens, à la guerre civile, à la violence, à l'identité, en un mot, le point de vue individuel et perdu dans une actualité violente qui domine. Le roman est organisé en alternance de chapitres qui traitent d'une part la vie du père, le speaker, et de l'autre, son fils orphelin, qui ignore tout de ses origines mais qui veut savoir. Le roman prend fin avec plusieurs départs, abandons et parcours incessants.

A travers le personnage principal du roman, le speaker de la radio indépendantiste, c'est le point de vue d'un homme pris par des évènements qu'il a certes préparés, mais qui le dépassent, le point de vue de l'individu idéaliste face aux jeux politiciens, à la guerre civile, à la violence, à l'identité, en un mot, le point de vue individuel et perdu dans une actualité violente qui domine.

Un autre de ses romans particulièrement remarqués, *Atash be ekhtiâr* (Feu à volonté), est un roman de guerre puissant, dans lequel la confrontation de l'homme au phénomène de la guerre moderne et la désorientation que cela provoque sont mises en scène. La composition de ce roman rappelle les procédés du Nouveau Roman français sans qu'il y ait de tentative scripturale explicite. Il n'y a pas à proprement parler d'intrigue: un groupe de soldats perdus tente de retrouver les lignes amies dans des conditions particulièrement éprouvantes. La fin du roman reprend son début et dans cette intrigue non-linéaire où les séquences se suivent sans se compléter, il est finalement impossible de savoir si les combattants retrouvent leurs lignes. Leur odyssée est celle de la confrontation de l'homme au monde et l'interrogation qui en découle. L'auteur ne remet pas en question les acquis de la guerre de la manière dont la guerre a invalidé, pour la littérature, le savoir culturel en Europe après la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'agit pas d'un roman du doute et de la suspicion, mais celui d'un cheminement toujours ouvert. D'une interrogation constante. Les soldats perdus sont en quête de signification. Bien qu'ils soient perdus, leur cheminement a du sens. La tragédie de la guerre est mise en scène sans fard mais elle ne débouche pas sur le désespoir, sans qu'il y ait pour autant de réponse toute faite. Un certain procédé de mise en abyme donne de la valeur aux souffrances endurées de par la signification accordée au cheminement.

Le roman de guerre le plus connu de M.-R. Bâyrâmi demeure *Pol-e moallagh* (Le pont flottant). D'un point de vue littéraire, c'est un roman plutôt classique bien qu'il marque l'entrée de Bayrami dans l'expérimentation formelle qui continue dès lors à chaque nouvelle publication. Un soldat de la défense anti-aérienne souffre d'un sentiment profond de culpabilité après la mort des membres de sa famille suite à un bombardement par des avions qu'il n'a pas pu abattre. Considérant le suicide, il a demandé à être muté dans une zone montagneuse éloignée et stratégique. Cet ouvrage, dont

Bâyrâmi concède qu'il est l'un de ses préférés, porte encore la marque de la relation à la nature.

Bâyrâmi le terrien

Avant d'être un auteur de guerre et d'être appelé «par la guerre qui est venue le retrouver» selon ses propres dires, à parler d'elle, Bâyrâmi est un auteur de la terre, de la vie paysanne, d'une vie en relation constante avec la nature en tant que cadre essentiel et vital. La nature a une place très prégnante dans son œuvre. C'est d'ailleurs en qualité d'écrivain «du terroir» qu'il a obtenu plusieurs prix nationaux et internationaux. Sa description de la vie paysanne ne tombe pas dans les clichés de la misère, tel qu'on le voit avec le roman iranien de la paysannerie qui a une forte dimension naturaliste. Cependant, il ne met pas non plus en scène une relation bucolique idéale. Ses paysans ne sont pas stéréotypés, coincés dans le passé, et doivent gérer les mêmes problèmes que les citadins. Dans *Sang-e Salâm,* les voyageurs assistent à une dispute entre habitants au sujet des subventions étatiques aux particuliers. Précisons également que ce roman, comme beaucoup d'autres de l'œuvre bayramienne, tire son matériau du souvenir d'un voyage véritable, avec d'autres écrivains notamment, dont Rezâ Amirkhâni, qui déclare lors de la publication de ce roman à quel point ce que lui, en tant que citadin depuis toujours, a remarqué dans ce village, est différent du point de Bâyrâmi.

Bâyrâmi réussit à passer outre la mise en relief de la vie paysanne comme en opposition avec un certain idéal bucolique. Son choix d'un cadre campagnard ne vise pas à mettre en scène la vie paysanne, mais la vie tout court. C'est bien plus les thèmes qu'il traite qui soulignent la relation à la nature.

Les paysages sont nombreux dans son œuvre et les personnages y réagissent. Il y a une interaction mutuelle entre le sujet et le paysage. La peinture paysagère n'est pas idyllique. La nature exige de l'attention, elle est dangereuse autant que majestueuse, mais elle offre aussi un réconfort et des réponses fondamentales à l'homme. La nature n'est pas présentée au travers de descriptions insérées dans l'intrigue qui poseraient le décor de l'action. Elle est partie prenante du récit et les personnages doivent constamment actualiser leur interaction avec la nature. Elle est souvent présentée avec sa dureté. Les montagnes, par exemple, sont souvent l'occasion de revenir sur la hantise de la chute, dont le motif traverse toute l'œuvre bayramienne. La nature est dure et belle, mais elle est aussi un maître qui enseigne l'art de vivre. Ainsi, les difficultés de la relation à la nature sont toujours significatives. Un sens émerge dans la relation de l'homme au monde qui l'entoure. Les discours, auxquels on s'accroche, auxquels on s'attache, sont souvent récupérés et mènent parfois à des doutes. La nature, dans son actualité, n'autorise pas le doute, mais exige un cheminement salvateur. Ainsi, dans *Feu à volonté,* l'un des personnages, écrivain en herbe, voudrait écrire un roman sur les fondateurs de son histoire. Mais les difficultés extrêmes qu'il rencontre lors de ce périple changent sa vision, la rendent plus amère certes, mais plus vraie. La nature reprend ses droits, au-delà d'une vision historicisée et socialisée du passé.

Bâyrâmi tire souvent le matériau de ses ouvrages d'événements vécus. Mais il réussit à aller au-delà d'une simple représentation romancée. Sans abandonner l'idée que la littérature doit pouvoir faire, il en fait également un objectif en soi. Peut-être est-ce ainsi que son œuvre échappe aux représentations conventionnelles. Rien n'est simple dans l'œuvre bayramienne. Les motivations sont liées, les choses interagissent. Le sens est à découvrir dans le courant de la vie. ■

---

1. Ces titres renvoient à des nouvelles qui ont été rassemblées avec d'autres en un recueil unique sous le titre *Barkhord-e nazdik* (Contact), en deux tomes.
2. https://www.tasnimnews.com/fa/news/1396/08/02 /1555018/
3. *Ibid.*

Références:
- http://www.isna.ir/news/92072716747/
- http://snn.ir/fa/news/268853/تکلیفش-با-خودش-روشن-نیست-وقتی-بایرامی
- roozame.com/detail/4190862
- http://hamshahrionline.ir/details/240861
- roozame.com/detail/4892711
- http://neyestanbook.com/fa/?p=6024
- http://neyestanbook.com/fa/?p=1799

LECTURE POESIE

Poèmes

Brumoire

Berceau

Etoile du Pôle, qui sur d'âpres glaces chuintes,
Comme tu t'éclabousses sous mes yeux plissés,
J'aperçois le secret d'une origine ceinte
Dans le crépitement de ta lave hérissée,

De ta mousse glacée et de tes métaux bleus.
Ta vieille énergie éclaire un réseau de bourses
Qui rayonnent dans le firmament globuleux,
Et d'étoile en étoile relie la Grande Ourse

Aux bois du Nord ! Le bois des comètes scintille,
Firmament profond, sur ta large voile brune,
Entre les Pluton dont ta coupole est sertie,
Entre les satellites, les brumes et les lunes !

Ô filaments d'étoiles, vous résidus des Temps !
Où voguent les Dakinis ? les fées de Novembre,
Les borées verts qui jouent dans de moirés étangs,
Miroirs des Mayas, des Sao et des Sugambre !

Naissance

Le chant de ma mère porte la brise lente
De l'âme divine. Vogue sur mon âme, Étoile !
Qu'en des astres réunis je boive à leur toile
La voix de l'Univers dont la bonté me hante.

Ta mélodie tendre, de mon cœur le clair ruisseau,
Berce éternellement le bois de mon enfance,
C'est un éclair oscillant dans ma longue errance
Qui l'éclaire toujours de l'amour du berceau.

Douceur, douceur, ton chant pur et profond parfume
Mon esprit d'un jasmin lointain et innocent,
Du thym et des roses réunies dans l'encens,

Et qui agite en moi d'originelles brumes,
D'originelles brumes le souffle savant
Dont tu mis dans mon cœur le regret du Levant.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال	شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال
1 an 50 000 tomans	6 mois 25 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) موسسه

Nom نام خانوادگی — Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

شش ماهه ۱/۳۰۰/۰۰۰ ریال — یک ساله ۲/۶۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

1 an 260 000 tomans — **6 mois 130 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

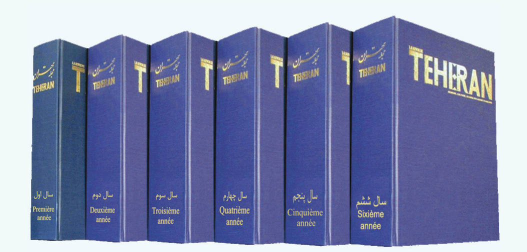
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

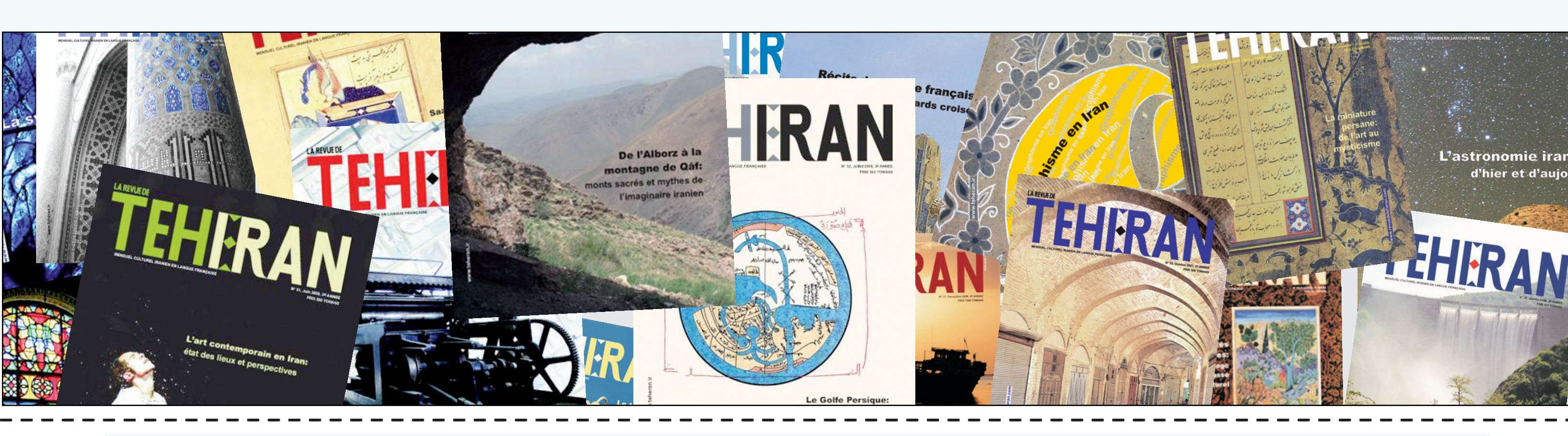
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des précédents numéros de *La Revue de Téhéran* est désormais disponible en volumes annuels au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره های پیشین رُوو دو تهران در مجلدهای سالانه عرضه می گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ______________ **PRENOM** ______________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ______________

ADRESSE ______________

CODE POSTAL ______________ **VILLE/PAYS** ______________

TELEPHONE ______________ **E-MAIL** ______________

☐ **1 an** **120 Euros**

☐ **6 mois** **60 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Arg-e Karim Khân Zand (Citadelle de Karim Khân Zand), dynastie zand, Shirâz


رُوو دو تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۴۵، آذر ۱۳۹۶، سال سیزدهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir